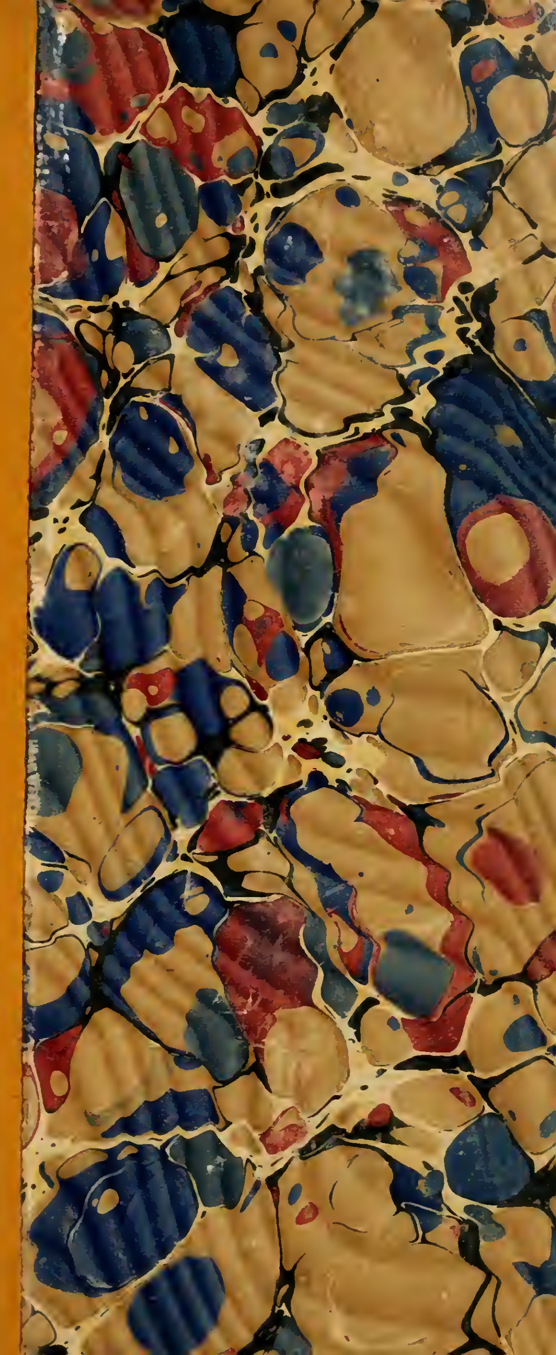


ÉMILE MONTÉGUT

LIVRES ET ÂMES
DES
PAYS D'ORIENT

DAPHNIS ET CHLOÉ — LES PSAUMES
ATTILA — LA POÉSIE D'UNE VIEILLE CIVILISATION
NUSSIR-U-DIN, SECOND ROI D'AOUDE
LUTFULLAH, GENTILHOMME MUSULMAN DE L'INDE
LE CAPITAINE NÉGRIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885

LIVRES ET ÂMES

DES

PAYS D'ORIENT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Souvenirs de Bourgogne, 2e édition. 1 vol. in-16, avec vignettes, broché. 4 fr.

En Bourbonnais et en Forez, 2e édition. 1 vol. in-16, avec vignettes, broché. 4 fr.

Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art, 2e édition. 1 vol. in-16, avec vignettes, broché. 4 fr.

Poètes et artistes de l'Italie. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Types littéraires et fantaisies esthétiques. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Essais sur la littérature anglaise. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Nos Morts contemporains. Première série (*Béranger*, *Charles Nodier*, *Alfred de Musset*, *Alfred de Vigny*). 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Nos Morts contemporains. Deuxième série (*Théophile Gautier*, *Eugène Fromentin*, *Charles Gleyre*, *Saint-René Taillandier*, *Maurice de Guérin*, *Eugénie de Guérin*). 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

L'Angleterre et ses colonies australes, 2e édition. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Écrivains modernes de l'Angleterre. 1re série (*George Eliot*, *Charlotte Brontë*, *Un roman de la vie mondaine*). 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Le maréchal Davout, son caractère et son génie. 1 vol. in-18, broché. Publié par la librairie Quantin. 4 fr.

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

ÉMILE MONTÉGUT

LIVRES ET ÂMES

DES

PAYS D'ORIENT

DAPHNIS ET CHLOÉ — LES PSAUMES

ATTILA — LA POÉSIE D'UNE VIEILLE CIVILISATION

NUSSIR-U-DIN, SECOND ROI D'AOUDE

LUTFULLAH, GENTILHOMME MUSULMAN DE L'INDE

LE CAPITAINE NÉGRIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885

À

Madame LYDIE AUBERNON

EN SOUVENIR

DES SPIRITUELLES CAUSERIES DU TEMPS JADIS

DAPHNIS ET CHLOÉ

DAPHNIS ET CHLOÉ

Les amateurs de beaux livres apprendront avec plaisir que M. Hetzel, l'éditeur intelligent et hardi, vient de publier, à un petit nombre d'exemplaires, une magnifique édition de l'adorable pastorale de Longus, enrichie de quarante-trois compositions au trait, œuvre d'un artiste de talent auquel la mort n'a pas laissé le temps d'attendre la gloire, Léopold Burthe. C'est un beau cadeau d'étrennes à offrir aux jeunes gens que leur expérience a conduits heureusement jusqu'à la dernière page de la pastorale, ou aux Philétas des deux sexes qu'Amour visite encore pour les faire souvenir qu'il fut leur maître autrefois, ou leur apprendre les noms des nouveaux venus à la vie, en qui il met maintenant ses complaisances.

Ces dessins de Léopold Burthe se distinguent

non seulement par la pureté et le bon goût, mais aussi par le mouvement et la souplesse. Les souvenirs classiques, comme il arrive trop souvent, n'ont pas caché aux yeux de l'artiste la réalité toujours vivante; l'archaïsme inévitable en tel sujet n'a pas fait oublier la nature. Léopold Burthe ne s'est pas mis l'imagination à la torture pour lutter avec ces peintures d'après lesquelles Longus prétend avoir écrit sa pastorale; il semble s'être dit que cette pastorale, avant de tomber dans le domaine de l'art, avait appartenu à la nature; qu'il y avait eu un moment où l'on peut supposer qu'elle avait été vraie d'une vérité extérieure, matérielle, concrète, et faisant effort pour ressaisir cette réalité lointaine, il a cherché, autant que cela était possible, à rendre l'éternelle jeunesse de cette douce histoire plutôt que les formes du temps où elle se passa. Aussi son interprétation n'a-t-elle rien de servile ni de glacé, et n'est-elle ni plus classique ni plus noble qu'il ne faut. Ses compositions font songer *librement* aux peintures décoratives de Pompeï et d'Herculanum sans contraindre l'imagination à retourner à ses souvenirs. Les jolis mouvements abondent, les expressions que j'appellerais volontiers modernes et récentes. Lorsque Chloé sourit en regardant Daphnis, et que celui-ci

entoure de ses bras le corps de la jeune fille, il n'y a rien qui nous fasse penser que ces sourires et ces baisers sont vieux de deux mille ans ; ils pourraient dater d'hier ou de ce matin. Le grand mérite de ces compositions, c'est donc qu'elles respectent les libres mouvements de la vie et qu'elles ne les emprisonnent dans les formes de l'art antique que juste autant que l'exigent le respect de l'histoire et la vérité du sujet. Aussi les meilleures sont-elles, à notre avis, celles qui ont pour thème une nuance de sentiment, car elles ont le charme d'une réalité à demi présente encore, tandis que les autres n'intéressent que comme imitations et souvenirs de l'art du passé. *Les Vendangeurs, les Chasseurs méthymniens*, et autres compositions de ce genre, nous touchent moins que celles où sont rendus les jeux des deux enfants.

Une toute petite critique : l'artiste peut interpréter librement les sentiments exprimés par le poète, mais il y a une certaine exactitude matérielle à laquelle il doit se conformer. Il peut inventer le visage d'un personnage ; mais si le poète a signalé une particularité importante, il doit la respecter. Léopold Burthe a péché une fois au moins par omission contre cette règle qui a son importance. Pourquoi,

dans deux des trois compositions consacrées à l'épisode du bouvier Dorcon, a-t-il fait de ce lourdaud sympathique, de ce rustre au cœur sensible et bien placé, un adolescent imberbe, tandis que dans la troisième il a respecté le signalement très circonstancié donné par le poète. Dorcon n'est pas un adolescent, c'est un jeune paysan robuste de vingt-cinq ans. Dorcon n'est pas et ne doit pas être présenté comme imberbe, car le jeune Daphnis lui fait précisément un reproche de sa barbe lorsqu'il le voit entrer en concurrence avec lui pour l'amour de Chloé. Ce n'est qu'un détail, mais il n'est pas inutile de le signaler, ne fût-ce que pour rappeler aux artistes que, s'ils sont libres d'interpréter, il est des particularités matérielles auxquelles il ne leur est permis de rien changer sous peine de dénaturer les personnages qu'ils empruntent aux poètes.

J'ai profité de l'occasion qui m'était offerte pour relire ce chef-d'œuvre de naturel et de simplicité, dernier monument de l'art antique devenu nôtre par la toute-puissance du génie du traducteur. Heureux petit livre qui, par une fortune unique, a joui à la fois des faveurs dont les parents sont également prodigues envers leurs premiers et leurs derniers nés! Il est éclairé et égayé par un double sourire, le sourire de la

Grèce vieillissante et le sourire de la moderne France à son aurore. C'est le Benjamin de deux littératures; il est la dernière idylle grecque, il est la première et il est resté la plus belle des idylles françaises. Sa destinée ressemble tout à fait à celle de ses deux héros. Enfanté par un père dont on trouve difficilement les traces, né à une époque indécise, condamné à l'abandon et à l'obscurité par la fatalité des décadences, il a connu comme Daphnis et Chloé l'adversité, une adversité tout innocente, et s'il est permis d'employer ce mot, tout heureuse. Mais de même que Daphnis et Chloé avaient dans leurs langes des chiffons brodés et des bijoux qui attestaient leur origine peu commune, ce petit livre portait des marques d'excellence littéraire et de naïve simplicité qui ne lui permettaient pas de disparaître ou d'être oublié. Un jour le bon évèque Amyot a ramassé au milieu des ronces byzantines ce dernier enfant authentique et légitime de la littérature antique, comme le pasteur Lamon ramassa Daphnis et le pasteur Dryas Chloé, et il l'a introduit dans la société chrétienne et française. Il y vivra à jamais.

Cette similitude de destinée n'est pas la seule ressemblance que ce joli livre ait avec les héros dont il raconte l'histoire. Les caractères de Daphnis et de Chloé sont la simplicité même, mais

les circonstances de leur naissance et de leur histoire sont beaucoup plus compliquées que leurs caractères. Il en est de même de ce livre. Il présente l'image du naturel le plus parfait, mais ce naturel est enveloppé d'éléments parasites et artificiels qui l'enguirlandent sans le pénétrer et l'entamer. On dirait un tableau de maître d'une des grandes époques de l'art, encadré dans des arabesques d'un goût bizarre et quelquefois douteux. Le tableau et le cadre appartiennent donc à deux genres différents, qui ont pourtant entre eux une certaine affinité. Cette œuvre est curieuse en ce qu'elle nous présente non la fusion et le mélange, mais le rapprochement des deux genres poétiques les plus modestes et les plus familiers de l'antiquité : l'idylle, et cette comédie moyenne dont il ne nous reste plus que de courts fragments, mais dont nous pouvons encore nous faire une idée par les élégantes imitations de Térence.

Ce sont deux genres bien distincts, et cependant ils ont une originalité commune, car ils sont les seuls genres qui ne soient pas sortis directement de la grande source homérique, qui se soient inspirés de la réalité présente plutôt que des souvenirs héroïques, et qui aient reproduit la double image de la vie familière, domestique, intime des anciens. A l'idylle appartient

le tableau de la vie rustique, à la comédie moyenne le tableau de la vie des cités. Ces deux genres, longtemps étrangers l'un à l'autre, quoique sortis d'un même instinct et poursuivant un même but par des voies différentes, à savoir : la peinture de la vie commune et familière, se rencontrent enfin et se rapprochent à la dernière heure de l'antiquité, tout à fait comme Dionysophane et Mégaclès se rapprochent de Daphnis et de Chloé au dénouement de la pastorale. C'est une de ces aventures et de ces rencontres étranges comme en ont les individus, les peuples et les littératures qui ont beaucoup vécu. L'idylle de Longus présente l'image la plus frappante de ce rapprochement Voici, d'une part, les personnages de Théocrite : le chevrier, la bergère, le bouvier, le pècheur, les vendangeurs, et d'autre part voici tous les personnages chers à la comédie moyenne : le riche citadin, le fils de famille, le parasite, le bouffon, le soldat, le corsaire. Daphnis et Chloé ne sont bergers que par adoption ; ils sont les enfants légitimes de la comédie moyenne qui, comme une mère dont le sens moral n'est pas des plus sûrs, les a abandonnés à la protection des dieux champêtres. C'est encore la comédie moyenne qui vient au dénouement réclamer les deux enfants et leur donner le nom de fils. Mais

dans ce rapprochement, la nature l'emporte sur la civilisation et la pastorale sur la comédie moyenne

Y a-t-il dans l'œuvre de Longus une de ces pensées subtiles, une de ces intentions philosophiques comme les littératures vieillies en sont prodigues? A-t-il voulu faire l'apologie de la vie des champs aux dépens de la vie des cités? A-t-il voulu montrer que la nature a la puissance de nous purger de toute souillure dans son atmosphère de grande pureté? A-t-il voulu rappeler que notre origine n'est qu'affaire de hasard, que notre éducation ne développe jamais qu'un homme artificiel au détriment de l'homme naturel, sur lequel il est enté et qu'il étouffe? Nous ne savons, mais l'œuvre peut se passer parfaitement de toutes ces hypothèses plus ou moins ingénieuses et alambiquées. Elle intéresse par elle-même, et n'a pas besoin du secours de cette exégèse. Le point important à faire remarquer, c'est ce rapprochement des deux genres, et l'infériorité très sensible et très marquée des personnages de l'un sur les personnages de l'autre.

Toutefois, sans recourir à une interprétation trop subtile, après avoir lu *Daphnis et Chloé*, on ne peut s'empêcher de faire la réflexion que, chez ces deux enfants, la voix du sang parle moins haut que l'éducation de la nature.

Daphnis et Chloé, nés de parents citadins, restent les enfants de Dryas et de Lamon, non par reconnaissance ou par ressentiment, mais par instinct invincible et habitude chérie. Ils retrouvent leurs parents sans tressaillement de joie, les embrassent sans bonheur et s'en éloignent froidement, dès qu'ils les ont retrouvés, pour aller vivre auprès de ces bons paysans qui sont leurs pères véritables, au milieu de ces champs où la nature fit, par l'amour, l'éducation de leur âme et de leurs sens. Les philosophes de la démocratie se sont souvent plu à démontrer qu'il y a dans tout homme l'étoffe d'un gentilhomme. La pastorale de Longus démontre, de la façon la plus piquante, la proposition inverse, à savoir qu'il y a dans tout homme l'étoffe d'un pâtre et d'un paysan. Chacun de nous peut se dire, pendant cette lecture : Et moi aussi, si j'avais été pris à temps, j'aurais pu faire un excellent chevrier ou un bouvier habile. Voilà la raillerie souriante et fine que la nature nous chuchote à travers les pages de cette pastorale, par laquelle elle se plaît à nous rappeler que toutes ces circonstances de fortune, d'éducation ou d'intelligence dont nous sommes si fiers ne sont que des accidents heureux, et non pas, comme notre orgueil est trop souvent porté à le croire, des qualités inhé-

rentes à notre être et inséparables de notre personne.

Daphnis et Chloé est généralement rangé dans la catégorie des romans grecs, et mérite ce titre par ce rapprochement des deux genres différents que nous avons signalé. Mais le romanesque n'est ici que secondaire, il n'est pas la substance du livre. Si l'on s'en tient à ce qui est vraiment le fond du livre, c'est-à-dire les amours des deux jeunes bergers, on se trouve en face d'une œuvre singulièrement saine, robuste, naturelle, et digne en tous points des plus belles époques littéraires. Le roman n'est qu'ingénieux et piquant; mais la pastorale vaut les meilleures œuvres de la littérature grecque. La décadence, qui est si marquée dans les parties romanesques de l'œuvre, et surtout dans le dénouement, a respecté la pastorale. L'auteur aurait eu l'intention de montrer que la nature ne connaît pas la vieillesse comme la civilisation, qu'il n'aurait pu mieux réussir. Cette peinture de la vie des champs pourrait appartenir au printemps de l'antiquité aussi bien qu'à son automne, n'étaient deux ou trois traits tout semblables aux rayons des soleils refroidis, trop doux pour l'âpreté robuste des époques jeunes et saines, qui marquent un âge de déclin.

Mais la décadence elle-même s'y montre dans

tout ce qu'elle a de grâce aimable et de souriante sénilité. Nulle décrépitude, nulle trace d'infirmité répugnante, de corruption, de licence grossière et obscène, comme en portent en général les œuvres des littératures vieillies, et spécialement les œuvres de ces derniers âges de l'antiquité. Le génie de la décadence apparaît sous les traits du vieux bonhomme Philétas, qui, comme une manière d'évangéliste païen, vient annoncer aux deux enfants la bonne nouvelle de leur amour et leur apprendre que le dieu toujours jeune a mis en eux toutes ses complaisances. Le bonhomme Philétas, c'est le paganisme vieillissant, qui s'attendrit et qui a ses visions prophétiques et ses hallucinations allégoriques. Tout ce personnage est comme reluisant de cette douce mysticité qui est propre aux âges de déclin. Je ne sais quelle onction à demi chrétienne enveloppe toutes ses paroles. Philétas transmet les messages de l'amour comme tel mystique chrétien, le pasteur Hermas par exemple, raconterait les visites et transmettrait les messages du bon pasteur des âmes. Cette intervention à demi religieuse de Philétas est, dans la pastorale, la marque la plus sensible de la décadence; il ne saurait y en avoir de plus aimable.

Une autre marque de l'époque est la ma-

nière dont le surnaturel se produit dans le récit. Gœthe, avec sa netteté habituelle, a remarqué que les seuls dieux qui figurassent dans ce récit étaient les dieux qui convenaient à des bergers : Pan et les nymphes. Le paganisme s'y présente en effet sous sa forme la plus rustique et la plus familière ; nulle trace des grandes divinités olympiennes, protectrices des cités ; le seul dieu puissant qui apparaisse est l'Amour, en vertu de ce privilège qui le fait régner en tous lieux. La présence de ces dieux rustiques est fort naturelle, le sujet du livre étant donné ; ce qui est particulier et tout à fait caractéristique, ce sont les moyens par lesquels s'opère leur intervention. Le temps n'est plus où les dieux champêtres se rencontraient familièrement avec les pâtres ; les bergers sentent encore partout leur présence, mais ils ne leur parlent plus face à face. Le surnaturel de *Daphnis et Chloé* est tout intérieur et moral. Les jeunes bergers suspendent des chapelets de fleurs aux autels de leurs dieux, mais ils ne les voient que par les yeux de l'imagination ou lorsque leurs paupières sont fermées. C'est dans un songe que l'Amour transmet son message à Philétas ; c'est pendant son sommeil que les nymphes apparaissent à Daphnis, et quant au dieu Pan, si les amants savent, à n'en pouvoir douter, que c'est à lui

qu'ils doivent de pouvoir encore être l'un à l'autre, ils ne l'ont pas surpris agissant, et ils n'ont d'autre moyen de le remercier que le sacrifice rustique par lequel les bergers ont coutume de l'honorer. Les dieux rustiques restent invisibles et ne sont plus que des protecteurs. Nulle nymphe ne viendra disputer à Chloé l'amour de Daphnis, nul faune enlever Chloé à son amant. Les vrais faunes de la pastorale ont revêtu les formes humaines de Dorcon et de Lampis, et la seule nymphe rivale de Chloé est la très charnelle et très peu divine Lycœnion.

Enfin un dernier trait de décadence se rencontre dans cet épisode de Lycœnion. Ce n'est pas tant cette aventure, d'occurrence journalière à toutes les époques, que la manière dont elle s'accomplit qui marque une époque vieillie. Le sentiment qui pousse Lycœnion à donner les premières leçons de l'amour à Daphnis est extrêmement compliqué dans sa sensualité. Il y a là un mélange de convoitise charnelle, de compassion amoureuse et de charité quasi maternelle qui n'appartient qu'aux époques alambiquées où le cœur humain est devenu trop savant en cuisine érotique. Ce n'est pas seulement la fleur de jeunesse de Daphnis qui a touché Lycœnion, comme en aurait été touchée une nymphe du bon temps, c'est aussi

l'ignorance du berger. Je n'insiste pas davantage sur cet épisode, et je me contente d'y renvoyer le lecteur qui serait curieux de vérifier la justesse de mon observation.

La pastorale de Longus reste l'expression la plus vraie et la plus complète qui ait été donnée de l'amour adolescent. Il y a eu bien des peintures de cette forme première de l'amour, mais il n'en est aucune qui égale celle-là en vérité générale, en hardiesse naïve, en libre candeur. Dans les autres peintures, les amoureux sont, en quelque sorte, plus intéressants que l'amour. Ici, l'intérêt se porte sur le fait même de l'amour plutôt que sur les amoureux. On a souvent opposé *Paul et Virginie* à *Daphnis et Chloé;* mais le contraste entre les deux idylles est plus profond encore que les critiques ne l'ont marqué. Ce qui est intéressant dans *Paul et Virginie*, ce sont les deux amants. Paul et Virginie sont deux caractères; leur amour ne sert qu'à mettre en saillie leurs deux âmes et à nous en montrer la beauté. L'amour de Paul et de Virginie n'est qu'un cas particulier d'une loi générale, un mode exceptionnel de l'amour adolescent plutôt que l'amour adolescent lui-même. Ce n'est pas ainsi que la nature agit en règle habituelle; elle ne fait d'ordinaire ni de tels frais de pudeur, ni une si grande dépense de noblesse

et d'ardeur. L'amour de Paul et de Virginie n'est donc vrai que pour Paul et Virginie, tandis que l'amour de Daphnis et de Chloé reste l'expression exacte du manége constant de la nature dans les cœurs adolescents. Si les hommes ne devaient aimer qu'à la façon de Paul et de Virginie, la plupart mourraient sans connaître l'amour. Heureusement la bonne nature se contente à moins de frais. Voulez-vous savoir ce qu'est l'amour adolescent, non parmi les exceptions du genre humain, mais dans le genre humain lui-même? lisez l'idylle de Longus. C'est ainsi qu'éclôt la fleur de la puberté, c'est avec cette chaleur doucement croissante que s'allume la flamme de la tendresse, c'est par ces mêmes signes que se dénonce la passion chez tous les enfants des hommes. Les symptômes décrits et indiqués par Longus sont les symptômes ordinaires et communs qu'on peut vérifier par l'expérience la plus vulgaire. On a donc dans ce livre la loi de la nature dans toute sa simplicité. Cela est exact et vrai comme une description d'histoire naturelle, comme une généralisation scientifique.

Les amants ont le même caractère que leur amour; les deux enfants ne sont nullement des héros de roman, des adolescents exceptionnels : ce sont les deux premiers venus d'entre les

enfants des hommes. Paul et Virginie sont tellement deux individus, qu'il nous est difficile d'imaginer qu'ils pussent porter d'autres noms, et leur amour, quoique né de l'habitude et d'une éducation commune, a tellement le caractère d'une attraction particulière, que nous ne concevons pas qu'il eût pu se porter sur d'autres que sur eux-mêmes. Qui donc Virginie aurait-elle pu aimer si elle n'avait pas connu Paul? A qui Paul aurait-il pu se dévouer s'il n'eût pas connu Virginie? Daphnis et Chloé n'ont pas une personnalité si marquée; leurs noms prononcés n'évoquent aux yeux de l'esprit que deux enfants sains et robustes, beaux d'une beauté générale, sans aucun signe particulier qui les caractérise. Ils représentent moins et ils représentent plus que Paul et Virginie, car chacun représente le sexe même auquel il appartient. Daphnis, c'est le jeune garçon; Chloé, c'est la jeune fille; ils n'ont pas d'autre individualité que cette individualité générale de l'espèce et du sexe.

Et cependant, quoiqu'ils soient dépourvus de ce que nous nommons individualité, comme la flamme de la vie brille en eux, et comme ils sont chauffés de ses ardeurs! On peut voir par cet exemple comment les Grecs comprenaient les types généraux et comme ils avaient soin de respecter les lois physiques de la nature et

les limites si nettes par lesquelles elle sépare les groupes divers de la grande famille humaine. Nous, modernes, nous ne savons créer que des individualités, et lorsque nous voulons produire des types généraux, nous nous égarons par trop d'ambition. Le sentiment de l'infini qui est en nous nous fait perdre terre et nous enlève hors de la nature et de la vérité. Nos types généraux ne respectent pas les limites des réalités et deviennent facilement des *généralités* philosophiques, des abstractions, des synthèses. Nous énonçons des idées au lieu de résumer des groupes, ce qui est le but que doit atteindre tout type général. Pareils à Ixion qui désira la déesse et qui n'embrassa qu'un nuage, nous n'exprimons rien à force de vouloir trop exprimer. Donnez à un moderne le sujet de *Daphnis et Chloé*, dites-lui d'exprimer d'une manière générale l'amour adolescent, et il y a fort à parier qu'il peindra deux individus qui n'exprimeront qu'eux-mêmes, ou qu'il créera deux allégories. Daphnis et Chloé ne sont pas deux individus, mais ils ne sont pas deux allégories ; ils ne vivent que d'une vie générale, mais ils vivent d'une vie forte et réelle, de la vie de leurs sexes et de leurs âges respectifs. Les Grecs n'aiment que les types généraux, mais, avec l'instinct admirable de mesure et de proportion qui les

distingue, ils ne dépassent jamais certaines limites. Ils s'arrêtent toujours au moment où cette vie générale deviendrait vague et flottante et serait trop large pour être facilement résumée par une forme individuelle. Leurs généralisations n'embrassent jamais l'humanité tout entière, elles n'embrassent que les variétés du genre humain : des familles, des groupes, des âges, des espèces.

C'est un vain jeu d'esprit, à notre avis, que de présenter la pastorale de Longus comme une simple expression de l'amour païen, qui serait depuis longtemps dépassée par les expressions de l'amour chrétien. La pastorale de Longus n'est pas païenne dans le sens étroit et défavorable qui s'attache à ce mot; elle est humaine, éternelle comme la nature, d'une vérité immuable, rigoureuse comme le retour des saisons, comme la naissance et la mort. Sans doute Daphnis et Chloé sont deux païens, si l'on entend par là qu'ils ne connaissent pas ces ardeurs morales et ces désirs éloquents que le christianisme a éveillés chez les âmes capables de les ressentir. Daphnis et Chloé ne connaissent pas l'amour moral comme Paul et Virginie, cela est vrai; ils se contentent d'aimer en vertu de la douce fatalité de la nature; mais c'est ainsi qu'aiment encore aujourd'hui la presque totalité

des enfants qui s'éveillent à la vie. Si on disait à la plupart de ces enfants que l'amour qu'ils ressentent est l'amour païen, ils seraient sans doute aussi étonnés que M. Jourdain lorsqu'il apprend qu'il fait de la prose sans le savoir. L'erreur singulière de certaines personnes est de supposer que depuis le christianisme on n'aime plus à la façon de Daphnis et de Chloé, et de présenter l'amour des deux enfants comme une forme surannée et presque hors d'usage de cette éternelle passion. Mais le christianisme, parce qu'il a introduit dans l'amour un nouvel élément, n'a pas, j'imagine, supprimé pour cela la nature. Or, tant que la nature ne sera pas supprimée, l'amour de Daphnis et de Chloé restera vrai. Les hommes aiment encore, ils aimeront toujours à la manière de ces deux enfants. Les âmes d'élite connaissent et connaîtront un autre amour que celui-là, mais la masse du genre humain n'en connaîtra jamais d'autre et ne peut en connaître d'autre. La peinture de l'amour adolescent donnée par Longus restera donc éternellement exacte et n'a pas à craindre d'être dépassée ni de devenir jamais surannée.

Il est d'ailleurs à remarquer que cette flamme morale allumée par le christianisme ne se rencontre jamais que par exception dans l'amour adolescent. Ce n'est jamais le premier amour

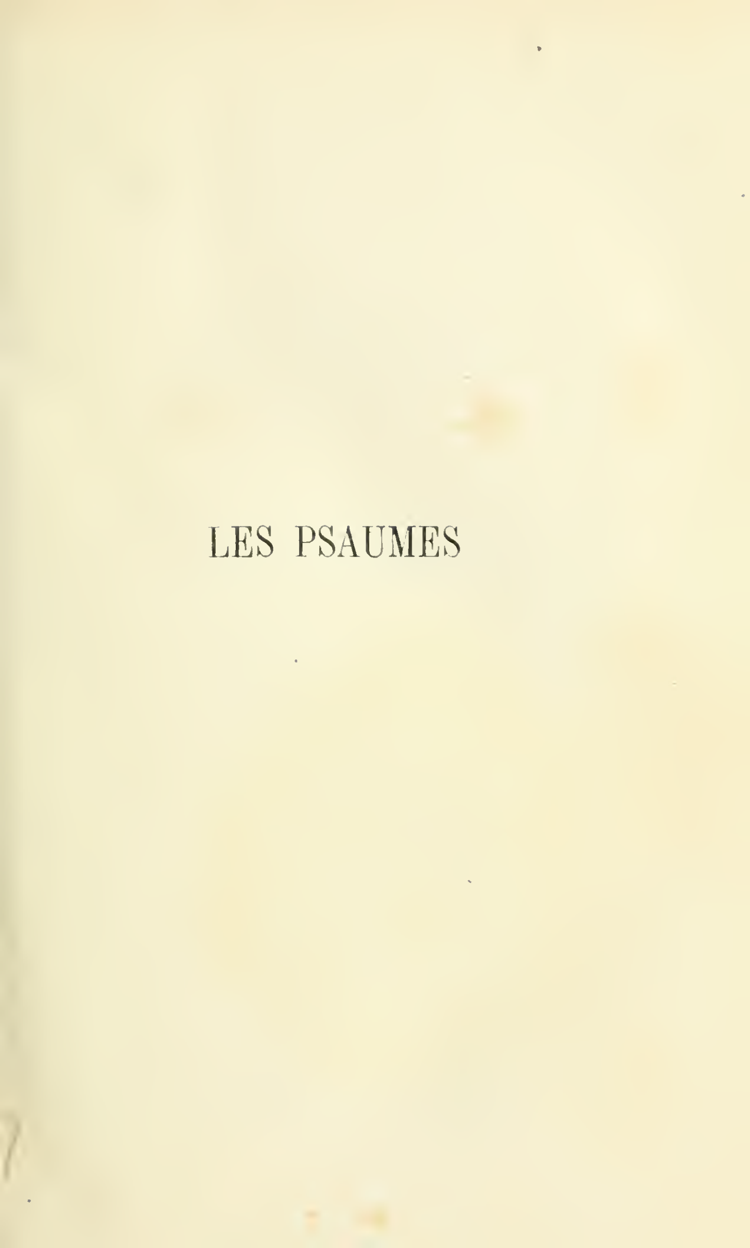
qui est chrétien, c'est le dernier. Nous nous bornons à énoncer cette observation et à en abandonner le développement à la rêverie de nos lecteurs.

La pastorale de Longus est devenue nôtre, avons-nous dit, par la toute-puissance du génie du traducteur. La langue riche, souple, abondante en expressions fortes et familières dont s'est servi le bon évêque Amyot a, on peut le dire, complètement transformé les deux héros de cette œuvre charmante. Ainsi vêtus de neuf, tout brillants de leurs parures françaises, ils ont perdu le peu qu'ils avaient de singularité exotique, sans rien perdre de leur originalité. Leur beauté nous touche davantage, et l'éternelle vérité de leurs sentiments nous apparaît avec plus de lumière parce qu'ils sont plus près de nous. Rien plus ne nous choque en eux; nous oublions qu'ils sont étrangers et qu'ils ont vu le jour sous d'autres cieux que les nôtres, tant leurs habitudes nous sont connues, tant leur langage est pur de tout accent. Les autres personnages se sont en même temps rapprochés et insensiblement le paysage grec s'est comme fondu dans un paysage français. Que nous raconte Longus par la bouche d'Amyot, si ce n'est la vie intime, quotidienne de nos villages et de nos bourgades? Il n'y a rien là qui nous soit

étranger et qui oblige notre imagination à voyager plus loin que les villages de la Provence ou du Languedoc. Les marques des temps et des lieux sont effacées; c'est une terre française que nous foulons; c'est un printemps français qui éclaire ces scènes aussi familières à nos campagnes qu'elles le furent aux campagnes grecques.

Je cherche à exprimer d'un seul mot la transformation que le génie du traducteur a fait subir à cette belle histoire, et le secret par lequel il nous l'a rendue si familière. Il a tout simplement agi comme un homme qui, se rappelant que les objets d'art dont nous encombrons nos musées ont été d'abord des objets d'utilité pratique, des ustensiles de ménage, les rendrait à leur destination première. Il a donc substitué la poterie française à la poterie grecque désormais hors d'usage, et a versé la liqueur antique, non dans une amphore aux formes sèches et élégantes, mais dans un beau vase émaillé de la Renaissance. La traduction de *Daphnis et Chloé* par Amyot donne exactement le même sentiment de beauté familière et, si cette hardiesse d'expression nous est permise, de poétique bonhomie que nous donne la vue des belles faïences du XVIe siècle.

Décembre 1862.



LES PSAUMES

LES PSAUMES

M. Firmin de la Jugie, membre de l'académie des jeux floraux de Toulouse, catholique fervent et lettré, vient de publier, d'après le texte hébreu, une traduction en vers des *Psaumes*. Nous avons à peine besoin de dire que cette œuvre est une œuvre consciencieuse, car le sujet même choisi par l'auteur nous est une garantie de conscience et de labeur probe et patient. On ne traduit pas les *Psaumes* pour faire acte de dilettantisme. C'est une tâche pénible, presque obscure, à laquelle il faut se dévouer pendant des années sans avoir à espérer au bout de tant de fatigues d'autre récompense que l'estime de quelques rares lecteurs, juges graves et difficiles, qui pèseront la valeur des équivalents employés pour rendre l'énergie des expressions de l'original et vérifieront sur le texte

même la fidélité de votre interprétation. Une traduction des *Psaumes* est une œuvre presque impossible par les conditions contradictoires et inconciliables qu'elle impose à celui qui veut l'entreprendre. Pour bien faire, il faudrait que le poète s'élevât d'un vol indépendant et hardi jusqu'aux plus hautes sphères de la poésie, et en même temps qu'il se tînt avec une sorte de servilité pieuse tout près de son divin modèle, qu'il fût à la fois très imaginatif et très fidèle. L'obligation d'exactitude qu'on réclame du traducteur des œuvres profanes est ici doublée et triplée par le caractère sacré du livre. L'imagination du poète est sans droits aucuns vis-à-vis de son texte. Lorsqu'il se rencontre un passage obscur susceptible d'interprétations diverses, il lui faut choisir parmi ces interprétations, non la plus commode, mais la plus probable. On voit combien de difficultés attendent le poète assez audacieux pour entreprendre une traduction des *Psaumes*. C'est peut-être pour cette raison qu'il n'y en a jamais eu de bonnes et que toutes celles qui ont été tentées, même par des poètes célèbres, depuis Marot jusqu'à Lefranc de Pompignan, en passant par Jean-Baptiste Rousseau, comptent parmi les œuvres les plus faibles de leurs auteurs.

M. de la Jugie est sorti à son honneur de

cette laborieuse entreprise : les juges compétents, qui composent en même temps presque à eux seuls l'unique public de telles œuvres, lui ont payé en louanges et en récompenses plus substantielles encore que les louanges sa constance et ses efforts. Une autorité en matière de langue et de littérature hébraïques, M. l'abbé Glaire, professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie, nous garantit l'exactitude de cette traduction. Quant à sa valeur littéraire, l'autorité suprême et en dernier ressort en matière de littérature, l'Académie française, l'a proclamée en la plaçant sur la liste des œuvres qu'elle a jugées dignes de ses faveurs annuelles. Ces jugements en disent plus que tous les éloges, et nous dispensent d'insister sur les mérites de ce travail; cependant, s'il nous fallait y ajouter quelque chose, nous louerions surtout la parfaite clarté de cette traduction et le soin que l'auteur a mis à varier ses rythmes selon la nature et le caractère des cantiques. Lorsque l'hymne s'élève comme un chant de triomphe ou comme une pieuse fanfare d'allégresse, le traducteur emploie volontiers le vers de huit pieds comme plus rapide et plus ailé; lorsqu'il affecte une forme quasi didactique, qu'il se présente comme une sorte d'enseignement moral (dans les psaumes alphabétiques, par exemple),

le solennel alexandrin a paru préférable; la strophe composée de trois vers alexandrins et d'un petit vers de huit ou de six pieds convenait naturellement à ceux qui expriment des sentiments de désespoir et de tristesse; enfin les formes diverses du vers lyrique ont été entremêlées dans tous les cantiques où se rencontre ce mélange de tristesse, de colère et de joie qui fait le caractère de la plupart des *Psaumes* et qui demande, pour être rendu convenablement, des changements de ton soudains et comme une sorte de brusquerie dans la transition d'une de leurs parties à une autre. Quant à la clarté, elle est parfaite, et si l'on a parfois quelque peine à suivre l'enchaînement des pensées et des sentiments du psalmiste dans ce vieux texte de la Vulgate si plein d'obscurités, dont quelques-unes sublimes, on n'éprouve jamais de difficulté semblable avec le nouveau traducteur. Il nous est arrivé souvent, comme sans doute à la plupart de nos lecteurs, de ne pas bien saisir dans le texte de la Vulgate la transition d'un verset à un autre; lorsque dans cet embarras nous avons eu recours à cette traduction, nous avons retrouvé sans efforts la déduction logique des sentiments qui nous échappait.

M. de la Jugie a fait précéder sa traduction d'une préface étendue dans laquelle il engage

une polémique contre la critique moderne et les théologiens allemands. Nous n'irons point nous jeter dans de semblables querelles. Il nous importe assez peu, au fond, de savoir à quelle date précise se rapporte tel ou tel des vieux cantiques hébreux, et si David est le principal auteur du *Psautier*. Ce qui nous importe, c'est le caractère moral de ces hymnes qui les a fait adopter par tous les peuples chrétiens comme prières, c'est leur âme, leur accent touchant et sublime de sincérité et de repentir. Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de faire quelques observations sur une longue note dont M. de la Jugie a fait suivre sa traduction du psaume V. Certains critiques ont fait aux *Psaumes* comme aux autres livres qui composent l'ensemble de la Bible un reproche des anathèmes qu'ils contiennent. La douleur du vieux psalmiste, disent-ils, est avant tout personnelle et presque égoïste; il implore pour lui-même et pour ses alliés la miséricorde divine, mais il appelle en même temps sur ses ennemis le châtiment et la réprobation. Il ne demande pas seulement à être sauvé de leurs pièges, il demande qu'ils s'y prennent eux-mêmes et qu'ils y périssent. Et avec quelle énergie implacable et parfois sauvage il adresse à Dieu cette requête! M. de la Jugie répond

que les ennemis du psalmiste sont en même temps les ennemis de Dieu, et que la haine des méchants fut de tout temps une des vertus des justes. Le juste ne pardonne pas aux méchants, parce que le pardon équivaudrait à une offense envers la justice. C'est là une bien difficile et bien délicate question, et qui change singulièrement de caractère selon qu'on la considère au point de vue religieux ou au point de vue purement philosophique et humain.

La haine des méchants est un sentiment fort légitime, mais c'est surtout au citoyen, à l'homme social qu'il appartient de la nourrir en lui et de la manifester par ses actes et ses paroles. Les droits de l'homme religieux à ce redoutable sentiment sont plus contestables. Ce qui excite l'étonnement des critiques, ce qui donne prise à la sagacité malveillante du scepticisme et de l'incrédulité, c'est l'embarras qu'on éprouve à concilier cet appel incessant et formidable à la justice divine avec l'inspiration sacrée du psalmiste. Disons donc tout simplement que cette sainte et implacable colère ne sert qu'à faire mieux ressortir la différence qui sépare l'ancienne loi religieuse de la nouvelle, qu'à nous faire mieux sentir l'excellence des doctrines chrétiennes. Les docteurs chrétiens, on le sait, ont pris les scènes et les personnages

de l'Ancien Testament comme figures des scènes et des personnages du Nouveau. Si David est l'image anticipée du Christ, nous ne pouvons que nous prosterner plus bas encore devant l'homme-Dieu, et sentir redoubler notre reconnaissance pour la loi de grâce et d'amour qu'il apporta dans le monde. Le vrai Christ, dont le psalmiste est, selon l'Eglise, le symbole prophétique, n'appelle plus la colère de Dieu sur ses ennemis, il appelle sur eux la miséricorde et le salut; il ne charge plus Dieu de ses vengeances, il le charge de sa clémence; ce ne sont pas les périls que lui font courir les méchants qui l'alarment, ce sont les périls qu'ils courent eux-mêmes en le persécutant et la mort éternelle qu'ils se préparent. C'est d'un sentiment chrétien que provient à son insu l'étonnement du sceptique. Jamais il n'aurait songé à s'étonner d'un sentiment aussi légitime en soi que la réprobation des méchants, si le Christ n'était pas venu dans le monde apporter la loi de pardon et de paix. Si l'on reste sur le terrain purement religieux, il faut, je le crois, se garder de trop insister pour plus d'une raison. Je surprendrai peut-être M. de la Jugie en lui disant, par exemple, que c'est ce même sentiment de réprobation biblique trop peu corrigé par le sentiment de la charité chrétienne qui inspira presque

exclusivement les terribles puritains et qui leur donna cette physionomie sombre et violente que nous leur voyons dans l'histoire. A ceux qui s'étonnent et se scandalisent des anathèmes du psalmiste et qui essayent d'y trouver une justification de leur scepticisme, il faut répondre simplement que ces anathèmes étaient fort naturels puisque le Christ n'était pas venu encore dans le monde, car si l'on dépouille l'homme du christianisme, on ne trouvera pas en lui de sentiment plus noble et meilleur que cette haine de l'injustice et des méchants.

Nous voudrions parler des *Psaumes*, et, en vérité, nous tremblons avant d'entreprendre cette tâche, non seulement parce que c'est un de ces livres dont il ne convient d'approcher qu'avec une respectueuse timidité, mais parce qu'il faut désespérer d'exprimer en quelques pages leur beauté morale et leur esprit. Ce recueil est devenu l'héritage de l'humanité. Des peuples entiers se sont servi de ces vieilles prières pour exprimer leur âme, en sorte qu'elles se sont pour ainsi dire grossies de toutes les douleurs et de toutes les joies de la terre. Nous ne pouvons plus les rapporter au temps où elles s'échappèrent pour la première fois vivantes et farouches de consciences alarmées et de cœurs débordants d'espérances ou déchirés par le dé-

sespoir. Nous ne pouvons plus replacer le torrent hébraïque dans son étroit encaissement de rochers sauvages et de cèdres verdoyants, car ce torrent est devenu le plus grand fleuve de la terre, un fleuve qui a porté des flottes de générations entières vers l'océan de l'éternité, et c'est vraiment ici le cas de dire avec le Psalmiste : « Qui donc fera rebrousser les fleuves vers leurs sources? » L'humanité nous cache l'ancienne nationalité hébraïque; les peuples de la moderne Europe nous cachent Juda et Benjamin, l'Église universelle nous cache l'arche sainte et le temple de Jérusalem. Ces prières, filles de la vie immortelle, ont engendré comme l'homme et se sont multipliées comme un peuple, car elles se sont accrues et s'accroissent chaque jour de toute âme qui les a récitées et qui les récite. Exprimer la beauté morale des *Psaumes* n'est donc pas, quoi qu'on en veuille dire, aussi facile qu'exprimer la beauté de tout autre recueil de poésies, car c'est entreprendre d'exprimer en quelque sorte la beauté propre à la nature morale de l'homme, et particulièrement à celle de toutes ces âmes fortes et grandes qui s'en sont servi pour prier, et qui les ont chaque fois recréées par la force de leurs désirs et de leurs espérances. Pensez donc que le Christ connaissait ces prières et qu'il les a

récitées; que les apôtres et les disciples autour de lui les ont récitées, et après eux tous les saints, tous les docteurs, tous les hommes pieux de toutes les communions chrétiennes, et que, par conséquent, se charger de porter un jugement sur les *Psaumes*, c'est en quelque sorte se charger implicitement de porter un jugement sur toutes les âmes qui en ont fait l'aliment de leur foi.

Nous venons d'effleurer en passant l'objection tout à fait sérieuse et, à notre avis, tout à fait irréfutable, parce qu'elle est purement morale, qu'on peut adresser à certaines écoles de critique contemporaine. « Vous traitez les *Psaumes*, peut-on leur dire, comme vous traiteriez tout autre recueil de poésie. Par la comparaison des textes, par de patientes recherches historiques et ethnographiques, vous essayez de replacer ces vieux cantiques dans leur cadre primitif, de les entourer des circonstances de temps et de lieu au milieu desquelles ils prirent naissance, puis vous nous dites : que ces cantiques sont admirables, en effet, mais pour de tout autres raisons que celles pour lesquelles nous les avions admirés jusqu'à présent. Vous nous invitez à goûter leur nouvelle beauté, une beauté sauvage et abrupte, et à y rechercher avec vous les caractères des poésies naïves

et primitives. Il faut vous être reconnaissant de vos patientes recherches sur les origines de ces prières comme on serait reconnaissant envers le voyageur qui découvrirait les vraies sources du Nil; mais certainement si ce voyageur essayait de me prouver que le Nil doit être admiré précisément à cette source qu'il a découverte et non à l'endroit où le fleuve a son plein courant et ses plus larges rives, je saurais tempérer ma gratitude pour ses services par quelque résistance à ses prétentions. Ce premier bouillonnement de l'eau s'élançant du sein de la terre est beau sans doute, dirais-je, mais ce n'est pas là le Nil aux eaux grasses de limons fécondants, dont les flots ont porté tant de barques de triomphateurs et jeté sur ses rives tant de divinités difformes. Il en est un peu de vos nouvelles ambitions comme de l'ambition de ce voyageur imaginaire. Ce que vous nous invitez à admirer, c'est le Nil à sa source. L'œuvre que nous connaissions était beaucoup plus belle, à tout prendre, que celle que vous nous proposez. Nous connaissions une œuvre humaine, vous nous montrez une œuvre exclusivement hébraïque. C'est là ce que vous appelez restituer à l'œuvre son vrai caractère; dites plutôt son premier caractère, et votre prétention, ainsi restreinte, sera mieux justifiée. Ce ne sont pas les *Psaumes* que vous me mon-

trez, car je n'y retrouve plus tout ce qu'y a mis l'humanité depuis le jour où ces cantiques s'élancèrent du fond de l'âme de tel ou tel Hébreu inspiré sous la forme d'un cri de détresse ou d'un appel à la vengeance divine. Ils furent peut-être à l'origine tels que vous nous les présentez; le temps a marché et ils ont pris un caractère plus universel et plus humain. Ce cantique fut d'abord l'expression de la détresse d'un chef de partisans traqué par ses ennemis et cherchant un refuge dans les montagnes; mais depuis lors il a grandi, il s'est transformé et il est devenu la plainte éternelle du juste persécuté. La captivité de Babylone est finie depuis des siècles; mais la captivité du péché et du mal existe toujours, et les mêmes cantiques qui ne racontèrent d'abord que les douleurs des Hébreux exilés de leur patrie, racontent maintenant les douleurs de l'âme exilée du bien moral qu'elle ne peut oublier et qu'elle espère reconquérir par les larmes et la prière. »

Ces cantiques ont tellement perdu tout caractère individuel, qu'il semble en vérité qu'ils n'aient plus d'âge et qu'ils sortent des profondeurs de l'éternité. On me dit qu'ils sont de dates diverses, qu'ils sont contemporains de David, de Salomon ou de l'époque de la captivité; non, ils sont contemporains de l'éclosion

de la conscience humaine dont ils furent le langage passionné et véridique, et dont ils seront les interprètes auprès de Dieu jusqu'à la fin des temps. Si ces cantiques sont des œuvres si strictement hébraïques, comment se fait-il que toutes les fois que la conscience veut se faire entendre clairement, elle emploie d'instinct la langue des *Psaumes* comme celle qui lui convient naturellement et qui peut rendre seule la vie qui lui est propre? Voilà le point capital, tout le reste est affaire de curiosité, d'érudition, et importe au fond beaucoup moins que ne le croient les fidèles scrupuleux qui s'alarment des recherches de la critique moderne. Qu'importent, en effet, les dates de ces divers cantiques et les faits auxquels ils se rapportent, si le critique accorde qu'ils sont le langage naturel et par conséquent nécessaire de la conscience? Une chose est bien près d'être divine lorsqu'elle est nécessaire, et peut aisément être dite révélée lorsqu'elle se présente avec un caractère absolu. S'il y a une si étroite conformité entre la conscience humaine et ces vieux cantiques, ils sont vraiment d'origine divine.

Toute dispute sur la nature de l'inspiration du psalmiste est donc vaine et puérile, du moment qu'il est reconnu que ses cantiques sont la forme parfaite de la prière. Ce n'est pas seule-

ment par habitude et parce qu'ils lui ont été légués par la tradition chrétienne que la moderne humanité les répète encore; c'est parce qu'en réalité il est impossible de prier autrement. Si demain l'humanité oubliait ce que c'est que la prière et qu'il lui fallût la recréer, on ne peut concevoir qu'elle rencontrât pour ce grand acte de l'âme une autre forme que celle des *Psaumes*. On peut donc dire des *Psaumes*, par rapport à l'idée générale de la prière, ce qu'on peut dire du christianisme par rapport à l'idée générale de religion. Ce qui fait le triomphe du christianisme c'est qu'il s'est identifié avec l'idée même de la religion, si bien que l'un est inséparable de l'autre, et n'en peut plus être distingué. Le christianisme n'est pas seulement une forme de l'idée de religion, c'est la religion. Il en est ainsi des *Psaumes;* ils se sont identifiés avec l'idée même de la prière; ils ne sont pas des prières, ils sont la prière elle-même.

Les *Psaumes*, c'est la prière. Considérons-les cependant d'un point de vue moins absolu, et voyons si leurs caractères particuliers ne confirmeront pas ce caractère général et transcendant que nous leur attribuons. Si l'on vous demandait de définir les caractères d'une belle prière, quelle réponse donneriez-vous? La question est difficile, et je ne sais si elle a jamais été posée

dans les termes où nous la posons; en tout cas, on n'y trouvera pas de réponse dans les poétiques en renom. Pour nous, nous répondrions : Une belle prière, c'est celle que l'on sent d'instinct devoir être infailliblement entendue et exaucée. Or, je ne connais pas de prières qui imposent à l'esprit la conviction qu'elles seront entendues et exaucées avec plus de puissance que les *Psaumes*. Il est impossible au lecteur le plus tiède de les aborder sans être frappé de la portée extraordinaire de leurs paroles. On se dit que, lancées vers le ciel par la force de véhémence d'un cœur sincère, elles atteindront infailliblement leur but et iront tomber aux pieds de Dieu avec la vitesse et la précision d'une flèche. Ces cris sont faits pour percer les nues, ces plaintes sont faites pour dévorer l'espace. Pour caractériser exactement les *Psaumes*, il faut avoir recours aux épithètes qui expriment leurs qualités avec un excès d'énergie, et, pour ma part, je n'en connais que deux. Lorsque ces cris appellent la vengeance et la justice de Dieu, ils sont formidables ; lorsqu'ils implorent sa miséricorde et son secours, ils sont lamentables. Dans le premier cas, l'âme est allée vraiment jusqu'au bout d'elle-même ; dans le second, elle est tombée jusqu'au fond d'elle-même. Il n'y a rien au delà des dénonciations du Psalmiste contre les mé-

chants et les impies, il n'y a rien au delà des abîmes dans lesquels il nous montre les pécheurs et les malheureux tendant les mains vers le ciel en signe de détresse. Partout nous atteignons et nous touchons les limites de notre nature, partout nous mesurons la profondeur et l'élévation de notre âme. Si l'acte de la prière a par lui-même des effets qu'il est impossible de calculer, sa puissance doit être encore doublée par la puissance inhérente aux *Psaumes*. Qui de nous ne tremblerait s'il savait que quelqu'une des imprécations du Psalmiste a été prononcée sur lui? Et d'autre part, y a-t-il prières plus capables d'inspirer à celui qui les récite la confiance et l'espoir? Celui-là peut se relever avec assurance et marcher d'un pas tranquille, pourvu qu'il ait récité le psaume conforme à sa situation avec un cœur fervent. Si sa prière n'est pas entendue, quelle autre le serait? quelle autre aurait cette force de projection, cette rapidité de flamme? Les *Psaumes* sont des prières faites pour inspirer au croyant la même certitude qu'inspirent au soldat des armes dont il connaît la portée infaillible.

Mais notre définition n'est pour ainsi dire qu'une définition *à posteriori;* nous disons que les *Psaumes* sont beaux, parce qu'ils atteignent le résultat que doit se proposer toute prière, qui est de donner à celui qui la récite le sentiment

qu'elle sera entendue et exaucée. Essayons d'en trouver une autre. Une belle prière est celle qui laisse clairement apercevoir qu'elle est composée des divers éléments qui composent l'acte même dont elle est l'expression. Or ces éléments sont au nombre de deux. L'acte de la prière se compose par moitié de contemplation et par moitié de passion. Philosophiquement, littérairement, on peut dire que toute prière en laquelle ces deux éléments ne sont pas également mélangés est défectueuse et manque son but. Purement contemplative, ce n'est plus une prière, c'est une méditation, un soliloque religieux; l'âme pense à Dieu, s'occupe de Dieu, elle ne s'adresse pas assez directement à lui, elle ne suppose pas sa présence invisible, sa toute-puissance toujours active. Trop exclusivement passionnée, la prière dégénère facilement en un acte d'égoïsme superstitieux et puéril. L'équilibre est si difficile à maintenir, qu'on trouve peu d'exemples de ce juste milieu nécessaire. Tantôt la contemplation domine, tantôt la supplication. Les *Psaumes* sont peut-être l'exemple unique, et en tout cas ils sont l'exemple parfait de ce mélange de contemplation et de passion. Le Psalmiste contemple comme un saint et un mystique, il supplie comme un enfant de la chair; il se tient assuré de son droit comme un juste,

il se repent et pleure comme un pécheur. De là un accent inimitable, où sont fondues à la fois la grandeur et l'humilité, la confiance et l'inquiétude, et qui est l'accent vrai de la prière. Qui donc est-ce qui parle? Un roi, un lévite, ou le dernier et le plus misérable des hommes? On n'en sait rien, on ne le reconnaît pas. S'il y avait dans cet accent moins de larmes et de repentir, on dirait : c'est un saint; s'il y avait moins d'assurance et de confiance invincible, on dirait : c'est un pécheur. Il espère et il implore par les mêmes paroles; il est assuré des promesses divines comme un saint qui n'a point failli, et en même temps il est inquiet de ces promesses comme un pénitent qui se souvient de ses erreurs. Celui qui parle ainsi, quel qu'il soit, réalise bien la situation de l'homme sur la terre; il est à la fois très loin et très près de Dieu, assez près pour être certain de sa puissance, assez loin pour être inquiet de sa miséricorde.

Un troisième caractère des belles prières, c'est qu'elles soient applicables à tous les hommes sans exception, qu'elles soient conformes à toutes les conditions et à toutes les situations de la vie. Une prière doit être telle, que celui qui la récite puisse croire que c'est lui-même qui l'a créée; il faut que cette prière parle son âme et non pas qu'elle l'interprète. Si pendant que vous priez,

vous pensez que vous empruntez votre prière, si vous découvrez que cette prière ne s'applique à votre situation que d'une manière indirecte, si vous vous sentez prêt à dire : « Je m'adresse à vous, mon Dieu, par l'organe de tel ou tel de vos serviteurs », cette prière, fût-elle du plus grand saint, n'est pas bonne pour vous, car elle ne raconte pas votre histoire, ou elle ne la raconte qu'infidèlement et pour ainsi dire par allégorie. Vous transposez vos propres douleurs, vous prenez les désirs d'autrui comme symboles des vôtres. Une vraie prière n'est pas une allégorie de la situation de celui qui la prononce ; c'est une narration réelle de cette situation. Or les *Psaumes* sont les seules prières qui satisfassent entièrement à cette condition. Qui que vous soyez, le psalmiste raconte votre propre histoire, ou, pour parler avec plus d'énergie encore, vous racontez la propre histoire du psalmiste. Quel que soit votre état dans le monde, et, mieux encore, quels que soient votre caractère et votre nature d'âme, le psalmiste ne fait qu'un avec vous. Vous savez que ce qu'il confesse vous est arrivé hier, vous menace aujourd'hui même, vous surprendra demain. Ses paroles sont un oracle plus sûr que celui des sorts virgiliens. A quelque page que vous l'ouvriez, vous trouverez presque infailliblement que ses paroles se rapportent à votre

état présent, car vous êtes comme lui toujours abattu et toujours triomphant, toujours perdu et toujours sauvé, toujours calomnié et toujours justifié, toujours confiant et toujours inquiet. Vous êtes vaincu au sein même de votre victoire, consolé au sein même de votre humiliation, relevé au sein même de votre défaite, rassuré au sein même de votre désespoir. C'est là l'histoire du psalmiste, et c'est là votre propre histoire à toute minute de la durée.

Le principal auteur des *Psaumes* fut, dit-on, un saint roi qui avait été berger ; il avait connu toutes les vicissitudes de la vie humaine, et il présentait dans sa personne comme un résumé de toute l'humanité. Petit pâtre, il avait admiré la beauté des cieux qui proclament la gloire de Dieu, il s'était plu à écouter les confidences que le jour fait à la nuit sur la grandeur divine et les secrets célestes que les étoiles se murmurent l'une à l'autre. Encore tout enfant, armé de sa seule confiance, il avait triomphé des forts et des superbes. Favori et confident d'un roi, il avait pu contempler les ravages de l'orgueil dans une âme qui a perdu l'idée de Dieu : il avait joué auprès de Saül le rôle de consolateur et avait lutté avec les armes de la musique et de la poésie contre les esprits des ténèbres et du mal. Aspirant au trône, il avait été persécuté, poursuivi, et il avait

dû prendre Dieu à témoin de ses infortunes; devenu roi, son cœur avait été déchiré par la révolte de son propre sang, et il avait dû prendre Dieu à témoin de son bon droit. Absalon avait menacé sa vie, sa femme Michol avait raillé son âme et lui avait fait connaître ces outrages de nos proches, plus cruels encore que leurs trahisons. Cependant le même homme qui avait vu les méchants à l'œuvre et qui avait crié vengeance contre l'impiété et l'injustice, fut un jour lui-même injuste et criminel; quand il fut tombé dans cet abîme, il vit toute l'horreur de sa situation, et il se prit en haine et en pitié. Alors il confessa à ciel ouvert ses erreurs et ses crimes, il sollicita son pardon comme le plus humble des mortels. Certes, c'est là une belle vie, car elle est un résumé de la vie de l'humanité. Le poète royal avait connu tous les sentiments, depuis les plus doux jusqu'aux plus amers, et depuis les plus innocents jusqu'aux plus coupables. Il n'avait donc qu'à ouvrir son âme pour exprimer celles de tous ses semblables; les rois ses frères pouvaient s'y reconnaître, et le dernier criminel d'Israël pouvait se servir des paroles de son maître pour raconter ses fautes et son repentir. Cette expérience si variée et si complète détruisait en quelque sorte toutes les différences de condition, de rang et de fortune, effa-

çait à la fois et ce qu'il avait été et ce qu'il était, le rendait l'égal des plus grands et l'égal des plus petits, l'assimilait aux superbes et l'assimilait aux humbles.

La vie de David est l'image vivante des *Psaumes*. Ils racontent l'histoire, non d'une âme royale, mais de toutes les âmes humaines. C'est un homme qui parle, rien qu'un homme, et souvent un pauvre homme. Ses plaintes nous touchent démocratiquement pour ainsi dire, par la ressemblance qu'elles ont avec les nôtres. Il n'essaye pas de nous en imposer, de nous arracher notre admiration, de nous faire sentir que, s'il souffre, il souffre autrement que nous. Jamais nous ne ressentons cette secrète et singulière envie qui nous fait dire, devant les douleurs aristocratiques, que nous voudrions souffrir ainsi et qu'il est heureux de verser d'aussi belles et d'aussi nobles larmes, car ces idées de noblesse et de beauté ne se présentent jamais à notre esprit. L'égalité entre le psalmiste et nous-mêmes est aussi complète que possible. Il nous parle comme nous nous parlons à nous-mêmes dans le secret de notre conscience ; il ne dissimule rien, il étale humblement sa misère et son délaissement, il mendie la clémence et la protection divines. Il n'y a pas de livre qui proclame plus fortement l'égalité des âmes que les *Psau-*

mes, car elles se reconnaissent toutes aux sentiments qu'ils expriment, pour filles d'un même père, de même que tous les habitants d'un même pays se reconnaissent pour concitoyens à la langue qu'ils parlent.

Quoique la prière ne soit pas un genre littéraire classé dans les poétiques, je me suis cru le droit de chercher dans les *Psaumes* les raisons pour lesquelles ces vieux cantiques réalisent l'idéal même de la prière; mais je ne m'en connais pas d'autre, et je veux borner à ce point unique mes observations sur ce sujet consacré par la piété et la reconnaissance des hommes.

Juillet 1864.

ATTILA

ATTILA

I

On demandait un jour à lord Byron lequel lui semblait le plus poétique de l'état de civilisation ou de l'état de barbarie, et le poète fit cette réponse qu'on n'aurait pas attendue du chantre enflammé de la vie libre et sans lois : « Lequel, dit-il, en étendant la main vers les navires qui sillonnaient la Tamise, vous semble le plus beau, d'un vaisseau de guerre bien armé, monté par un équipage bien discipliné, et commandé par un officier brave et instruit, ou du canot grossièrement creusé dans un tronc d'arbre sur lequel un sauvage nu se confie au hasard des flots? » Cette réponse nous est revenue souvent en mémoire pendant que nous relisions les belles études de M. Amédée Thierry sur la chute de l'empire romain et l'établissement des royaumes

barbares. A celui qui lui poserait la question qui fut posée à lord Byron, l'historien n'aurait pour toute réponse qu'à présenter ses études, spécialement son *Histoire d'Attila*, et à dire : Jugez. Ses livres, en effet, ne sont pas seulement de remarquables récits d'histoire, ils sont encore une des apologies les plus éloquentes et les plus concluantes que nous ayons lues en l'honneur de la civilisation. Si vous avez jamais cru trop ardemment aux paradoxes philosophiques sur l'excellence de l'état barbare, lisez comme remède l'*Histoire d'Attila*, et spécialement la partie que l'historien a consacrée aux relations de l'empire byzantin avec les peuplades établies sur ses frontières et dans ses provinces, et vous serez à tout jamais guéri de votre superstition.

L'*Histoire d'Attila et de ses successeurs* est la plus vaste des études que M. Thierry ait consacrées à l'agonie de l'ancien monde, qui est en même temps la naissance du monde moderne. Ce livre pourrait s'appeler plus exactement peut-être l'histoire des Huns en Europe, car il raconte les destinées des trois empires fondés successivement par les nations de race hunnique : l'empire d'Attila, l'empire des Avars et le moderne royaume de Hongrie. Trois grandes figures barbares marquent chacune de ces trois

époques : Attila, Baïan et Arpad. Dans ces deux volumes, M. Thierry a, on peut le dire en toute assurance, épuisé tout ce que les documents qu'il a dû consulter lui fournissaient d'intéressant et de curieux : les anecdotes historiques, les détails biographiques, les épisodes familiers abondent, sans que la trame générale du récit y perde rien de sa solidité et de son unité. Ce livre compose une belle et instructive lecture et suggère une foule de pensées qui, disons-nous, sont toutes à l'honneur du génie de la civilisation.

Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire de notre race d'époque qui donne une plus haute opinion de l'âme humaine et de la grandeur de la civilisation que cette époque lamentable et sanglante des invasions barbares et de la chute de l'empire romain. Il a été longtemps de mode cependant de parler de la lâcheté des Romains dégénérés, de leur pusillanimité en face de la barbarie ; mais ces accusations, qui sont passées à l'état de lieu commun et qui se répètent encore chaque jour, sont de calomnieux propos de rhéteurs et de beaux esprits que réfute l'examen le plus superficiel et que dissipent comme de vaines fumées des études sévères et impartiales, comme celles de M. Amédée Thierry. Non seulement l'empire romain ne tomba pas sans gloire et sans honneur, mais on peut dire que les Romains

des derniers siècles se montrèrent presque toujours dignes de leurs ancêtres. S'ils succombèrent, ce ne fut point par lâcheté ni par faiblesse, et on ne peut pas plus leur reprocher leur ruine qu'on ne peut reprocher à un homme l'incendie qui a dévoré sa maison, ou l'orage qui a détruit ses moissons. A quelle époque de leur histoire les populations de l'empire avaient-elles connu une telle abondance de fléaux et, si nous pouvons nous exprimer ainsi, une telle fécondité de malheurs? Certes l'empire avait vu bien des mauvais jours et avait été soumis à des fatalités de bien des genres; la guerre civile l'avait souvent ravagé et appauvri, de mauvais princes l'avaient plus d'une fois déshonoré ou compromis, et comme si ce n'eût été assez des fléaux qu'engendrent les passions humaines, la nature avait semblé prendre plaisir à multiplier les bouleversements et les catastrophes. Mais qu'étaient ces dangers et ces malheurs qui, se présentant isolément et successivement, avaient pu facilement être écartés et réparés, en comparaison de ces dangers multiples auxquels l'empire fut contraint de faire face pendant plus d'un siècle et demi? Tant que les mouvements des barbares purent être calculés avec quelque précision, Rome leur résista avec succès; mais il vint une heure où ces mouvements échappèrent

à tous les calculs de la prudence et de la sagesse, et prirent les formes les plus imprévues et les plus changeantes. C'était à la fois le travail souterrain de l'eau qui, s'infiltrant dans le sol par minces filets, creuse et mine les fondements des plus solides édifices, la force irrésistible d'un fleuve qui déborde, la furie d'un tourbillon qui passe en renversant tout sur son passage. En présence de telles calamités, ces Romains dégénérés, comme on les appelle par habitude, déployèrent des vertus admirables. Que de patience, que de résignation, que de grandeur d'âme, que de dévouement et d'esprit de sacrifice parmi tous ces représentants de la civilisation : généraux, hommes d'État, personnages consulaires, évêques et simples prêtres! Jamais l'histoire n'eut à enregistrer une pareille liste d'actions glorieuses, de traits héroïques et de noms aussi vraiment dignes de la vénération de la postérité. Jamais la grandeur morale de l'âme humaine ne se révéla avec une telle puissance et ne s'affirma avec une telle autorité. L'antique valeur romaine, chez ces hommes des derniers jours de l'empire, se joint par une union toujours sublime, souvent touchante, à la vertu toute nouvelle de la sainteté. Si la vraie civilisation se reconnaît au développement de la nature morale de l'homme, on

peut dire que nulle population ne mérita mieux de porter le titre de civilisée, que cette population romaine des ive et ve siècles. On a compté à d'autres époques de plus grandes intelligences et de plus beaux génies, mais ce qui étonne, c'est le nombre presque incroyable de grandes et nobles âmes, de serviteurs désintéressés du bien moral qui honore ces siècles néfastes. Le monde n'avait pas encore vu une telle floraison de vertus; leurs parfums ont embaumé le berceau sanglant des nations modernes et l'ont purifié de l'horrible odeur de carnage et de rapine dont la barbarie l'avait souillé. Il est vrai qu'on peut faire honneur de ces vertus à l'influence du christianisme; mais qu'étaient donc ces chrétiens, sinon des Romains et des enfants de la civilisation, et comment s'y prendre pour séparer en eux le Romain du chrétien de manière à pouvoir admirer le chrétien tout en méprisant le Romain?

Chacun des épisodes de M. Thierry met en pleine lumière quelques-unes de ces nobles figures, aujourd'hui à demi voilées par l'ombre croissante du temps. Dans ce seul épisode de l'invasion d'Attila en Gaule et en Italie, comptez combien de fils dévoués la civilisation trouva pour sa défense, et dites combien il faudrait de vertus barbares pour faire la monnaie des vertus

d'un seul de ces personnages : le patrice Aëtius; Avitus, le sénateur arverne; Loup, l'évêque de Troyes; Aignan, l'évêque d'Orléans; Geneviève, la petite bourgeoise visionnaire de Nanterre; saint Léon, le pape de Rome! Ces personnages, la plupart désarmés et sans défense, nous offrent mieux qu'un grand spectacle, ils nous apprennent combien la civilisation est féconde et quelles ressources variées et presque inépuisables elle donne aux âmes qu'elle a pénétrées et qu'elle inspire. Les moyens dont ils disposent sont bien petits en apparence; mais ces moyens, c'est le grain de sable qui, placé adroitement et à propos, fait verser le char du triomphateur. La prudence, le conseil, la prière, la négociation, le choix de l'heure et du moment, l'occasion patiemment attendue et saisie avec prestesse, voilà leurs seules armes, et ces armes suffisent pour abattre l'orgueil barbare le plus formidable qui fut jamais et dissiper l'armée la plus menaçante qui eût encore effrayé l'empire. Saint Aignan sauva Orléans de la ruine; que fit-il pour cela? Rien autre chose qu'avertir Aëtius, prier Dieu, compter les heures et inspirer la patience à son troupeau. Geneviève sauva la grandeur future de Paris, alors à l'état embryonnaire, en détournant les habitants de cette bourgade de déserter leurs demeures; comment

arrive-t-elle à ce résultat? Elle cherche simplement avec l'aide de Dieu à se rendre compte de la marche probable d'Attila; elle examine tranquillement la situation de ses compatriotes avec le sang-froid d'une âme pieuse et morale qui, ne craignant pas la mort, évite les faux jugements et les précipitations de conduite qu'engendrent les terreurs paniques et l'aveugle amour de la vie. Tout sert à l'homme civilisé, parce qu'il sait tout utiliser à propos, même sans le secours de la ruse et de cette diplomatie captieuse que les historiens ont trop admirée chez les barbares. Pour vaincre Attila, Aëtius avait besoin du secours des Visigoths, et cependant, malgré toutes ses instances, il n'avait pu décider leur roi Théodoric à rompre la neutralité. Enfin à force de rouler dans sa tête les diverses combinaisons qui pouvaient le conduire à son but, sa mémoire lui présenta le nom du sénateur Avitus, qui avait initié Théodoric aux belles-lettres latines et exerçait sur son esprit une influence toute-puissante. « Tu lui as jadis imposé la paix, impose-lui maintenant la guerre, » écrit Aëtius à son frère en civilisation, et l'alliance de Théodoric, conclue par l'entremise d'Avitus, décida le succès de la bataille des Champs catalauniques.

Mais rien ne démontre mieux l'excellence de la civilisation et la supériorité des ressources qu'elle

développe dans l'homme, que le personnage même d'Aëtius, le vainqueur d'Attila. Les deux adversaires qui se trouvèrent en présence aux Champs catalauniques sont d'un ordre bien différent, et si on les jugeait d'après les seules lois de la nature, il n'est pas douteux que le barbare l'emportât sur le Romain. Attila est certainement un homme de génie, car bien que les renseignements qui nous sont parvenus sur lui soient fort incomplets, nous en savons assez pour surprendre en lui une ou deux conceptions vraiment grandes, et pour distinguer dans son caractère la plupart de ces qualités qui font les dominateurs d'hommes, les conquérants et les grands politiques. Ainsi il eut l'idée, inconnue avant lui, de fonder l'empire de la barbarie, et il y réussit. Il fut non seulement l'empereur des Huns, mais le maître en qui l'Alain et le Ruge, le Gépide et le Goth saluaient chacun pour son compte sa propre puissance et ses propres instincts de rapine et de combat. Attila fut exactement au ve siècle pour les populations barbares de toute provenance, hunniques, sarmates, germaniques, slaves, ce que fut plus tard le califat arabe pour les populations musulmanes d'origines diverses. En outre, Attila semble avoir eu une connaissance très approfondie de l'un des moyens de domination poli-

tique les plus puissants qui existent, c'est-à-dire la terreur. Ce n'est pas seulement dans ses instincts de sauvage qu'il semble avoir trouvé ce moyen de domination : l'art et l'à-propos avec lesquels il l'emploie indiquent qu'il en dut la connaissance aux méditations de son intelligence. Il tue, ravage, menace, non par simple instinct de destruction, mais de manière à produire toujours la plus grande somme d'effroi possible à un moment donné. Il n'agirait pas mieux s'il avait lu le livre du *Prince* et s'il connaissait cette mathématique transcendante de la terreur dont Machiavel a donné la théorie et expliqué les moyens d'application.

Bien différent est son adversaire. Aëtius est par origine un barbare comme Attila, c'est un Goth formé par la civilisation romaine; seulement la civilisation s'est fait chez lui la part si grande qu'elle a complètement effacé l'origine, et qu'il peut être pris comme le parfait représentant de Rome à ces dernières heures de l'empire. Est-ce un homme de génie? Rien dans sa vie, ni dans son caractère n'autorise une telle supposition. La nature ne lui a presque rien donné, tout ce qu'il a, il le doit à la société qui en a fait son défenseur. Mais si vous voulez connaître un des secrets de la puissance si durable des aristocraties et des races de vieille

civilisation, je vous recommande ce personnage d'Aëtius. Il vous apprendra comment, sans génie, on peut venir à bout de l'adversaire le plus formidable. Toute la tactique d'Aëtius consiste en trois choses : ne rien exposer, choisir son terrain et attendre patiemment jusqu'à ce qu'il ait trouvé dans cet adversaire, qui paraît invincible, un point vulnérable. Il ne cherche pas à lutter de génie ni même de vaillance avec son adversaire, à l'étonner par des coups imprévus; il n'a pas recours à des combinaisons merveilleuses. Non; il surveille, il épie, il suit pas à pas avec une vigilance qui ne se dément jamais un instant la marche du dévastateur. Il laisse à l'armée ennemie le temps d'amortir sa première ardeur de pillage et de massacre, et, durant ses lentes et prudentes étapes, il a soin de grossir son armée de toutes les peuplades et de toutes les tribus qu'il rencontre sur sa route. Le moment venu, il choisit sa position et engage le combat. La même prudence qui l'a guidé avant le combat, le guide après la victoire. Pas d'ardeur inutile, pas de fanfaronnade de triomphateur; il n'essaye pas de poursuivre et de compléter sa victoire, d'écraser pour une vaine satisfaction d'orgueil l'armée qu'il a battue. Il frappe un seul coup, mais net, tranchant, décisif; un coup qui le dispense d'en frapper

un second. Attila blessé se relève et passe en Italie. En apparence rien n'est changé dans sa situation : il met le siège devant Aquilée et il emporte la ville d'assaut ; il marche sur Rome et va faire son entrée dans la ville éternelle. En réalité il a été blessé à mort. Il a perdu confiance en lui-même et son armée a perdu confiance en son chef. C'en est fait de lui parce qu'il n'est plus l'invincible. Voilà la supériorité de l'homme civilisé, même avec des facultés modestes, sur le barbare, même doué de génie, et voilà aussi la supériorité des aristocraties anciennement constituées sur les nouveaux venus à la vie et à la puissance. Aëtius serait la représentation la plus exacte de cette double supériorité, si l'histoire ne nous présentait, à une distance de quatorze siècles, la ressemblance frappante de ce personnage prudent, patient et résolu, dans un autre personnage qui a été notre contemporain et que nous laisserons au lecteur le soin de nommer.

Si on a calomnié les Romains de l'empire d'Occident, les Romains de l'empire d'Orient n'ont pas été jugés avec plus d'impartialité. Que n'a-t-on pas dit sur cet empire byzantin occupé de querelles frivoles, de vaines subtilités, livré à de viles intrigues de palais et à des passions puériles de cirque et d'amphithéâtre ! Le

mot de byzantin est devenu synonyme de tout ce qu'il y a de pervers, de lâche, et à la fois de sénile et d'enfantin dans le monde. J'en suis fâché pour ses détracteurs, mais l'empire grec, en dépit de ses querelles théologiques et souvent même en raison de ses querelles théologiques, fait encore une très grande figure dans les récits de M. Amédée Thierry. Sa contenance en face de la barbarie est singulièrement noble, digne et ferme, et certes on rencontrerait difficilement dans les annales des autres peuples une succession de souverains aussi remarquables que celle que nous déroule M. Thierry : Léon, le premier Justin, Justinien, Tibère, Maurice, Héraclius. Sans doute, il se rencontre dans l'empire byzantin des souverains indignes ou malfaisants, un rêveur malencontreux comme Anastase le Silentiaire, un soldat présomptueux et vain comme Justin II, un grossier usurpateur comme Phocas; mais juger de l'empire par de tels souverains, n'est-ce pas aussi insensé que juger de la monarchie française par un Charles VI ou un Henri III, et du pontificat romain par un Balthazar Cossa ou un Roderic Borgia? A qui donc peut-on faire croire que ces Byzantins, qui soutinrent pendant plus de mille années l'honneur du nom romain, qui réussirent à conserver vivante au milieu du monde nouveau la puis-

sance de l'ancien monde qui n'était plus en Occident qu'un souvenir funèbre dix fois séculaire, aient été seulement une population de lâches et de vains ergoteurs?

Ce qu'il faut admirer, au contraire, c'est le courage et la persévérance des Romains d'Orient. Jamais il n'y eut lutte plus lassante que celle que l'empire dut soutenir pendant mille ans contre les barbares de toute provenance qui l'assaillaient sans relâche. Et quels barbares, grands dieux! Les hordes qui envahirent l'empire d'Occident étaient des troupeaux de bêtes fauves timides, en comparaison des hordes qui attaquèrent l'empire d'Orient. Les barbares d'Occident, à l'exception des féroces Vandales et des Huns qui n'apparurent qu'un instant, montrèrent une remarquable aptitude à la civilisation que les évêques d'Italie, de Gaule et d'Espagne surent très vite surprendre et exploiter à la fois au profit des populations conquises et au profit des conquérants. Les hordes germaniques composent la portion saine, morale, humaine de la barbarie. Ces fauves Germains sentirent une sorte de honte virile d'eux-mêmes en face de la civilisation romaine, et les récits des historiens et des chroniqueurs nous permettent encore d'apercevoir sur leurs visages la mâle rougeur, signe des âmes candides, qui leur monta au front

et qui les décore d'une sorte d'auréole d'humanité et même de bonté. Mais Byzance eut affaire à la pire portion de la barbarie. Ce n'est plus le Goth, le Burgonde et le Frank, c'est le Hun aux instincts pillards et dévastateurs, qui détruit pour le plaisir de détruire; c'est le Bulgare, fléau des deux sexes, qui porte avec lui des vices infâmes et des instincts perfides, inconnus aux chastes et loyales populations de la Germanie; c'est l'Ante et le Slovène qui s'abattent sur les provinces comme des nuages de sauterelles humaines; c'est le Slave, ingénieux bourreau, inventeur de ce supplice du pal, réservé dans les contrées d'Orient à une si horrible popularité; c'est l'Avar effronté et menteur, qui se fabrique une fausse origine et présente le spectacle unique dans l'histoire d'une population tout entière composée de faussaires. Ceux-là sont barbares avec satisfaction pour ainsi dire, barbares avec frénésie et avec délire, rebelles à toute civilisation, endurcis dans le brigandage et l'amour de la destruction. Cependant Byzance les a contenus pendant plus de mille ans; elle a fait mieux, elle a résolu le problème de les fixer et de les civiliser, ainsi qu'en témoigne la fondation des royaumes de Bulgarie, de Servie, de Croatie. Mais aussi que d'efforts et de luttes! Non, la décadence n'était pas aussi marquée qu'une tradition

légèrement calomnieuse veut nous le faire croire, dans l'empire qui élevait les forteresses et les gigantesques travaux de défense d'Anastase et de Justinien, qui maintenait les droits du nom romain et de l'antique civilisation en Italie avec Narsès, qui organisait avec Bélisaire la défense de Constantinople contre les hordes de Zabergan, qui détruisait l'empire de Chosroës avec Héraclius, et repoussait la formidable attaque des forces combinées des Perses et des Avars sur les rives du Bosphore. Si les populations qui ont accompli ces faits glorieux sont des populations lâches, je demande ce que sont alors les populations courageuses.

Cependant il vint un jour où il fallut succomber ; et c'est là-dessus que les rhéteurs triomphent. Byzance a succombé ! Oui, succombé après mille années de l'existence la plus laborieuse qu'ait eue jamais un grand empire, après des combats incessants, après des batailles rangées, des sièges, des assauts en nombre infini ! succombé comme succombe tout ce qui est mortel lorsque les dernières forces sont épuisées ! Ce qu'il y eut de particulièrement cruel dans l'histoire de l'empire d'Orient, c'est que ses populations semblent toujours avoir eu le sentiment que ces luttes seraient inutiles, et que tant d'efforts n'aboutiraient qu'à la défaite. Elles ne furent soutenues

dans cette résistance gigantesque, mais stérile après tout, que par le mépris de la barbarie et une sorte de foi invincible au génie de leur civilisation. Défiantes de ces forces humaines dont elles ont calculé la résistance et dont elles prévoient le terme, elles ne comptent que sur les secours invisibles des forces surnaturelles. De là en partie cette ferveur religieuse byzantine, si pure, si mystique, si spiritualiste, si dégagée de toute influence terrestre. Ce n'est pas des ministres de la religion, de l'évêque, du prêtre, comme en Occident, que les populations attendent protection, mais du ciel même. Elles comptent sur l'assistance des anges, sur la faveur de la Vierge toute sainte, sur la justice de son fils, le douloureux Crucifié. Voilà pourquoi l'image de la Panagia, promenée dans Byzance, excite de tels transports de ferveur; cette image, c'est le talisman de l'empire, son égide, le signe de l'unique protection en laquelle il espère.

Les destinées lamentables et cependant glorieuses de l'empire d'Orient ont trouvé leur représentation sensible, et si je puis dire leur incarnation, dans le personnage héroïque et pieux de l'empereur Héraclius. Héraclius est un abrégé, un résumé vivant, une sorte de microcosme lumineux en qui se laissent voir avec clarté les grandeurs et les fatalités de la civili-

sation byzantine. Il n'y a guère dans l'histoire du monde de figure plus noble et plus touchante que celle-là. Héraclius est un chevalier avant la chevalerie et chez un peuple à qui la chevalerie fut toujours inconnue; un croisé avant les croisades, un cœur de la vieille Rome et une âme des temps nouveaux. Il porte en lui toutes les délicatesses des vieilles civilisations et toute la ferveur des nouvelles croyances, Héraclius délivra le saint sépulcre avant Godefroy de Bouillon; il détruisit l'empire des Perses avant que les Arabes en prissent possession, et vengea ainsi les vieilles injures de Rome : il amputa l'empire formidable des Avars avant que Charlemagne lui donnât le coup de mort; il fixa à jamais la barbarie errante et toujours en fermentation par la création des royaumes de Bulgarie, de Servie et de Croatie. Cependant tant d'actions glorieuses restèrent sans récompense; avant même qu'il fût mort, son œuvre était à demi anéantie. La fatalité se présentait de nouveau sous la forme imprévue de la conquête arabe. La Perse vaincue par ses armes devenait la proie de Khaled et de Saïd; le saint sépulcre délivré était de nouveau captif des infidèles; la Syrie et l'Égypte échappaient pour jamais à la vieille civilisation. L'empereur eut le sentiment douloureux de l'inutilité de ses efforts et il tomba dans une mélancolie

profonde. Il venait de voir apparaître ce signe du croissant devant lequel devait succomber la douloureuse fortune de Byzance. Ses revers et sa fin étaient le symbole anticipé des revers et de la fin de l'empire grec.

II

Au milieu du chaos ténébreux des invasions, tout semblable à ce crépuscule des dieux dont nous entretiennent les poésies mythiques des Scandinaves, quatre grandes figures barbares se détachent et attirent à elles l'attention du contemplateur : Alaric, Clovis, Théodoric, Attila. Ils résument à eux quatre tout ce que la barbarie eut de grand et de détestable à la fois et ils sont à peu près les seuls aujourd'hui qui aient pour nous une importance véritable. Quelque chose de leur œuvre personnelle a survécu, et leur passage sur la terre a eu des résultats qui, au travers de mille transformations, sont arrivés jusqu'à nous et sont entrés pour leur petite part dans l'existence historique des nations modernes. S'ils n'eussent pas été, ou s'ils eussent été autrement qu'ils furent, l'histoire du monde eût été légèrement modifiée. Sans doute les grandes lignes histo-

riques auraient été les mêmes, mais elles ne se seraient pas déroulées tout à fait de la même manière. Ils méritent donc d'être distingués particulièrement de tous les autres chefs de la masse barbare qui détruisit l'ordre civilisé établi par la domination romaine.

Alaric est le plus simple et le plus facile à saisir. M. Amédée Thierry l'a placé sous son vrai jour et reconstitué avec sa véritable physionomie. Il reste le type le plus remarquable de ces chefs de bandes germaniques, ambitieux des honneurs que la civilisation pouvait mettre à leur disposition, et dont le concours devait amener infailliblement la ruine de l'empire après l'avoir retardée si longtemps. C'est un barbare sans passion qui n'a pas d'autre but que celui des hordes germaniques dont il dispose. Il veut vivre aux dépens de Rome et non l'asservir. Il désire des honneurs, comme ses soldats et ses sujets désirent des terres. Qu'on le fasse chef des armées romaines, il servira avec loyauté la civilisation qui l'aura choisi pour la défendre; qu'on le repousse, il se souviendra qu'il est barbare et par conséquent ennemi naturel de Rome. Sa conduite est en abrégé le parfait modèle de la conduite de tous les chefs germaniques jusqu'à la grande invasion d'Attila et tant qu'il y eut une ombre d'empire. Cependant une gloire

sinistre reste justement attachée à son nom, car c'est lui qui donna le premier démenti véritable aux prophéties du Capitole, et qui ébranla la foi invincible que, malgré tous les malheurs qui les avaient accablés, les Romains conservaient encore à la durée de leur civilisation. Son apparition fut le point de départ de l'accélération de la ruine.

Clovis est le plus politique et celui qui a fondé l'œuvre la plus durable. Son caractère singulier excite à la fois l'admiration et l'horreur. Il présente un spectacle unique parmi les barbares. D'autres chefs germaniques montrèrent la même aptitude à la civilisation ; mais leur nature se déforme et gauchit sous leur effort pour atteindre à cette espèce d'idéal qui les attire. Ils perdent leur originalité de barbares sans arriver à une transformation satisfaisante , et présentent le spectacle pénible, risible ou même repoussant de l'être qui hésite entre deux formes et deux conditions. Ce ne sont plus des barbares et ce ne sont pas encore des civilisés. Mais Clovis réalisa le prodige de posséder un sentiment plus vrai et plus pratique de la civilisation qu'aucun de ses frères germaniques, sans abdiquer sa nature de barbare et sans renoncer en rien à ses mœurs et à ses habitudes sauvages. Ses détestables qualités, sa duplicité, sa déloyauté, sa férocité natu-

relle, son égoïsme remarquable l'ont merveilleusement aidé à maintenir cet équilibre que des qualités plus nobles auraient infailliblement détruit. Il a l'honneur et la gloire d'avoir posé la première pierre de cette monarchie chrétienne qui a subsisté quatorze siècles au travers de vingt transformations, dont on retrouve l'esprit jusque dans les essais d'institutions qui ont voulu lui être hostiles, et qu'on croyait pouvoir appeler, il y a quelques années encore, la forme impérissable du gouvernement politique dans la nation française. La première pierre de ce grand édifice appartient bien réellement à ce barbare et elle n'appartient à aucun autre. Son œuvre subsiste donc encore, non comme celle des autres barbares par ses conséquences et ses résultats, mais en substance et en fait.

Théodoric est le plus noble, le plus élevé, le plus sympathique. Placé plus près qu'aucun autre de ses frères du foyer de cette civilisation toujours persistante malgré sa défaite, la transformation du barbare en civilisé est chez lui presque complète. Son œuvre, moins solide que celle de Clovis, n'a point disparu cependant; elle s'est continuée à travers les siècles sous des formes presque idéales, tantôt comme un désir et un vœu, tantôt comme un regret, tantôt comme une menace. C'est son établissement

gothique qui donna pour la première fois à l'Italie l'idée de se consoler de n'être plus la maîtresse du monde en devenant un royaume à la manière barbare. Cette idée accueillie avec tristesse et répugnance par les Italiens, même au sein du plus complet malheur, regardée comme une déchéance et une diminution, ne sera cependant jamais plus abandonnée. Les Italiens continueront aussi longtemps qu'ils le pourront leur rêve de domination universelle; mais, dans leurs moments d'abaissement ou de douloureux réveil, ils en reviendront toujours à désirer et à regretter ce royaume qui leur assurait au moins une patrie. Cette idée, qui a son point de départ dans la cour barbare de Théodoric, aboutit, à travers des vicissitudes sans nombre, à la tentative laborieuse, pénible et glorieuse que nous voyons aujourd'hui se poursuivre en Italie.

Mais la comète qui par son éclat flamboyant éclipse tous ces astres sanglants de la barbarie, c'est Attila. En lui on peut étudier ce qu'est un homme de génie sous la forme la plus détestable que le génie puisse revêtir. Voilà le vrai et peut-être le seul ennemi de Rome et de la civilisation parmi tous les barbares. Les autres sont, à tout prendre, de pauvres barbares qui ne désirent pas autre chose que faire leur chemin dans ce monde,

des solliciteurs armés qui demandent de l'avancement à la civilisation. Qu'on les fasse patrices et généraux, et ils s'affaisseront comme des bêtes fauves repues. L'ambition d'Attila n'est pas aussi vulgaire ; ce qu'il lui faut, ce n'est pas, comme aux autres barbares, une participation aux charges de l'empire, c'est l'empire même.

Dès la première heure de son pouvoir, après la mort de son oncle Roua, on sent qu'on est en présence d'un homme de génie. Une ambassade romaine avait été envoyée au roi défunt, elle arriva trop tard et ce fut Attila qui la reçut près de la ville de Margus sur les rives du Danube. Quel ton de maître ! Quel langage net et résolu ! Jamais Rome n'avait encore reçu de tels affronts. « Les Huns arrivèrent à cheval, dit notre historien, et, comme ils ne voulurent point mettre pied à terre, il fallut que les ambassadeurs romains, sous peine de faillir à leur dignité, restassent également sur leurs chevaux. Ils entendirent là un langage qui ne laissa pas de les inquiéter un peu pour l'avenir. La rupture immédiate de l'alliance avec les tribus danubiennes, l'extradition de tous les Huns, grands ou petits, qui portaient les armes ou s'étaient réfugiés dans l'empire d'Orient, la réintégration des prisonniers romains évadés sans rançon ou le payement de huit pièces d'or pour chacun

d'eux, l'engagement formel de ne secourir aucun peuple barbare en hostilité avec les Huns, enfin l'augmentation du tribut qui de 350 livres d'or serait porté à 700, telles furent les clauses du contrat proposé ou plutôt exigé par Attila. Aux objections des envoyés, à leurs moindres demandes d'explications, le roi hun n'avait qu'une réponse : la guerre. » Les Romains étaient habitués à trouver dans les barbares des plaideurs retors et souples toujours prêts à soulever des difficultés pour obtenir quelques concessions, et à menacer de procès pour amener un compromis favorable à leurs intérêts ; mais cette fois ils se trouvaient en face d'un créancier inexorable qui réclame une dette qu'on ne pourra payer et qui le constituera maître du débiteur. Attila soulève des difficultés non plus dans l'espoir modeste d'amener un compromis, mais dans l'espoir diabolique qu'elles ne trouveront pas de solution. Il exige le plus qu'il peut pour qu'on lui fournisse un prétexte pour tout prendre.

Ce qu'il y a de remarquable dans la politique d'Attila, c'est qu'elle est à tout considérer aussi franche qu'elle est impérieuse. Comme tous les grands caractères, Attila a son genre de sincérité qui lui appartient personnellement. Il est captieux et retors, il n'est pas fourbe. Il cherche des prétextes de querelle pour embarrasser son ad-

versaire, il ne cherche pas à surprendre sa bonne foi. Ses ruses, et il en est plein, sont toujours calculées de manière à ne faire subir à son orgueil aucune injure. Il ne commet jamais aucun de ces mensonges qui humilient devant lui-même celui qui en est coupable et qui constituent la véritable duplicité. Pour saisir le caractère de cette espèce de sincérité qu'on trouve toujours unie à la grandeur vraie, de quelque nature qu'elle soit d'ailleurs, on n'a qu'à comparer ce personnage d'Attila avec le personnage de Baïan, le fondateur de l'empire des Avars. Voilà un type de barbare faux et fourbe, ce Baïan! il faut le voir dans ses relations avec les empereurs d'Orient. Il joue indifféremment tous les rôles qu'il estime nécessaires à ses intérêts. Attila n'en joue qu'un seul, celui que la nature lui a donné à jouer. Celui-là est tout d'une pièce, grandiose, implacable, sinistre, mais humain après tout par la franchise de la conduite, l'unité du caractère et la grandeur de la conception.

Le Grec Priscus a écrit sans s'en douter l'apologie d'Attila dans cette mémorable relation de l'ambassade qui fut envoyée au roi barbare au moment même où la cour d'Orient tramait son assassinat par l'entremise de l'eunuque Chrysaphius et du traître Vigilas. Il est impossible de ne pas être frappé d'admiration devant la dignité

de conduite d'Attila, ou pour mieux nous exprimer, devant sa tenue vraiment royale en face des envoyés de l'empire. La civilisation est véritablement humiliée par la noblesse de ce barbare ; c'est elle qui flatte, qui trompe, qui ment, c'est elle qui représente la déloyauté et la fourberie. Attila apparaît devant les ambassadeurs romains, à la fois comme un juge devant un criminel et comme un maître devant un inférieur. Quelle indignation justement contenue il y a dans les paroles par lesquelles il répond au salut de ces Romains qu'il sait tramer sa mort ! « Qu'il arrive aux Romains tout ce qu'ils me souhaitent ! » Et, plus tard, lorsqu'il a mis à nu tout le complot et qu'il l'a placé sous les yeux des envoyés, comme il sait exprimer noblement la supériorité que les Romains lui ont faite par leur lâcheté. Il connaît, ce barbare, ce grand secret moral qu'on peut formuler ainsi : le crime dévoilé constitue celui qui s'en est rendu coupable l'inférieur de l'homme contre lequel il a été tramé. « Attila, fils de Moundzoukh, et Théodose, sont tous deux fils de nobles pères ; Attila est resté digne du sien, mais Théodose s'est dégradé, car, en payant tribut à Attila, il s'est déclaré son esclave. Or, voici que cet esclave méchant et pervers dresse un piège secret à son maître ; il ne fait donc pas une chose juste, et

Attila ne cessera point de proclamer hautement son iniquité qu'il ne lui ait livré l'eunuque Chrysaphius pour être puni suivant ses mérites. »

Toute la conduite d'Attila est calculée de manière à le faire apparaître comme le souverain véritable des deux empereurs qui ne sont plus que ses tributaires et ses vassaux. Il fait en sorte que ce soit lui qui exige et eux qui supplient, lui qui refuse et eux qui proposent, lui qui ordonne et eux qui protestent et réclament. Il y a dans l'histoire peu de paroles plus impérieuses, plus menaçantes et d'un effet plus saisissant que celles par lesquelles il envoya déclarer la guerre aux deux empereurs Théodose et Valentinien : « Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de lui préparer un palais, car il va venir. » Quand il entra à Milan, ses regards s'arrêtèrent avec indignation sur une peinture murale qui représentait des Scythes prosternés aux pieds des empereurs. Attila ordonna d'effacer cette peinture et de la remplacer par une autre où il était représenté assis sur un trône, ayant en face de lui les deux empereurs, le dos chargé de sacs pleins d'or qu'ils répandaient à ses pieds. Ce fait est l'emblème et comme le résumé de sa conduite vis-à-vis de Rome et de sa politique de dominateur.

Nous avons déjà fait remarquer dans le pré-

cédent chapitre qu'il semblait avoir eu une connaissance réfléchie des ressources de ce grand moyen politique qui s'appelle la terreur. Ce trait seul suffirait pour lui mériter le titre d'homme de génie, mais il avait une autre qualité qui ne fait jamais défaut aux vrais chefs d'Etat, c'est-à-dire l'art de dérouter tous les calculs et toutes les prévisions par la rapidité avec laquelle il inventait ses moyens d'action, ses prétextes de querelles, ses expédients de politique. Il saisit avec une promptitude et un à-propos sans égal les premiers incidents venus de quelque nature qu'ils soient et il leur donne toute l'importance qu'il a besoin qu'ils aient à un moment donné. Rien n'est amusant sous ce rapport comme l'insistance violente avec laquelle, ayant besoin d'un motif de querelle, il se mit à réclamer la princesse Honoria, qui lui avait été fiancée plusieurs années auparavant, et qu'il oublia parfaitement, jusqu'au jour où il lui fut utile de se la rappeler. Après la défaite des Champs Catalauniques, il mit le siège devant Aquilée. La ville résistait à tous ses efforts, et déjà son armée mécontente allait l'obliger à se retirer honteusement, lorsqu'un jour il aperçut des cigognes s'envolant d'une tour en ruines et portant leurs petits sur leur dos. Il avait trouvé l'incident qui devait le sauver de la défaite et lui livrer la ville. « Regar-

dez, dit-il, ces oiseaux blancs; ils sentent ce qui doit arriver : habitants d'Aquilée, ils abandonnent une ville qui va périr; ils désertent dans la prévoyance du péril des tours condamnées à tomber. Et ne croyez pas que ce présage soit vain ou incertain; la terreur d'un danger imminent change les habitudes des êtres qui ont le pressentiment du danger. » Cette invention soudaine et cet esprit d'à-propos, qui ressemble tant à l'invention, comptent parmi les qualités qui font les capitaines invincibles et les politiques infaillibles, et Attila les possédait l'une et l'autre.

Il eut une conception vraiment grande et d'un caractère tout à fait diabolique : l'idée d'un empire de la barbarie se substituant à l'empire de la civilisation. Je dis que c'est une idée diabolique, parce qu'on n'aperçoit chez Attila aucun penchant, aucun goût, aucune estime pour la civilisation. Sa pensée consiste simplement à constituer un gouvernement à ce qui, de sa nature, est hostile à tout gouvernement, c'est-à-dire à l'anarchie; car la barbarie, et surtout la barbarie telle que l'avaient faite les vicissitudes de l'histoire depuis trois siècles, n'était pas autre chose qu'une anarchie guerrière. L'anarchie peut causer de grands maux, mais elle n'est pas redoutable de sa nature, parce qu'elle se dévore elle-même, et qu'incapable de se créer un gou-

vernement, elle l'est par conséquent d'agir avec suite et précision. Mais si, par hasard, il se rencontre un homme d'un génie malfaisant qui se rende maître de cette force de manière à la diriger sans lui faire rien perdre de son énergie, et à la discipliner sans la diminuer, alors l'anarchie devient la puissance formidable entre toutes, la puissance devant laquelle aucune autre ne peut tenir. Attila fut ce génie malfaisant.

Les Romains comprirent par une sorte d'instinct que telle devait être la nature de la pensée d'Attila ; de là l'effroi qu'ils ressentirent en face de ses hordes, effroi qu'ils n'avaient jamais éprouvé auparavant dans leurs luttes contre cette barbarie dont ils connaissaient la faiblesse intrinsèque. Les légendes latines sur Attila sont ici de véritables documents historiques, car si les faits qu'elles racontent sont faux, imaginaires, controuvés, elles traduisent en revanche avec une exactitude merveilleuse le sentiment qui s'empara des populations civilisées de l'empire devant les armées du roi hun. Ces pieux légendaires, enfants du clergé pour la plupart, à la lumière du bien moral dont ils étaient éclairés, virent mieux que les faits réels, car ils saisirent par derrière ces faits la conception sauvage qu'ils cachaient et ils l'exprimèrent dans le langage mystique propre à l'Église, lequel se trouva en

accord admirable cette fois avec le sujet qu'il devait revêtir. Attila fut bien réellement tel qu'ils le virent : une sorte de cavalier de l'Apocalypse, marchant escorté des ministres de la destruction, la guerre, la famine et la peste ; un enfant du diable et de la mort aspirant à établir sur la terre une domination infernale et n'aboutissant qu'à être un ministre des colères divines, un fléau de Dieu qui fait sortir le grain humain de la moisson terrestre.

C'est donc à juste titre et avec une admirable intelligence de l'esprit de son sujet que M. Amédée Thierry a joint à la partie historique de son récit toute une partie légendaire. Les légendes, dis-je, sont plus vraies ici que l'histoire, en ce sens qu'elles donnent mieux que l'histoire le sentiment des faits, qu'elles expriment mieux le caractère et le génie propres à Attila. Les légendes germaniques et magyares ont un caractère bien différent de nos légendes latines, mais l'admiration n'a pas inspiré les imaginations barbares avec moins de clairvoyance que l'effroi n'avait inspiré les imaginations des civilisés. Les unes et les autres s'accordent également à saluer Attila du même titre de roi et de maître, à le reconnaître comme l'auteur de cette conception que nous avons nommée l'empire de la barbarie. Attila n'a point laissé chez les nations de race

hunnique et de race germanique le renom sinistre qu'il a laissé parmi les nations de race latine. Il n'est plus un démon sous forme humaine, un fléau de Dieu. Il leur apparaît, au contraire, comme le fondateur véritable de leur grandeur, comme le bienfaiteur de leur race, comme la gloire de leur nom. La Hongrie aima à dater son existence de l'empire d'Attila et à se bercer de la pensée qu'elle possédait la véritable épée du conquérant. Les Germains conservèrent de lui un souvenir affectueux et profond et se plurent à le doter de toutes les vertus de leur race. Le sauvage Attila, dans le poème des *Niebelungen*, se présente comme un roi débonnaire, chevaleresque, hospitalier, ami de ses peuples. La légende ment-elle ? L'imagination populaire s'est-elle trompée sur le compte d'Attila, et n'y a-t-il rien que des fables dans ses récits poétiques? Est-ce que l'instinct des peuples se trompe jamais sur les hommes et les événements qui ont été utiles ou nuisibles à leur grandeur? Non, ce souvenir obstiné n'est pas autre chose que le sentiment de reconnaissance des races barbares pour le maître qui les avait rendues edoutables et qui avait voulu fonder leur empire sur les ruines de la civilisation. Quel respect et quelle admiration le conquérant n'avait-il pas dû leur inspirer? Qu'étaient-ils par eux-mêmes, en effet,

avant qu'il apparût? Rien que de pauvres bêtes fauves errant à l'aventure, vivant de pillage et de maraude, n'inspirant d'autres sentiments que l'effroi et la répulsion qu'inspirent les bandits, sans boussole et sans vrai guide dans la vie, existant au jour le jour, et ne triomphant une heure que pour être abattus et domptés à l'heure suivante. Leur plus heureuse fortune était de devenir soldats mercenaires et de vivre comme esclaves armés de cet empire qui les subissait en les méprisant. Mais un jour le maître avait paru qui devait les tirer de cette abjection et les rendre dignes d'un autre sentiment que le mépris. Il avait uni en un seul faisceau ces forces éparses qui s'ignoraient et s'employaient à leur mutuelle destruction. Il avait donné un but commun à ces peuplades qui n'en avaient aucun; il leur avait insufflé une âme, l'âme même qui convenait à leur nature, et les avait lancées à la conquête du monde. Voilà pourquoi toutes ces populations barbares gardèrent le souvenir du conquérant avec une sorte de religion. Personne n'avait représenté la barbarie avec autant de génie et d'*universalité*, s'il est permis de parler ainsi. Attila, ce n'est pas un chef de tribu, un chef de hordes ou de bandes, c'est le représentant de la barbarie tout entière. Il n'a d'autres intérêts que ceux de la barbarie universelle. Il ignore

les ambitions des tribus, les mesquines passions des peuplades, les rivalités des hordes; sa politique s'étend aux intérêts de tous sans exception.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur Attila; pour être tout à fait complet, il faudrait le comparer aux grands princes mongols Gengis-Khan et Tamerlan. Il est le premier en date de ces effroyables conquérants, et il est resté le plus familier à l'imagination européenne, grâce à la terreur qu'il jeta parmi les populations occidentales. C'est la même âme sinistre, le même caractère implacable, le même génie politique, et, fait curieux, bien propre à faire rêver, le même singulier esprit de justice. Mais ici c'est un sujet tout nouveau qui se présente, et que nous devons nous borner à indiquer. Seulement si quelques-uns de nos lecteurs s'étonnaient de nous entendre prononcer à propos de ces terribles massacreurs d'hommes, le nom sacré de la justice, nous ne pouvons que les engager à lire un certain livre intitulé : *Institutes de Tamerlan* traduit par notre orientaliste Langlès, et nous leur donnons l'assurance que si leur étonnement persiste encore, comme cela est probable, après cette lecture, il sera cependant de nature quelque peu différente de celui que ces lignes éveilleront certainement chez beaucoup.

Mai-Juin 1863.

LA POÉSIE

D'UNE VIEILLE CIVILISATION

LA POÉSIE

D'UNE VIEILLE CIVILISATION

Vous connaissez cette mystification malicieuse que dans les vieux romans de chevalerie les spirituelles fées et leurs compères les enchanteurs s'amusent à faire subir à leurs victimes et quelquefois à leurs favoris? Un chevalier sort d'un château où il redoute quelque piège, ou dont il craint les délices. Il ne veut pas laisser sa vaillance se rouiller plus longtemps dans l'oisiveté : le génie de l'aventurier qui est en lui se réveille; il se rappelle son titre de chevalier errant, les devoirs auxquels ce titre l'oblige, et il part, il va chercher les rencontres imprévues des grandes routes, les bonnes fortunes du hasard, voir d'autres terres et d'autres visages, et courir de nouveaux périls. Un jardin, coupé d'allées dans tous les sens, entoure le château :

le chevalier choisit une de ces allées au hasard et s'éloigne ; mais, après avoir erré longtemps à travers un méandre d'arbustes et de fleurs, il se trouve de nouveau en face de la demeure qu'il vient de quitter. Il choisit une seconde avenue, puis une troisième, et la mystification malicieuse se répète autant de fois qu'il fait effort pour s'enfuir. Cette mystification est l'emblème d'un fait que chacun de nous peut retrouver dans son expérience : point n'est besoin d'être chevalier errant pour l'avoir subie ; la nature et le génie de la race même à laquelle nous appartenons nous l'ont infligée mille fois. Demandez au voyageur avide d'inconnu et de nouveauté si sa curiosité n'a pas été souvent punie de la sorte. Il voulait voir d'autres paysages, d'autres fleuves, d'autres cieux, et il est parti pour visiter l'Écosse, l'Italie ou l'Allemagne ; il arrive au terme de son voyage, et il se rencontre face à face avec les paysages bien connus de sa Provence, de son Auvergne ou de sa Lorraine natives. Était-ce vraiment bien la peine de courir si loin pour se retrouver dans son propre pays, pour revoir la même montagne avec le même torrent, ou la même plaine majestueuse et sèche avec le même soleil aveuglant? Peu s'en faut alors que nous n'accusions la nature d'infécondité : nous lui accordons dans ces moments-là

peu d'imagination, nous trouvons qu'elle se répète et copie ses propres œuvres. Cependant la mystification est peu cruelle, et le premier moment de désappointement et de dépit passé, nous sommes au contraire heureux de reconnaître que la nature est partout semblable à elle-même, que nous n'étions pas les déshérités et les indigents que nous croyions être lorsque nous avons quitté nos foyers pour aller chercher des lieux où nous pensions qu'elle avait été plus prodigue de ses bienfaits. Les mêmes spectacles que nous désirions, les mêmes beautés que nous convoitions, elle en avait entouré notre demeure et décoré notre enclos; ces biens étaient là, à portée de notre œil et de notre main. Le dépit se change en reconnaissance, et nous ne regrettons plus d'être allés chercher si loin la preuve que la bonne mère savait répartir également son opulence sans établir de privilèges et sans blesser la justice, et qu'elle avait en tous lieux même visage débonnaire pour tous ses enfants.

La même mystification se produit souvent dans la vie intellectuelle, lorsque, fatigué des chefs-d'œuvre connus et des littératures qui lui sont familières, notre esprit demande à courir les aventures à travers les œuvres des littératures lointaines. L'humanité que lui peignent les œuvres littéraires qui appartiennent à son pays

et à sa civilisation n'a plus rien, semble-t-il, à lui apprendre ; les peintures de ses mœurs et de ses sentiments n'ont plus pour lui aucune saveur, et il cherche ardemment une autre humanité qui lui révèle des sentiments inconnus, qui donne un démenti à son expérience et à son éducation, qui lui fasse voir le monde sous une autre lumière que celle à laquelle ses yeux sont habitués. Combien de fois sa vaine curiosité n'est-elle pas trompée! Combien de fois ses recherches aventureuses n'ont-elles d'autre résultat que de le replacer en face de ces mêmes œuvres qu'il avait voulu déserter! La même vieille sagesse connue lui parle à travers ces œuvres exotiques; tout ce qu'il y a gagné souvent, c'est d'entendre cette sagesse s'exprimer avec un ton d'oracle, au lieu de l'entendre s'exprimer avec la bonhomie et la familiarité qui lui sont habituelles. Ce conte qu'il est allé chercher si loin, c'est le même conte qui avait enchanté son enfance autrefois, et qu'il n'avait pas voulu relire ; ce poème redit la même histoire que le roman qu'il sait par cœur; ce drame expose la même aventure touchante depuis si longtemps populaire dans son pays. Comme le voyageur qui n'a pu, malgré son désir, s'éloigner de la terre natale, le dilettante curieux et blasé n'a pu s'affranchir de son propre cœur. Il

s'aperçoit que l'humanité, comme la nature, est partout semblable à elle-même, puisqu'à l'extrémité du monde il rencontre les mêmes sentiments qu'il voulait fuir.

Jamais nous n'avons éprouvé cette mystification instructive et saine à l'esprit d'une manière aussi complète que lorsque ce désir d'échapper à nous-mêmes, de fuir notre civilisation, ou bien le hasard de nos lectures nous a poussé du côté de la Chine et mis en rapport avec les échantillons de la littérature chinoise. Dans les autres pays d'Orient, il y a plus de ressources pour s'oublier soi-même, et l'illusion que l'on cherche est au moins de plus longue durée. Il faut un long temps et une attention assez marquée pour reconnaître les similitudes de génie qui unissent les diverses nations orientales aux diverses nations européennes, pour retrouver la France en Perse par exemple, ou l'Italie et l'Espagne chez les Arabes, ou l'Allemagne dans l'Inde. D'ailleurs, ces similitudes sont peu étroites, et c'est en toute vérité qu'on peut dire que l'on a visité une autre humanité. Nous nous sentons vraiment étrangers, nous, lecteurs européens, parmi les Hindous, les Persans ou les Arabes. C'est bien toujours la même sagesse et le même génie humain que nous rencontrons, mais enveloppés dans des formes si nouvelles, si bizarres, si

étonnantes, que nous ne pouvons les reconnaître. Qu'y a-t-il de commun entre notre sagesse européenne si pratique, si délicate, qui se complaît tant dans les nuances et dans les détails, et qui mérite si justement, — à titre de blâme ou d'éloge, — le nom d'analytique, et cette sagesse arabe, mélange heureux d'expérience morale et de sensation physique, dont les sentences se déploient comme des oasis et dont les enseignements se peignent dans l'esprit comme les paysages du désert se peignent dans l'œil du voyageur? Nous ne sommes guère habitués non plus à voir les vérités de l'ordre moral et les sentiments humains revêtir les formes ingénieuses, alambiquées et bizarres dont les revêt la Perse. Cette subtilité scintillante comme les lumières du diamant, ces métaphores reluisantes comme des métaux précieux, ces expressions de sentiments délicatement ciselées comme des colliers ou tordues comme des bracelets, ces antithèses raffinées et pointues, ce langage des pierres précieuses et des perles auquel se plaît le génie de la Perse et qu'il ajoute avec une recherche savante à ce langage des fleurs qui est familier à tout l'Orient, tout cela nous plaît et nous amuse comme une visite dans une boutique de joaillier des *Mille et une Nuits*, et nous transporte pour un moment sous un ciel

enchanté. Mais rien ne vaut, pour nous éloigner de nous-mêmes, les œuvres du génie indien : tout nous est bien étranger dans les spectacles qu'elles nous présentent, la nature, l'humanité et les dieux. Notre nature modeste et parée, si soignée, si cultivée, où chaque fleur a son charme, où chaque arbre a sa valeur, où chaque bête a son terrier et se meut à l'aise comme l'homme dans la civilisation et presque au même titre, à titre d'individu libre et possesseur du privilège d'aller et de venir, notre nature occidentale en un mot fait une mince figure à côté de cette nature fourmillante et comme atteinte d'une pléthore de fécondité, qui se soulage sans pouvoir s'épuiser par un enfantement incessant de monstres, — nature épaisse de vie, où toutes les formes de l'existence se pressent, s'enchevêtrent et s'étouffent comme une foule humaine entassée dans un espace trop étroit. Et ce jet de vie intellectuelle, si puissant qu'il ne peut s'épanouir qu'en conceptions monstrueuses, comme il efface vite le souvenir de nos sages et raisonnables doctrines ! comme il étonne et terrifie notre conscience ! comme il attriste et abat notre cœur ! Nous éprouvons vraiment pour la première fois un sentiment d'une force extraordinaire ; il semble que tout l'univers pèse sur notre être à nous, chétif individu, et qu'à ce

poids si lourd vient s'ajouter encore le poids de l'indifférence des dieux. C'est là, en vérité, un sentiment nouveau pour le lecteur européen, et que n'ont pu lui faire connaître les doctrines sages et sensées, les pieuses et maternelles formes de religion dans lesquelles il a été élevé. Pour l'éprouver, il vaut vraiment la peine, ne fût-ce qu'une fois, d'ouvrir quelque épisode des grands poèmes indiens, le *Bhagavât-Gita* par exemple. Quiconque ne l'a point fait ne sait pas à quel degré d'intensité peut être portée la sensation de l'accablement et ne connaît pas dans tout ce qu'il a de profond, d'implacable et de triste, cet isolement de l'individu humain au milieu d'un univers actif et tumultueux, plein d'yeux, d'oreilles et de voix, et cependant muet, aveugle et sourd pour ses souffrances et ses plaintes.

Mais avec la Chine il ne faut compter sur aucune de ces ressources que fournissent en abondance à votre curiosité avide de nouveauté la sagesse fleurie des Arabes, la joaillerie persane et la végétation prodigieuse des conceptions hindoues. Il semblerait néanmoins à première vue que, de tous ces pays lointains, la Chine est celui qui dût vous présenter les anomalies les plus excentriques et les plus amusantes bizarreries. Peut-être vous êtes-vous

embarqué avec confiance sur la foi de quelques paravents, de quelques éventails ou de quelques tasses de porcelaine finement peints et décorés, de quelques coffrets ingénieusement fouillés et travaillés, de quelques petits bronzes savamment sculptés. Vous rêvez monstres et dragons, histoire naturelle fabuleuse, magots et poussahs transformés en mandarins; vous aimez à prêter à la population de l'empire du Milieu une manière de penser et de sentir qui soit en rapport avec l'apparence bizarre de ces fantoches peints, sculptés ou brodés, dont la contemplation éveille si gaiement votre imagination et ressuscite en vous, pour un instant, à quelque âge que vous soyez parvenu, ce rire innocent et ce naïf sentiment du bouffon que vous avez perdus avec la première enfance. Que peuvent bien sentir et penser des êtres humains faits comme ces magots et arrondis comme ces poussahs? Quel charivari désopilant ce doit être que la musique de leurs passions! Sans doute, le monde doit se réfléchir dans leur cerveau en images extravagantes, et leur cœur doit contenir des fibres qui n'existent pas dans le nôtre. Hélas! vous êtes la dupe des illusions qu'ont fait naître en vous les plus habiles artisans et les plus ingénieux décorateurs qui soient au monde. Cette humanité et cette nature drolatiques n'existent qu'en appa-

rence et en peinture, elles ont été créées pour l'ornement des demeures du peuple le plus positif et le plus sagace de l'univers avant de devenir la parure de vos cheminées et le luxe de vos salons. Ces bizarreries peintes et sculptées qui vous en faisaient espérer tant d'autres signifient simplement que le peuple chinois comprend mieux que vos compatriotes les conditions véritables de l'art de la décoration.

Il y a bien, il est vrai, quelques singularités bouffonnes dans les mœurs et les habitudes de ce vieux peuple; mais là encore il faudrait prendre garde d'être la dupe des apparences. A les regarder de près, ces singularités s'expliquent fort naturellement, et nous n'aurions point besoin de beaucoup chercher pour en trouver de semblables dans l'histoire de nos sociétés. La fête des lanternes et le culte du dieu de la porcelaine ne sont pas beaucoup plus étranges que certaines fêtes et certains dieux lares du paganisme agonisant, et le point d'honneur que mettent les Chinois à se préparer une belle sépulture a certainement son analogue parmi nous. Le Chinois travaille et économise pour se fabriquer un beau cercueil; à première vue, cette préoccupation semble absurde et prête à rire. Cependant, puisque nous-mêmes nous tenons pour le dernier degré de la misère qu'un homme

meure sans laisser de quoi se faire enterrer, pourquoi nous étonnerions-nous que le Chinois tienne à s'épargner cette espèce d'opprobre et de honte? D'ailleurs, après y avoir bien réfléchi, il me semble que toutes ces singularités sont autant de preuves de la nature éminemment positive et raisonnable du peuple chinois. Le plus judicieux des poètes de notre Europe, Goethe, a mis en scène, dans un de ses livres, une société de gens spirituels « qui, ayant compris que la somme de notre existence, divisée par la raison, ne pouvait jamais se réduire exactement et qu'il restait toujours une fraction bizarre, tâchaient de se débarrasser de propos délibéré et à époques fixes de cette fraction gênante et quelquefois dangereuse, lorsqu'on la répartit sur la masse. » Pourquoi ces fêtes et ces singularités de mœurs ne seraient-elles pas autant d'applications ingénieuses de cette profonde pensée de Goethe? Les Chinois se débarrassent à jour fixe de la fraction bizarre de leur existence, et le reste du temps ils la ménagent avec prudence ou la déposent dans quelque détail insignifiant de leurs habitudes pour qu'elle ne gène pas leur raison. Ils domptent et matent cette folie qui est dans l'âme humaine, comme on apaise un enfant par le bruit des clochettes et des grelots : ils se délivrent de cet hôte im-

portun en l'exilant dans quelque pavillon bizarre ou dans quelque fine prison de porcelaine.

Puisque le goût des artistes chinois n'est qu'une preuve de leur bonne entente des métiers d'ornemaniste et de décorateur, et puisque les singularités des mœurs de la Chine ne sont, quand on y regarde d'un peu près, que les marques d'un génie ingénieusement sagace, raisonnable, prudent, voyons si la malsaine avidité d'émotions nouvelles que nous avons décrite trouvera mieux son compte avec sa littérature? Sans doute notre curiosité sera satisfaite, mais d'une manière tout à fait contraire à ce qu'elle cherchait, car il lui faudra reconnaître et saluer au fond de cet extrême Orient cette même âme humaine qui lui était déjà familière. Contrairement aux autres littératures asiatiques, qui frappent par l'étrangeté de leurs formes et qui établissent, à n'en pouvoir douter, les preuves que l'humanité est séparée en familles douées d'instincts divers et opposés, la littérature chinoise n'a, pour ainsi dire, aucun caractère oriental. Toutes les fois que, par la grâce et avec l'aide de nos sinologues passés et présents, M. Abel Rémusat, M. Stanislas Julien, M. Bazin, M. Théodore Pavie, j'ai voulu faire connaissance avec la littérature chinoise, je n'ai jamais manqué d'être frappé du caractère européen qui

la distingue, tant pour la substance des pensées que pour la forme dont le talent des auteurs a revêtu cette substance. S'il n'y avait de commun entre ces œuvres et les nôtres que la matière morale première, on pourrait à la rigueur ne pas trop s'étonner; mais la façon dont cette matière est mise en ordre et modelée est, à quelques nuances près, la façon de nos écrivains et de nos poètes. C'est plus qu'une ressemblance, c'est presque une similitude, si bien qu'on pourrait prendre cette littérature pour un prolongement de notre littérature occidentale, et se donner facilement l'illusion de croire que les frontières de l'empire du Milieu sont aussi les nôtres. Même lorsqu'il s'élève le plus haut ou qu'il descend le plus bas, le génie des Chinois ne montre aucune des qualités et aucun des défauts qui sont particuliers aux autres peuples asiatiques. Leurs œuvres manifestent au plus haut point ce que nous appellerions l'esprit moral, mais ne révèlent aucune vraie tendance à la contemplation métaphysique; elles donnent les preuves de remarquables facultés d'analyse et de dialectique; elles sont absolument dépourvues d'esprit prophétique et de puissance intuitive. Les Chinois pensent prudemment, sagement, modérément sur toutes choses; en tout sujet, ils adoptent l'opinion moyenne, si bien qu'on

pourrait qualifier et définir leur manière de penser par le titre même d'un de leurs livres sacrés, l'*Invariabilité dans le milieu.* Nulle hyperbole orientale, nulle ébriété poétique, nulle effusion lyrique ; ils ont quelquefois du mauvais goût par subtilité, jamais par emphase. Les rares détails insolites, capables d'arrêter un lecteur européen, que l'on rencontre dans leurs œuvres sont généralement des détails insignifiants qui tiennent à des particularités de costume, d'architecture, de rites, mais qui n'affectent aucunement la substance de leurs pensées et qui ne répandent sur elles aucune obscurité. Prenez leurs sages, vous ne vous sentirez nullement dépaysés en leur compagnie. Tous nos moralistes anciens et modernes vous ont donné les mêmes enseignements et presque sous les mêmes formes. Un air vénérable d'antiquité et cette majesté qui couronne comme d'un nimbe sacré les créations du génie humain, lorsque les siècles ont passé sur elles, sont les seuls caractères qui vous empêcheront de confondre ces vieux sages de la Chine avec les sages de votre pays et de votre civilisation. Ce ne sont pas des inspirés et des prophètes, ils ne parlent pas d'un ton d'oracle et n'aiment pas à s'égarer dans des spéculations sublimes; les sujets habituels de leurs entretiens sont la morale, la vertu, la

justice, les principes qui servent de fondement aux mœurs des nations, les règles de conduite qui conviennent aux princes amis de leurs peuples. Ce sont les moins contemplateurs et les moins utopistes d'entre les sages. Un Confucius, un Meng-tseu, vous parleront des dieux et de la justice comme Socrate, de la prudence comme Franklin, de la tolérance et de la bienveillance sociale comme Montaigne, de la vertu comme Rousseau ; voilà leurs plus larges horizons. Le plus hardi et le plus élevé de tous, celui qui appartient de plus près à la grande race des hommes divins et des fondateurs de religions, Lao-tseu, ne dépasse pas l'horizon des grands stoïciens, et ses préceptes pour obtenir la tranquillité d'âme et s'élever à l'intelligence de la raison suprême, au contraire des dogmes du bouddhisme, qui révoltent notre raison européenne, si familiarisée qu'elle soit avec les doctrines de l'immolation volontaire, ne nous étonnent et ne nous scandalisent pas plus que ne nous étonne et ne nous scandalise l'ataraxie stoïcienne.

Mais c'est dans leur littérature d'imagination que cette ressemblance avec l'Europe frappe le plus fortement. Ouvrez leurs romans : *Yu-kiao-li ou les Deux Cousines*, traduit par M. Abel Rémusat ; les *Deux jeunes Filles lettrées*, tra-

duit par M. Stanislas Julien : — il vous semblera que le monde qu'ils vous présentent vous est familier depuis longtemps, et que vous le connaissez par les récits de Le Sage et de Fielding. Vous n'aurez aucune peine à vous acclimater parmi ces mandarins, ces lettrés, ces poètes et ces fonctionnaires chinois, car vous les avez vus déjà dans *Gil Blas* et dans *Tom Jones*. Ces romans nous présentent l'image d'une société démocratique comme nos modernes sociétés européennes, livrée aux mêmes intrigues, aux mêmes manèges et aux mêmes influences; ils nous montrent l'homme social, libre de tout lien apparent, enchaîné par mille liens invisibles, et nous font compter les innombrables accidents infimes qui entravent sa marche et le font trébucher. L'histoire qu'ils content est l'histoire, bien connue dans les sociétés démocratiques, des luttes de l'individu, non plus contre des castes inexorables comme le destin, mais contre des ruses, des mauvais vouloirs ou des vanités qui changent et se déplacent continuellement. Pas de contrastes dramatiques, d'antithèses tragiques. Les acteurs sont tous de même condition sociale, et sauf les grandes inégalités inévitables de la pauvreté et de la richesse, de la science et de l'ignoranee, et les inégalités purement nominales du grade et du rang hié-

rarchiques, ils ne se distinguent les uns des autres que par leur mérite, leur vertu ou leur sottise. Pas de passions éloquentes, mais souvent des sentiments extrêmement fins et délicats qui se jouent sur un fond de sensualité positive, d'expérience pratique et de sagacité désabusée. Peu ou point d'invention et de fantaisie, l'imagination chinoise n'a pas d'ailes, — mais une science d'observation exacte, crue, quelquefois cynique, toujours solide et sensée. Leur théâtre, dont un sinologue érudit, M. Bazin, a traduit plusieurs pièces, présente les mêmes caractères que leurs romans; il se distingue moins par la poésie des inventions et la science de l'optique et de la perspective dramatiques que par l'observation circonstanciée et l'analyse minutieuse des personnages mis en scène. Il ne faut pas demander si un tel peuple excelle dans l'apologue et dans les proverbes. Les apologues des Chinois ont toutes les qualités du genre, l'anecdote piquante, concise, brièvement racontée, allant droit à son but, et dégageant sans effort la moralité qui lui sert de conclusion, le souci d'instruire et de laisser une leçon certaine dans l'esprit de l'auditeur et du lecteur, le mélange obligé d'ironie et de candeur, de scepticisme et de feinte crédulité. La sagesse orientale affectionne volontiers la forme de la sentence et du

proverbe : les Arabes, les Persans et les Hindous ont créé des modèles en ce genre; mais les proverbes chinois, moins pittoresques et moins poétiques généralement que ceux des autres nations orientales, se distinguent par une science mondaine, une connaissance des petits ressorts de l'âme, des voies et moyens des passions, de la tactique sociale en un mot, qui ferait honneur aux moralistes les plus expérimentés des sociétés européennes. Ce n'est plus seulement la sagesse religieuse et morale qui s'exprime par les proverbes chinois; c'est, comme dans la plupart des nôtres, la sagesse pratique et terre à terre. Un recueil bien choisi de proverbes chinois serait, pour les rapports de l'individu avec ses semblables, ce que l'almanach du *Bonhomme Richard* est pour les rapports de l'individu avec lui-même : un manuel admirable de savoir-faire mondain et de prudence sociale. Les proverbes des autres nations orientales sont des résumés synthétiques de la sagesse, et posent toujours des conclusions générales; les proverbes chinois se plaisent, au contraire, dans le particulier, dans le détail, dans les applications minutieuses des principes généraux.

Cependant on pourrait ne pas trop s'étonner de rencontrer dans certains genres littéraires quelques traits de ressemblance entre le génie

chinois et le génie européen. Le théâtre a pour but l'observation directe et positive de la vie; le roman, l'analyse des réalités prosaïques; l'apologue et le proverbe, la vulgarisation des lieux communs de la morale et de l'expérience. Ces genres n'expriment, à tout prendre, que la partie la plus matérielle, la plus prosaïque, la plus extérieure de la vie, et les réalités prosaïques de l'existence se ressemblent beaucoup en tout pays. Adressons-nous donc aux genres qui, dans toutes les littératures, expriment la vie poétique, intérieure, subjective de l'âme, la poésie lyrique par exemple. Voici justement que s'offre à nous une traduction des principaux poètes lyriques d'une des époques les plus littéraires de cette nation de lettrés. S'il y a dans le caractère et le génie chinois quelque originalité cachée, cette originalité se trahira certainement dans les expressions des sentiments intimes, des tourments et des douleurs de l'âme. L'originalité se trahit en effet, mais la ressemblance du génie chinois avec le génie européen ne s'évanouit pas pour cela; au contraire elle s'accuse et se confirme encore davantage. Ces poésies chinoises sont ravissantes; mais si le traducteur, M. le marquis d'Hervey Saint-Denys, avait voulu se permettre une de ce mystifications littéraires que se permettent quel-

quefois les gens d'esprit, il aurait pu se passer facilement ce plaisir. Il n'aurait eu qu'à effacer les noms propres chinois, à faire subir quelques modifications fort légères au texte de ces chants, et à les présenter comme un recueil de poésies traduites des différents idiomes de l'Europe. Il aurait certainement embarrassé beaucoup de lettrés, même des plus sagaces. Nous les voyons d'ici s'écrier en lisant une des petites pièces de Li-taï-pe, celle du *Clair de Lune* par exemple : « Comme voilà un *lied* allemand! Tout Heine est dans cette petite pièce! » La *Pluie du Printemps*, du poète Thou-fou, pourrait être impunément donnée comme une inspiration d'un compatriote de Robert Burns ou d'un poète de l'Allemagne, Hébel, par exemple. La *Chanson des Têtes blanches* serait présentée comme une chanson populaire de l'Irlande, qu'aucun lettré ne songerait à réclamer. Bien mieux, il se trouverait des commentateurs qui, sans trop d'ingéniosité, y reconnaîtraient les principaux caractères des chansons irlandaises et celtiques, la vivacité du sentiment arrivant à la monotonie par son excès même, le retour des mêmes motifs poétiques, semblable à une plainte qui coupe à intervalles inégaux un récit douloureux, l'indifférence du poète pour les transitions et la logique extérieure de l'enchaînement des pensées et

des sentiments. Enfin on a déjà remarqué avant nous que beaucoup de ces poètes avaient une ressemblance frappante avec Horace.

Ce serait à croire vraiment que le traducteur a voulu nous en imposer, et on aurait presque envie de lui dire : Ces poètes sont chinois, m'assurez-vous? Mais non, ce sont des Européens travestis, je sais leurs noms et je connais leurs personnes; c'est Horace, c'est Robert Burns, c'est Henri Heine, c'est Béranger, c'est toute cette race de poètes que l'on appelle en tout pays les *petits lyriques* à cause de la modestie et de la familiarité de leurs inspirations, et qui, malgré cette appellation, sont rangés parmi les grands poètes à cause de l'expression parfaite qu'ils ont su donner à leurs pensées fugitives. Le choix des thèmes poétiques est le même, la sobriété du développement est la même, la finesse des perceptions est la même. Qu'ai-je à faire de leurs noms monosyllabiques? Je sais que Li-taï-pe s'appelle Horace, et que Thou-fou s'appelle à votre choix, Robert Burns ou Béranger. Ce sont, vous dis-je, des Européens travestis qui n'ont pas l'adresse de soutenir le rôle dont ils se sont chargés; puisqu'ils voulaient se déguiser en Orientaux, que ne s'étudiaient-ils à en imiter le langage et l'accent? Mais quoi! leur phraséologie n'a rien d'imagé

et de métaphorique, leurs sentiments n'ont rien d'excessif : ils semblent même n'avoir pas connu une autre nature que celle qui m'est familière. Leur flore et leur faune sont la flore et la faune européennes; pas le moindre bout de paysage oriental. Leurs arbres sont ceux de nos campagnes, et leurs bêtes sont celles de nos sillons et de nos haies. L'abricotier, le poirier, le pêcher, le saule, le nénuphar, le mûrier, voilà toutes leurs richesses végétales. L'hirondelle, le canard, le corbeau, la perdrix, le faisan, voilà les seuls représentants du règne animal qu'ils nous montrent. Le singe, il est vrai, fait exception. Une ou deux fois on l'entend gémir mélancoliquement sur les tombeaux au déclin du jour, ou saluer par ses cris le lever de l'aurore dans les bois qui ornent la montagne, au-dessus de laquelle se dresse un monastère bouddhiste; mais cette unique exception est bien insuffisante pour me faire croire que je suis réellement à l'autre bout du monde.

M. d'Hervey Saint-Denys répond à nos objections que les poètes qu'il a si amoureusement traduits sont bien vraiment chinois, ainsi que nous pourrons nous en convaincre en lisant la préface où il a exposé l'état social et littéraire de la Chine à l'époque où ils vécurent, et les notices rapides et substantielles où il a résumé

tout ce qu'il nous est utile de savoir de la vie de chacun d'eux. Si l'on a égard à la longévité étonnante de cette vieille civilisation chinoise, on peut dire que ces poètes sont relativement nos contemporains. Ils florissaient sous la dynastie des Thang, entre le VIIe et le Xe siècles de notre ère, époque qui nous paraît bien lointaine, à nous, dont les annales n'ont, à tout prendre, qu'une durée de quinze siècles, mais qui doit sembler aux Chinois une date toute récente. Cette dynastie des Thang paraît avoir été pour la société chinoise à peu près ce que les Flaviens et les Antonins furent pour la société romaine, et pour la littérature et les lettrés de la Chine ce que le règne d'Auguste fut pour la littérature et les lettrés de Rome. En effet, le tableau que nous présente M. d'Hervey Saint-Denys de l'état social et littéraire de la Chine sous cette dynastie participe des caractères de ces deux époques. La Chine, sous le règne des Thang, est forte et prospère, comme l'empire romain sous le règne des Antonins. Elle est gouvernée avec équité, prudence et fermeté; elle vient d'échapper à de longues dissensions civiles, à de longs malheurs publics, au joug détesté de dynasties oppressives. Elle jouit, comme l'empire sous les Antonins, d'une paix âpre et fière, qu'on pourrait appeler une

paix belliqueuse, de cette paix armée qui n'excluait pas de perpétuelles expéditions, et qui mériterait le nom d'état de guerre, si l'on ne devait réserver expressément ce nom pour les époques où le sentiment de la sécurité est ébranlé dans l'âme des citoyens, et où les sociétés tremblent pour leur indépendance. A chaque instant, dans les vers de ces poètes, on voit passer les troupes impériales qui sont envoyées contre les barbares du nord, ou qui vont veiller à la sécurité des frontières et contenir des peuplades tartares toujours frémissantes. Les lettres, longtemps avilies, revivent, et les lettrés, longtemps persécutés sous les derniers princes d'une dynastie précédente, celle des Han, relèvent la tête et prospèrent. Un individu dont l'existence se prolongerait indéfiniment finirait par traverser toutes les conditions de l'humanité et par connaître toutes les combinaisons possibles des événements. Il en est ainsi de ces sociétés qui vivent trop longtemps; des périodes de demi-barbarie succèdent à des périodes de civilisation brillante, et l'on voit des époques de ténèbres qui sont comme encadrées entre deux époques de lumières. Chacune des passions, bonnes ou mauvaises, qui gouvernent le cœur de l'homme, arrive à régner à son tour; l'ignorance veut avoir son jour

comme la science, la cruauté veut avoir son jour comme l'humanité, et elles l'obtiennent. Les Italiens et les Grecs sont parmi nous les seuls exemples de ces variations de fortunes que connaissent les vieilles civilisations, auxquelles les peuples modernes ont échappé grâce à leur récente origine, mais qu'ils connaîtront à leur tour, ainsi que peut en témoigner déjà l'histoire du plus ancien d'entre eux, c'est-à-dire des Français. La Chine, à l'époque des Thang, venait de traverser une de ces périodes qui sont l'humiliation des sociétés civilisées. Imaginez un phénomène comparable à ce que furent dans la société byzantine les règnes de Léon l'Isaurien et des autres empereurs iconoclastes : les lettrés persécutés et traqués, les mandarins mis à mort en masse, et les proscrits de la science obligés de chercher un appui contre la violence dans la formation de sociétés secrètes. Cette période des Thang fut donc une période de délivrance et de résurrection sociale, et l'éclat littéraire dont elle brilla fut comme cette explosion de chants dont les oiseaux saluent la nature après l'orage.

Explosion musicale, attendrie et douce, comme il convient à des âmes civilisées éprouvées par le malheur et qui savent trop le néant de la vie, plutôt qu'ardente, joyeuse et forte comme

celles des peuples jeunes et qui ont le bonheur d'être encore un peu barbares! Ces âmes de poètes ont gardé après l'orage toutes les angoisses de l'orage et n'ont plus de force pour la joie et les grandes passions. Je recommande la lecture attentive de ces poésies à ceux qui voudraient se rendre compte du genre de tristesse que la civilisation finit par apporter avec elle, et de la nature de ce courage chinois devant la mort, qui fait l'objet de notre étonnement. Cette tristesse et ce courage viennent de la même source : la connaissance du néant des choses humaines et de l'insignifiance de la vie. Ces poètes savent trop combien tout est fugitif et vain pour s'attacher fortement à quelque grande ambition et nourrir quelque robuste espérance. La longue histoire de leurs ancêtres leur apprend trop que le seul sentiment qui ne nous trompe pas est celui de l'indifférence. Ils savent, par une longue chaîne de traditions, que le malheur est la seule réalité véritable et permanente, et que les événements les plus heureux ont des retours menaçants. La délivrance après l'oppression n'est jamais complète ni sûre, le bonheur ne durera pas, l'éclat de la lumière pâlira, la paix nourrira secrètement la guerre. « A quoi bon? » et « qu'est-ce que cela fait? » voilà leur devise à tous et le fond de leur philosophie pratique.

Leur âme, incurablement désabusée par la civilisation, s'abandonne doucement au hasard et se laisse porter avec indifférence sur le courant des événements. Ces poètes voguent à demi sommeillants dans leurs petites jonques poétiques finement sculptées et gracieusement peintes ; ils se couchent nonchalamment sous les péristyles des palais dont ils sont les hôtes sans confiance et les courtisans incrédules, pour rêver, les yeux clos, au néant des grandeurs et à l'excellence de l'eau-de-vie de riz, ou bien ils vont s'asseoir auprès d'un bonze bouddhiste dans une cellule monastique, et laissent leur regard flotter vaguement dans la lumière tandis que leur esprit se perd dans la méditation de la raison suprême. Les images des choses passent et voltigent devant les yeux de leur imagination engourdie par cette torpeur de l'indifférence ; les stores des fenêtres se soulèvent, et quelque visage de jeune fille apparaît, le bruit des pierres sonores leur apporte quelques pensées de plaisir ou remue en eux quelques sentiments de piété, les souffles du vent soulèvent et font chatoyer les étoffes soyeuses, et leurs âmes se laissent un moment charmer par ces mille riens. Les épicuriens comme Li-taï-pe acceptent ces riens avec un certain cynisme gracieux et disent : « C'est autant de pris sur le morne néant de la vie. » D'autres,

plus pieux, les acceptent avec une reconnaissance humble et attendrie. Ces poètes ne cherchent pas, ne désirent pas, ne haïssent jamais, aiment peu : le désintéressement qui naît de la fatigue morale est le seul sentiment qu'ils semblent connaître ; mais, chose curieuse, et qui montre bien les ressources infinies dont dispose l'âme humaine, ce détachement absolu, qui semblerait devoir éteindre toutes les facultés de l'esprit, y développe au contraire la finesse et la subtilité. Comme ces poètes ne désirent rien, ils jouissent des plus petites choses, et comme ils ne sont pas distraits ni absorbés par les fortes passions de la vie, ils ont plus de liberté pour saisir et goûter les humbles bonheurs que le hasard leur apporte. Dans cette torpeur du cœur, chaque fibre qui remue cause une sensation délicieuse ou mélancolique qui est bientôt connue, appréciée et recherchée à l'égal de ces grandes passions auxquelles les peuples moins désabusés accordent seulement de l'importance ; il n'y a plus de réalités modestes, toutes ont un prix pour celui qui n'en convoitait aucune.

On a beaucoup discuté sur les causes et les origines de cette mélancolie qui s'empare des sociétés à certaines époques ; ces aimables poètes chinois nous apportent leur réponse et nous apprennent qu'une de ces origines est la fatigue

morale que finit par engendrer une longue civilisation. L'âme s'use à force de lutter et de se résigner, et le cœur se lasse à force de désirer et de désespérer. Les sentiments robustes sont le partage des peuples barbares et des sociétés encore jeunes qui n'ont pas eu le temps de désapprendre la confiance, et qui ne se doutent pas que l'âme humaine peut tomber dans un état si misérable qu'elle arrive à regretter d'avoir échangé les violentes émotions du désespoir contre la froide paix de l'indifférence ; mais les vieux civilisés n'ont plus rien de cette heureuse et féconde ignorance, et ce sont leurs sentiments que ces poètes chinois nous exposent avec une délicatesse singulière. Un sourire pâle, affable et poli, règne éternellement sur leurs visages attristés, la lumière de la bienveillance brille dans leurs regards, et toutes leurs paroles sont empreintes d'un esprit d'humanité subtil autant que pur ; mais cette douceur n'est que lassitude, et l'incrédulité habite au fond de leur cœur. Je ne connais pas de sentiment plus douloureux, plus navrant que cette douceur mélancolique. La vraie mélancolie, ce n'est pas celle que laissent le désespoir et la colère, c'est la mélancolie résignée, et c'est la mélancolie de ces poètes ; la vie la plus douloureuse n'est pas celle de l'homme accablé par le malheur et

luttant contre le malheur, c'est celle de l'homme qui n'a plus que des souvenirs, et cette vie est encore celle de ces poètes.

L'instabilité des choses, telle est la grande leçon morale qu'ils nous donnent. La leçon n'est pas nouvelle, car tous les sages nous l'ont donnée; ce qui est vraiment nouveau, c'est le ton de politesse souriante et de courtoisie désabusée avec lesquelles elle nous est offerte. Ces poètes ont vu tant d'événements, leurs pères ont vu passer tant de royaumes, s'élever et tomber tant de dynasties! Les espaces du passé sont pour eux plus illimités que les espaces de l'avenir. Leur imagination peut reculer hardiment en arrière sans crainte d'être arrêtée dans son voyage rétrospectif. Et que trouve-t-elle? Des ruines succédant à des ruines, des tombeaux succédant à des tombeaux, et cela indéfiniment, aussi loin qu'elle peut voyager sans s'évanouir de fatigue. Leur long passé leur fait une sorte d'infini, si bien que c'est à reculons qu'ils peuvent, s'ils le veulent, aller vers l'éternité. Écoutons quelques accents de cette mélancolie résignée qu'inflige à leur âme le poids de tant de souvenirs. Li-taï-pe salue la ville de Nankin :

« Toi qui vis tour à tour grandir et périr six royaumes, — je veux, en buvant trois tasses, t'offrir

aujourd'hui quelques vers. — Tes jardins sont moins grands que ceux du pays de Tsin, — mais tes collines sont belles comme celles de Lo-yang au sol montagneux.

« Ici fut la demeure antique du roi de Ou : l'herbe fleurit sur ses ruines; — là ce profond palais des Tsin, somptueux jadis et redouté. — Tout cela est à jamais fini, tout s'écoule à la fois, les événements et les hommes, comme les flots incessants du Yang-tseu-kiang qui vont se perdre dans la mer. »

Cette petite pièce, qui ouvre le volume, en est comme la préface naturelle et en résume l'esprit. Ce sentiment de tristesse et de mort se glisse à l'insu de ces poètes dans tous leurs chants; tout l'éveille en eux : le souvenir d'un sage antique, la vue d'une fleur flétrie, le regret d'un beau jour, la pensée d'un ami absent, la douleur d'un départ ou d'une séparation, un songe qui a fait reparaître le visage d'un mort chéri. Ils retrouvent ce sentiment au milieu d'un parterre en fleur, en face des coupes remplies, à la table des grands et des rois, et il leur arrache des accents d'un dédain superbe ou d'une amertume ineffable, Ils veulent faire entendre un chant joyeux, mais, comme Li-taï-pe, ils redisent toujours la *Chanson du Chagrin* :

« Le maître de céans a du vin, mais ne le versez pas encore. — Attendez que je vous aie chanté la

Chanson du Chagrin. — Quand le chagrin vient, si je cessais de chanter ou de rire, — personne ne connaîtrait dans ce monde les sentiments de mon cœur. — Bien que le ciel ne périsse pas, bien que la terre soit de longue durée, — combien pourra durer pour nous la possession de l'or et du jade? — Cent ans au plus. Voilà le terme de la plus longue espérance. — Vivre et mourir une fois, voilà ce dont tout homme est assuré. — Ecoutez là-bas, sous les rayons de la lune, écoutez le singe accroupi qui pleure tout seul sur les tombeaux. — Et maintenant remplissez ma tasse; il est temps de la vider d'un seul trait! »

Je prends çà et là quelques accords qui puissent donner la note dominante de ces poésies, avant d'en marquer les nuances ou les différences.

EN FACE DU VIN (Li-taï-pe).

« ..... Ces personnages (des sages nommés par le poète) obtinrent l'immortalité dans l'âge antique. — Ils ont pris leur essor, soit! mais enfin où sont-ils? — La vie est comme un éclair fugitif : — son éclat dure à peine le temps d'être aperçu. — Si le ciel et la terre sont immuables, — que le changement est rapide sur le visage de chacun de nous! — O vous qui êtes en face du vin et qui hésitez à boire, — pour prendre le plaisir, dites-moi, je vous prie, qui vous attendez! »

CHANSON A BOIRE (Li-taï-pe).

« Seigneur, ne voyez-vous point les eaux du Fleuve Jaune? — Elles descendent du ciel et coulent vers la mer pour ne plus revenir. — Seigneur, ne regardez-vous point dans les miroirs qui ornent votre noble demeure, — et ne gémissez-vous pas en apercevant vos cheveux blancs? — Ils étaient ce matin comme des fils de soie noire, — et ce soir les voilà déjà mêlés de neige. — L'homme qui sait comprendre la vie doit se réjouir chaque fois qu'il le peut, — en ayant soin que jamais sa tasse ne reste vide en face de la lune. — Le ciel ne m'a rien donné sans vouloir que j'en fasse usage. — Mille pièces d'or que l'on disperse pourront de nouveau se réunir. — Que l'on cuise donc un mouton, que l'on découpe un bœuf, et qu'on soit en joie! — Il faut qu'ensemble aujourd'hui nous buvions d'une seule fois trois cents tasses. — Les clochettes et les tambours, la recherche dans les mets ne sont pas choses nécessaires. — Ne désirons qu'une longue ivresse, mais si longue qu'on n'en puisse sortir. — Les sages et les savants de l'antiquité n'ont eu que le silence et l'oubli pour partage. — Il n'est vraiment que les buveurs dont le nom passe à la postérité. »

A UN AMI QUI PARTAIT POUR UN LONG VOYAGE (Li-taï-pe).

« Le jour d'hier, qui m'abandonne, je ne saurais le retenir; — le jour d'aujourd'hni, qui trouble mon cœur, je ne saurais en écarter l'amertume. — Les oiseaux de passage arrivent déjà par vols nombreux

que nous ramène le vent d'automne. — Je vais monter au belvédère et remplir ma tasse en regardant au loin.

. . . .

« C'est en vain qu'armé d'une épée, on chercherait à trancher le fil de l'eau ; — c'est en vain qu'en remplissant ma tasse, j'essaierais de noyer mon chagrin. — L'homme dans cette vie, quand les choses ne sont pas en harmonie avec ses désirs, ne peut que se jeter dans une barque, les cheveux au vent, et s'abandonner au caprice des flots. »

LE PAVILLON DU ROI DE TENG (Ouang-po).

« Le roi de Teng avait, près des îles du grand fleuve, un pavillon élevé. — A la ceinture du roi dansaient de belles pièces de jade, et des clochettes d'or chantaient autour de son char. — Le jade a cessé de chanter, les clochettes ne se font plus entendre. — Le palais n'est plus visité le matin que par les vapeurs du rivage, et le soir que par la pluie qui ronge les stores en lambeaux. — Des nuages paresseux se promènent en se mirant dans les eaux limpides. — Tout marche, rien n'est immuable ; les astres eux-mêmes ont un cours. — Combien d'automnes a-t-il passé sur ce palais? Le jeune roi qui l'habitait jadis, où donc est-il? — Il a contemplé comme nous ce grand fleuve, qui roule toujours ses flots muets et profonds. »

TRISTESSE (Kao-chi).

« Il fut jadis un roi de Liang, roi puissant et magnifique. — Son palais était ouvert à tous les hôtes ;

de grands poètes florissaient à sa cour. — Depuis ce temps, mille années et plus se sont écoulées, — et cette tour en ruine est aujourd'hui le seul vestige de tant de grandeurs. — Il y règne un silence accablant; les grandes herbes envahissent le sol; — un souffle de tristesse s'en élève et se répand à mille *li* [1]. »

Telle est la note dominante; mais ce sentiment de mélancolie revêt des formes très diverses et s'exprime par les nuances les plus opposées. Li-taï-pe, par exemple, l'exprime en franc épicurien et en voluptueux indifférent. On a rappelé le nom d'Horace à propos de ces poètes : ce rapport, à vrai dire, n'est que lointain pour la plupart d'entre eux; mais il en est un qui présente avec le lyrique latin une ressemblance aussi exacte et aussi frappante que possible, et celui-là s'appelle Li-taï-pe. Li-taï-pe est, comme Horace, un buveur, un mondain, un courtisan et un voluptueux; la seule différence qui le sépare de l'ami de Mécène, c'est une certaine nuance d'irritation et d'amertume et une certaine allure tapageuse qui sont inconnues à l'auteur des *Odes*. Sa voix s'élève sous l'empire de l'ivresse sans qu'il songe à lui commander, et quand sa raison s'égare, il ne se cache pas discrètement, comme le poète latin dans sa petite

1. Une des mesures d'espace usitées en Chine.

maison de Tibur : il s'en va se coucher, sans souci aucun des convenances, sous le péristyle du palais du roi, dont il est l'ami et l'hôte. Il a plus de laisser-aller et de débraillé que l'élégant poète latin ; mais à part ces légères différences, la comparaison peut être établie aisément. Le spectacle de la société et de la vie humaine inspire au Romain et au Chinois les mêmes sentiments et leur dicte la même morale. *Carpe diem*, voilà le conseil qu'ils s'adressent à eux-mêmes et qu'ils adressent à ceux qu'ils aiment. « Jouissez de la vie, vous qui vivez, car vous mourrez bientôt, et qui sait alors ce que vous deviendrez ? » Cependant cet appel à la volupté et à l'insouciance, beaucoup plus franc chez Li-taï-pe que chez Horace, ne prend jamais qu'une seule forme. Li-taï-pe conseille de boire et de s'enivrer ; l'ivresse est la seule volupté qu'il connaisse. Pour Li-taï-pe, pas de Lydia, pas de Pyrrha, pas de Chloé, pas de Glycère ; les femmes ne figurent jamais dans ces chansons, où le sentiment de l'amour n'a aucune place, et que rempliraient seuls les souffles brûlants de l'ivresse, si la nature n'y faisait circuler les fraîches haleines de ses printemps et les tièdes rayons de ses automnes. En revanche, comme le brutal oubli que donne l'ivresse est franchement préconisé ! Il y a là une ardeur

fébrile, une sorte d'élan désespéré, une véhémence de buveur, qui trahissent une amertume et un ennui de la vie que repousserait bien loin la philosophie épicurienne de l'auteur de l'ode *Ad Sodales*. Nous avons déjà cité quelques-unes des pièces où Li-taï-pe exprime ce sentiment ; nous ne voulons pas résister au plaisir d'en citer une qui est vraiment admirable. Je ne sais quel peut être dans le texte chinois le mérite de forme de cette pièce ; mais la douce furie qui l'anime et qui se fait jour même à travers la traduction laisse bien loin les ivresses élégantes et toujours maîtresses d'elles-mêmes des odes bachiques d'Horace. Jugez-en plutôt :

« Si la vie est comme un grand songe, — à quoi bon tourmenter son existence? — Pour moi, je m'enivre tout le jour, — et quand je viens à chanceler, je m'endors au pied des premières colonnes.

« A mon réveil, je jette les yeux devant moi : — un oiseau chante au milieu des fleurs ; — je lui demande à quelle époque de l'année nous sommes, — il me répond : A l'époque où le souffle du printemps fait chanter l'oiseau.

« Je me sens ému et prêt à soupirer, — mais je me verse encore à boire : — je chante à haute voix jusqu'à ce que la lune brille, — et à l'heure où finissent mes chants, j'ai de nouveau perdu le sentiment de ce qui m'entoure. »

Que Li-taï-pe soit un mélancolique, il n'y a rien cependant qui doive étonner, puisqu'il est essentiellement un voluptueux et un buveur : la mélancolie et la volupté ont fait toujours bon ménage ensemble. Mais cette tristesse a une autre cause, une cause en quelque sorte locale, née de l'état de la société où vit le poète. Li-taï-pe nourrit en lui un sentiment d'une amertume toute particulière qui est incompréhensible en dehors de certaines époques et de certaines civilisations. Lui, lettré, poète de cour, ami de l'empereur, admiré pour son talent, il s'excite au mépris de la science et de la pensée. Il a le sentiment de l'inutilité du lettré dans les époques semblables à celle où il vit, et ce sentiment prend chez lui parfois la forme de l'exaspération et parfois la forme de l'envie. De brusques frissons de tristesse le saisissent subitement et lui font exprimer des boutades de buveur désespéré. Il porte jalousie aux hommes d'action et feint de les admirer plus que les sages et les poètes. Il décrit avec enthousiasme la personne du soldat d'aventure, du *condottiere* moitié brigand, moitié héros, dont le nom se grave ineffaçablement dans la mémoire des hommes, tandis que les noms des sages s'effacent au bout de quelques générations. Fi de la pensée, et vive l'action, la brutale action !

« L'homme des frontières — en toute sa vie n'ouvre pas même un livre ; mais il sait courir à la chasse, il est adroit, fort et hardi. — A l'automne, son cheval est gras, l'herbe de ses prairies lui convient à merveille ; — quand il galope, il n'a plus d'ombre. Quel air superbe et dédaigneux ! — Son fouet sonore frappe la neige ou résonne dans l'étui doré. — Animé par un vin généreux, il appelle son faucon et sort au loin dans la campagne. — Son arc, arrondi par un effort puissant, ne se détend jamais dans le vide. — Deux oiseaux tombent souvent ensemble, abattus d'un seul coup par la flèche sifflante. — Les gens, au bord de la mer, se rangent tous pour lui faire place, — car sa vaillance et son humeur guerrière sont bien connues dans le Kobi. — Combien nos lettrés diffèrent de ces promeneurs intrépides, — eux qui blanchissent sur les livres, derrière un rideau tiré, et en vérité pourquoi faire ? »

En tout autre pays, ce sentiment ne serait que l'expression d'une préférence individuelle ; mais nous sommes en Chine, le pays des mandarins et des lettrés, le pays où les sages ont toujours attaché à l'étude une importance toute spéciale que ne lui ont jamais accordée les peuples même les plus civilisés de l'Europe. Chez nous, l'étude n'est, à tout prendre, qu'une forme de l'éducation individuelle, qu'un mode de culture ; mais en Chine les sages en ont fait la base de toutes les vertus sociales et le fondement même de l'État. L'amour et le respect de l'étude, voilà

vraiment la religion de la Chine. Les Chinois ne croient pas à la puissance des instincts de l'homme, à cette fatalité divine qui nous pousse vers le bien sans notre participation ; ils ne croient qu'aux résultats d'une culture patiente. Toutes les vertus instinctives sont pour eux des défauts tant qu'elles n'ont pas été redressées, complétées et affermies par l'étude. Écoutez à ce sujet un de leurs sages les plus vénérés : « L'amour de l'humanité sans l'amour de l'étude laisse l'homme inconsidéré ; l'amour de la science sans l'amour de l'étude laisse l'homme incertain ; l'amour de l'honnêteté sans l'amour de l'étude laisse l'homme dupe ; l'amour des choses courageuses sans l'amour de l'étude laisse l'homme ingouvernable ; l'amour de la fermeté sans l'amour de l'étude fait de l'homme un imbécile. » C'est donc un symptôme des plus graves que de voir, dans un tel pays, un lettré professer pour l'étude le dédain qu'exprime Li-taï-pe. Il y a toute la mélancolie des amours trompées dans ce dédain, mélancolie doublée et triplée par l'importance même que les Chinois attachent à l'étude. Nul dans aucun pays n'aimerait à être trompé par sa science ; mais, pour un Chinois lettré, ce doit être assurément, étant données les traditions du pays, le dernier degré de la misère morale. Les autres poètes qui servent d'escorte à Li-taï-pe

ont aussi ressenti l'amertume de cette fatalité qu'engendrent la guerre et l'anarchie ; mais ils n'ont pas pris leur parti avec le même cynisme, et ils se contentent de gémir sur la tristesse de ces temps « où le chef de cent soldats est tenu en plus haute estime qu'un lettré plein de science et de talent. »

La mélancolie de Li-taï-pe est, à tout prendre, entachée d'égoïsme ; elle affecte autant que possible l'indifférence pour les malheurs publics, et se venge du mal qu'elle déteste en feignant de l'envier et de l'admirer. La mélancolie d'un autre poète, qui prend place immédiatement après Li-taï-pe parmi les poètes de l'époque des Thang, est d'un ordre plus élevé. Thou-fou est un patriote, et l'allure de son inspiration rappelle, à s'y méprendre, l'élan lyrique de quelques-uns de nos poètes d'Occident les plus populaires. La pièce intitulée *le Village de Kiang* pourrait être signée de Robert Burns ; *le Départ des Soldats* et *le Recruteur* pourraient être signés de Béranger. Généralement, tous ces chanteurs de l'époque des Thang se complaisent exclusivement dans l'expression lyrique de leurs sentiments : plus ces sentiments sont intimes, subtils, fins, plus ils leur agréent. Thou-fou est plus impersonnel, il aime à donner à ses chants une tournure dramatique. Il sait sortir de lui-même pour exprimer

toutes ces misères de la société chinoise qu'il a ressenties comme des souffrances personnelles. Il raconte les fières douleurs de la fille de race noble succombant au fardeau de la déchéance de sa maison; il gémit avec les vieillards sur les dévastations qu'engendre la guerre, et décrit les déserts arides qu'elle crée dans le jardin de l'empire; il s'associe aux plaintes des vétérans fatigués qui meurent en maudissant leur souverain. De tous les chants réunis dans ce volume, ceux de Thou-fou sont ceux qui ont le plus d'envergure et d'ampleur. Même dans le chant purement lyrique, où il excelle, il donne à sa pensée tout son développement et tout son essor, au lieu de la restreindre et de la concentrer, comme Li-taï-pe et les autres poètes ses compagnons; mais les plus originaux de ces petits poèmes sont, dis-je, ceux où il a su retracer sous une forme dramatique les douleurs de la société chinoise. Et ici admirez la puissance d'une émotion vraie et sincère : la force du sentiment exprimé par le poète Thou-fou est telle qu'à la distance où nous sommes de lui, malgré le masque de la traduction, malgré l'indifférence relative que nous devons éprouver pour des hommes qui ont disparu depuis si longtemps et qui ont vécu dans un pays si lointain, la fibre de l'humanité qui est en nous tressaille de concert avec la sienne. Nous

ne voulons pas cependant que le lecteur nous en croie sur parole : *le Départ des Soldats*, *le Recruteur*, le commencement de la pièce touchante intitulée *Une belle jeune Femme*, sont des pages qu'il faut citer, et qui peuvent se passer de commentaires.

LE RECRUTEUR

« Au coucher du soleil, j'allais cherchant un gîte dans le village de Che-kao; — un recruteur arrivait en même temps que moi, de ceux qui pendant la nuit saisissent les hommes. — Un vieillard l'aperçoit, franchit le mur et s'enfuit; — une vieille femme sort de la même demeure et marche au-devant du recruteur. — Le recruteur crie, — avec quelle colère! — La femme se lamente, — avec quelle amertume! — Elle dit : Écoutez la voix de celle qui est là devant vous : — j'avais trois fils, ils étaient tous trois au camp de l'empereur. — L'un d'entre eux m'a fait parvenir une lettre, — les deux autres ont péri dans le même combat. — Celui qui vit encore ne saurait longtemps soustraire à la mort sa triste existence. — Les deux autres, hélas! leur sort est fixé pour toujours! — Dans notre misérable maison, il ne reste plus un seul homme, — si ce n'est mon petit-fils, que sa mère allaite encore. — Sa mère, elle, ne s'est pas enfuie, — parce qu'elle ne possède pas même les vêtements suffisants pour se montrer au dehors. — Je suis bien vieille, mes forces sont bien amoindries; — pourtant je suis prête à vous suivre et à vous accompagner au camp; — on pourra m'employer

encore utilement au service de l'armée : — Je saurai cuire le riz et préparer le repas du matin. — La nuit s'écoulait. Les paroles et les cris cessèrent ; mais j'entendis ensuite des pleurs et des gémissements étouffés. — Au point du jour, je poursuivis ma route, — ne laissant plus derrière moi que le vieillard désolé. »

LE DÉPART DES SOLDATS

« *Ling-ling*, les chars crient ; *siao-siao*, les chevaux soufflent ; — les soldats marchent, ayant aux reins l'arc et les flèches. — Les pères, les mères, les femmes, les enfants leur font la conduite, courant confusément au milieu des rangs. — La poussière est si épaisse qu'ils arrivent jusqu'au pont de Hien-yang sans l'avoir aperçu ; — ils s'attachent aux habits des hommes qui partent, comme pour les retenir ; ils trépignent, ils pleurent ; — le bruit de leurs plaintes et de leurs gémissements s'élève jusqu'à la région des nuages. — Les passants, qui se rangent sur les côtés de la route, interrogent les hommes en marche ; — les hommes en marche n'ont qu'une réponse : « Notre destinée est de marcher toujours. » — Certains d'entre eux avaient quinze ans quand ils partaient pour la frontière du nord ; — maintenant qu'ils en ont quarante, ils vont camper à la frontière de l'ouest. — Comme ils partaient, le chef du village enveloppa de gaze noire leur tête à peine adolescente ; — ils sont revenus la tête blanchie, et ne sont revenus que pour repartir. — Insatiable dans ses projets d'agrandissement, — l'empereur n'entend pas le cri de son peuple. — En vain des femmes courageuses ont saisi la bêche et conduisent la charrue ; partout les ronces et

les épines ont envahi le sol désolé. — Et la guerre sévit toujours, et le carnage est inépuisable, — sans qu'il soit fait plus de cas de la vie des hommes que de celle des poules et des chiens. — Bien qu'il se trouve des vieillards entre ceux qui interrogent, — les soldats osent exprimer ce qu'ils ressentent d'un ton violemment irrité. — « Ainsi donc, disent-ils, l'hiver n'apporte pas même un moment de trêve, — et les collecteurs viendront encore pour réclamer ici l'impôt. — Mais cet impôt, de quoi donc pourrait-il sortir? — N'en sommes-nous pas venus à tenir pour une calamité la naissance d'un fils, et à nous réjouir au contraire quand c'est une fille qui naît parmi nous? — S'il vient une fille, on peut du moins trouver quelque voisin qui la prenne pour femme; — mais si c'est un fils, il faut qu'il meure et qu'il aille rejoindre les *cent plantes* [1]. » — Prince, vous n'avez point vu les bords de la mer bleue, — où les os des morts blanchissent, sans être jamais recueillis, — où les esprits des hommes récemment tués importunent de leurs plaintes ceux dont les corps ont dès longtemps péri. — Le ciel est sombre, la pluie est froide sur cette lugubre plage, et des voix gémissantes s'y élèvent de tous côtés. »

UNE BELLE JEUNE FEMME

« Il est une femme qui par sa beauté l'emporte sur les générations passées comme sur la génération présente. — Elle vit dans la solitude, au fond d'une

1. Expression qui correspond à peu près à notre locution populaire *manger l'herbe par la racine*.

vallée déserte. — Elle se dit : Je suis fille d'une maison illustre; — tombée dans le malheur, c'est aux lieux sauvages que je demande un asile. — De grands désastres ont ensanglanté ma patrie; — mes frères aînés et mes frères cadets sont morts égorgés; — ils étaient grands, ils étaient puissants parmi les hommes, — et je n'ai pas même pu recueillir leur chair et leurs os pour les ensevelir. — Les sentiments du siècle sont de fuir et de haïr tout ce qui tombe. — Se croire assuré de quelque chose, c'est compter sur la flamme d'une lampe qu'on promène au vent. »

. . . .

« J'envoie mes femmes vendre au loin les perles de ma parure, — et ne m'adresse qu'aux plantes grimpantes pour réparer ma maison de roseaux. — Mes femmes m'apportent des fleurs, je refuse d'en orner ma chevelure. — Ce que je prends à pleines mains, ce sont des branches de cyprès. — Le ciel est froid, les manches de ma robe bleue sont légères. »

Eh bien! ne vous semble-t-il pas que, malgré les obstacles que lui oppose la traduction, le sentiment qui est contenu dans l'original a conservé assez de force pour remuer en nous les émotions de la sainte humanité. Ce patriotisme chinois a trouvé des accents capables d'émouvoir les cœurs de tous les hommes dans tous les pays et de ressusciter en eux le souvenir des douleurs sociales qu'ils ont ressenties. Le patriotisme de Thou-fou, comme l'épicurisme de

Li-taï-pe, possède un intérêt humain indépendant de toutes circonstances de temps et de lieu; mais l'intérêt secondaire qu'il tire de ces circonstances mêmes a cependant un prix véritable. En effet, de même que les invitations à l'ivresse, le mépris affecté de la science et l'envie portée aux hommes d'action que nous avons remarqués chez Li-taï-pe nous avaient révélé indirectement l'importance que les Chinois attachent à l'étude, le patriotisme de Thou-fou, par l'expression qu'il revêt, fait apparaître devant nos yeux l'idéal de civilisation d'après lequel la société chinoise s'est façonnée, le patron moral en quelque sorte qu'elle a pris pour modèle, et nous révèle le prix qu'elle attache à ces deux biens, la paix et le travail. Le patriotisme de Thou-fou nous transporte aussi loin que possible du patriotisme qui est propre aux races militaires et aux civilisations belliqueuses. Si l'âme du poète s'indigne, si son cœur saigne, ce n'est point parce que l'empire est en danger et que les armées impériales ont éprouvé des défaites : non, l'empire est puissant, et les armées impériales ont partout triomphé; mais cette nécessité d'envoyer aux frontières tant d'hommes valides, fleur de chaque génération, enlève au travail ses meilleurs instruments, et transforme en déserts les contrées les plus fer-

tiles. Si la patrie n'est pas humiliée, elle est appauvrie et troublée. Le bonheur de la famille est détruit; l'épouse et l'époux, séparés violemment l'un de l'autre, passent leur vie comme des étrangers qui ne se connaissent pas, et la jeune fille, suivant les conseils que lui donne Li-taï-pe, se résigne à ne pas soupirer, de peur d'avoir à soupirer trop longtemps. Cette société pacifique d'agriculteurs, d'artisans et de lettrés n'a pas fait entrer la force parmi les éléments de sa civilisation : aussi est-elle toujours réduite à soutenir la plus ruineuse des guerres, la guerre défensive. Les peuples militaires ont au moins la ressource de nourrir la guerre par elle-même, mais la guerre défensive est la ruine de la société qui est forcée de la subir; elle dévore et ne rend rien, chaque pièce d'argent qu'elle absorbe est une perte sèche qui ne se compense par aucun gain. La guerre est horrible pour tous les peuples, et, même chez le belliqueux Romain, le poète pouvait la représenter comme détestée des mères; mais chez l'industrieux et pacifique Chinois l'horreur qu'elle inspire naturellement est doublée par le regret des biens qui lui sont chers avant tous et qu'elle lui enlève. Heureuse ou malheureuse, la guerre pour une pareille société a toujours le même résultat, la ruine. Les adversaires d'un tel peuple, même

battus, risquent et perdent moins que lui, car pour lui chaque victoire équivaut à une défaite. Aussi le peuple chinois a-t-il trouvé de tout temps qu'il était moins dispendieux de se laisser vaincre et conquérir, et qu'il était plus sage de reprendre, par les ruses patientes de la civilisation, ce que la violence barbare lui enlevait que de s'épuiser pour défendre ce qu'il n'était pas sûr de conserver. On a beaucoup parlé de la lâcheté des Chinois; mais, quand on y regarde de près, cette lâcheté, qu'il est difficile de faire accorder avec le courage bien connu qu'ils montrent en face de la mort, se transforme en prudence calculatrice et sagace. La guerre n'est fructueuse que lorsqu'elle est agressive; mais une société démocratique et pacifique qui ne combat que pour se défendre connaît tous les maux qu'engendre la guerre sans connaître aucun de ses avantages.

Thou-fou est une exception éclatante parmi les poètes que nous présente M. d'Hervey Saint-Denys. D'ordinaire leur patriotisme est beaucoup moins vibrant, et ils prennent aux douleurs sociales un intérêt beaucoup moins direct. La plupart ont atteint cet état d'indifférence mélancolique que finit par engendrer le spectacle habituel du malheur. Ils vivent dans une solitude ombreuse et fleurie, et heureux de ne plus

contempler ces douleurs sociales qui font saigner le cœur de leur éloquent compatriote, ils n'en veulent rien savoir. Doux et résignés, n'attendant plus rien du sort, ils sont cependant encore sensibles aux émotions de l'humanité, qu'ils éprouvent pour ainsi dire par tressaillements, par frissons, par transes légères. La nature a horreur du vide, et cette horreur n'épargne pas même un cœur chinois, quelque désabusé qu'il soit; de même qu'elle suspend ses festons de lierre aux flancs des ruines, elle fait pousser dans le désert de ces cœurs dévastés toute sorte de charmantes végétations parasites et de sentiments bizarres et fins. Ces poésies sont singulièrement curieuses en ce qu'elles nous montrent un peuple qui a depuis longtemps dépassé les sentiments vigoureux et primitifs, chez lequel le fonds humain élémentaire est depuis longtemps épuisé, et qui vit d'une sensibilité délicate et d'idées compliquées et acquises. C'est comme une seconde vie morale qui a grandi et fleuri sur le sépulcre de la vie morale qui est naturelle à l'humanité. Ces poésies n'ont donc rien de populaire, ni même d'humain dans le sens vrai du mot; ce sont essentiellement des poésies de lettré et d'homme qui a franchi les limites mêmes de la civilisation. On pourrait presque croire, en les lisant, que ce n'est que

par la tradition que les écrivains chinois connaissent l'existence des grands sentiments. Ces sentiments semblent comme perdus dans une lointaine antiquité, évanouis comme ces sages légendaires dont ces poètes demandent à chaque instant : Où sont-ils à cette heure? Si on pouvait interroger quelqu'un d'entre eux, il répondrait sans doute : « Nous avons ouï parler d'un temps où l'homme connaissait certains sentiments qu'on nommait espérance, amour, joie expansive; mais ils ont disparu depuis des siècles sans laisser de traces. Quelles formes ils avaient et quels effets ils produisaient dans le cœur de l'homme, nous ne le savons pas avec certitude. » Toutes les sociétés ont connu ou connaîtront ce singulier dénuement qu'une longue civilisation finit par faire subir à l'âme. L'homme s'aperçoit un jour de sa rudesse, et il en a honte; il raffine, il raffine, et de subtilité en subtilité il finit par devenir chinois par frayeur de rester barbare.

Ces raffinements de la sensibilité et de l'intelligence chinoises, parfois d'une grande délicatesse, sont tellement subtils qu'ils deviennent presque insaisissables. Ainsi ces poètes ont un sentiment très vif, très juste de la nature, et ils sont passés maîtres dans l'art de la description; mais la vivacité et la justesse de leur sentiment

ne se découvrent qu'aux lettrés qui sont rompus à toutes les ruses du talent. Les Chinois semblent avoir l'horreur des tons tranchés et des couleurs éclatantes, des formes pleines et robustes; on dirait que cela leur paraît trop commun et trop grossier. Ils aiment les couleurs tendres et fines, les tons pâles, doux, mélancoliques, et la nature qu'ils peignent est toujours une nature grêle et légèrement maladive, ou délicate et svelte. Ils ont une préférence marquée pour deux saisons, le printemps et l'automne : presque jamais ils ne tracent de peintures de l'été; il y a là trop d'opulence, trop d'ardeurs, trop de vie expansive et joyeuse, trop de couleurs voyantes pour leur pinceau ami du raffinement et leur imagination amie d'une douce tristesse. Le printemps et l'automne leur conviennent mieux. Les frissonnantes délicatesses d'avril et les maladives délicatesses d'octobre, les couleurs tendres des jeunes pousses, les haleines pénétrantes des vents que le soleil n'a pas encore eu le temps de réchauffer, les pâleurs de l'année à son aurore, les rougeurs de l'année à son déclin, voilà ce qu'ils comprennent et rendent merveilleusement. Leurs descriptions de la nature sont les découpures les plus adroites que je connaisse; des choses, ils n'enlèvent que les surfaces gracieuses, et il semble

que ces surfaces ne soient jamais assez minces à leur gré. Ils choisissent leurs images parmi les phénomènes les plus vaporeux et les plus diaphanes, un brouillard léger, une lumière agile qui court sur la pointe des brins d'herbe, et leur subtilité raffine encore tellement ces images déjà si incorporelles qu'elles arrivent à en être métaphysiques. La tendresse que leur inspirent les fleurs et les plantes, la pitié qu'ils ressentent lorsqu'ils les voient se faner, l'inquiétude avec laquelle ils se demandent ce que devient leur âme, sont les fantaisies d'imaginations bizarres et fatiguées sans doute, mais qui aiment sincèrement et comprennent vivement la nature. On a dit que les Chinois avaient un sentiment enfantin de la nature ; c'est un sentiment paternel qu'il faudrait dire plutôt. Ils ne choisissent parmi ses beautés que celles qui ont la grâce de l'enfance ou qui peuvent inspirer une douce sympathie, et ils leur adressent les compliments, les ironies et les paroles caressantes qu'on emploie avec les enfants. Voici quelques extraits qui aideront à comprendre les diverses nuances de ce sentiment chinois de la nature.

LA PLUIE DE PRINTEMPS (Thou-fou).

« Oh ! la bonne petite pluie, qui sait si bien quand on a besoin d'elle, — qui vient justement au prin-

temps aider la vie nouvelle à se développer! — Elle a choisi la nuit pour arriver avec un vent propice; — elle a mouillé toutes choses, très finement et sans bruit [1].

« Des nuages sombres planaient hier soir au-dessus du sentier qui mène à ma demeure; les feux des barques se montraient seuls dans l'obscurité, comme des points lumineux. — Ce matin, de fraîches couleurs éclatent au loin dans la campagne, — et je vois toutes chargées d'une humidité charmante les belles fleurs dont les jardins impériaux sont brodés. »

QUAND ON PORTE UNE PENSÉE DANS SON CŒUR
(Tchin-tseu-ngan).

« Chaque beau jour qui s'écoule s'en va pour ne plus revenir. — Le printemps suit son cours rapide et déjà touche à son déclin. — Abîmé dans une rêverie sans fond, je ne sais où se perdent mes pensées; — je suis couché sous les grands arbres, et je contemple l'œuvre éternelle. — Hélas! toute fleur qui s'épanouit doit mourir en son temps! — Les chants plaintifs du kikouey [2] en avertissent mon oreille attristée. — Que d'êtres anéantis depuis l'âge antique des grands vols d'oies sauvages! — L'homme le plus populaire des siècles passés, s'il revenait aujourd'hui, qui le reconnaîtrait? — Les fleurs appe-

1. Comparez avec quelques-unes des pièces de l'allemand Hébel, et dites si ce n'est pas, en toute exactitude, le même sentiment, le même ton de bonhomie, la même manière, presque le même langage.

2. Oiseau qui chante à deux époques de l'année, au milieu du printemps et au milieu de l'automne, selon le commentaire-chinois cité par le traducteur.

lées *lân* et *jo*, depuis le printemps jusqu'à l'été, — croissent avec vigueur. Oh! combien elles sont verdoyantes! combien elles sont verdoyantes! — Solitaires, au plus profond des bois, elles développent leur beauté dans le bosquet désert. — La fleur entr'ouvre sa corolle odorante et s'élance sur sa tige dans tout l'éclat de ses vives couleurs. — Cependant le soleil s'éloigne et s'affaiblit peu à peu; — le vent d'automne surgit au milieu des feuilles tremblantes; — les fleurs de l'année s'épuisent et tombent entraînées par lui: — mais le parfum de la fleur enfin, que devient-il? »

IMPROVISÉ DEVANT DES FLEURS (Tsin-tsan).

« Les fleurs de cette année succèdent aux fleurs de l'année passée sans paraître moins belles. — Des hommes de l'année passée, ceux qui ont atteint cette année ont vieilli d'un an. — Cela montre que les hommes vieillissent; cela montre aussi que les fleurs ne vivent guère. — Ayez pitié des fleurs tombées, seigneur; ne les balayez pas! — Vos frères aînés et vos frères cadets, qui tous se distinguent par leurs talents et leurs grades, — chaque jour, au retour de l'audience impériale, réunissent des amis dans le jardin fleuri; — les parfums de ces pauvres fleurs pénètrent jusque dans les coupes de jade, — et le vin de l'automne en est embaumé. »

LA CHANSON DES NÉNUFARS (Ouang-tchang-ling).

« Les feuilles des nénufars et les jupes de gaze légère sont teintes de la même couleur. — Sur les

fleurs des nénufars et sur de riants visages, c'est la même rose qui s'épanouit. — Les feuilles et la gaze, les fleurs et les visages s'entremêlent au milieu du lac; l'œil ne saurait les distinguer. — Tout à coup l'on entend chanter; alors seulement on reconnaît qu'il se trouve là des jeunes filles. — Jadis les charmantes filles de Ou et les beautés de Youe et les favorites du roi de Thsou — se jouèrent ainsi parmi les nénufars, cueillant des fleurs et mouillant gaiement leurs gracieux vêtements. — Quand les jeunes filles arrivent à l'entrée du lac, les fleurs lèvent la tête, comme pour recevoir des compagnes, — et quand elles s'en retournent en suivant le cours du fleuve, la blanche lune les reconduit [1]. »

C'est au milieu de ces images légères, coquettes et froidement brillantes de clairs de lune, d'eaux miroitantes, de verdures naissantes que se joue la fantaisie de ces poètes. Ils rêvent aux âmes des fleurs défuntes et suivent d'un œil attristé les feuilles que le vent d'automne emporte dans le néant. Leur tendresse pieuse et amicale pour tous les jolis et fragiles objets de la nature est telle qu'on souhaiterait à la plupart d'entre eux la récompense que les dieux accordèrent dans les jours anciens à l'un de leurs pieux compatriotes dont Théodore Pavie

1. Cette description n'est-elle pas d'un Watteau poète, et ne fait-elle pas songer à une sorte de traduction chinoise par la parole de l'*Embarquement pour Cythère?*

a jadis traduit l'histoire. Toute la vie de ce singulier personnage avait été consacrée à la culture et à la contemplation extatique des pivoines. Il ne pouvait se lasser d'admirer leurs couleurs et de respirer leur arome ; la belle fleur avait été l'intermédiaire par lequel cette âme enfantine et poétique était entrée en relation avec l'infini. Aussi, touchés de tant de piété, les dieux lui accordèrent à sa mort d'être transformé en pivoine, béatitude tout à fait conforme au mérite de ses œuvres pieuses.

Les affections particulières du cœur que les poètes chinois expriment sont de même nature que ces fantaisies de leur imagination. Leur sentiment préféré, c'est le sentiment subtil par excellence, celui qui, par sa froideur et en quelque sorte par son absence de corps, se prête le mieux aux recherches de la délicatesse, celui qui convient et qui plaît avant tout autre aux cœurs lassés et endoloris, l'amitié. C'est, après le respect de la famille, celui des sentiments humains que la Chine a le mieux connu et le plus traditionnellement pratiqué. D'abord lien puissant de fraternité démocratique, de mutuelle protection et d'association morale, il s'est raffiné d'âge en âge et comme aminci, et dans les poètes de l'époque des Thang nous le voyons transformé en une sorte de dilettantisme senti-

mental et mélancolique. Les Chinois ont une expression charmante pour désigner les amitiés indissolubles et parfaites; ils les appellent « amitiés par les sons » ou amitiés musicales, soit qu'ils veuillent exprimer ainsi l'accord parfait de l'union des vrais amis, soit qu'avec leur subtilité sagace ils aient reconnu que la musique était le meilleur moyen d'éprouver si les âmes sont de même nature et sont capables de rendre les mêmes vibrations. Cette expression rend à merveille la nature du sentiment de l'amitié tel que nous le trouvons chez ces poètes. Cette amitié ressemble en effet à une musique plaintive et produit la même sensation de volupté douloureuse que produisent sur les nerfs les sons de l'harmonica.

Quant à l'amour, il n'a pas de place dans leurs vers; c'est une passion trop pleine de flamme et de vie, de substance trop épaisse, de caractère trop turbulent pour plaire à ces raffinés débiles. D'ordinaire les femmes ne figurent dans ces poésies que comme ornement, et en quelque sorte pour la décoration du paysage; deux ou trois fois cependant elles y figurent à titre de personnages, et cela à leur très grand honneur et de manière à nous donner la meilleure idée de la vertu des dames chinoises. Nous avons entendu les plaintes de la jeune femme qui pleure dans

la solitude la déchéance de sa famille : Li-taï-pe, dans sa belle *Chanson des Têtes blanches*, nous a conservé les lamentations d'une épouse abandonnée de son mari. La pièce est trop longue malheureusement pour être citée, mais voici comme compensation la réponse d'une dame chinoise aux sollicitations pressantes d'un adorateur. Le sentiment en est noble, digne, simple, et ferait honneur, ce me semble, à toute honnête femme de nos sociétés européennes.

UNE FEMME FIDÈLE A SES DEVOIRS (Tchang-tsi).

« Seigneur, vous savez que j'appartiens à un époux; — cependant vous m'avez offert deux perles brillantes. — Mon cœur s'est ému, mon esprit s'est troublé. — et ces perles, un moment je les ai fixées sur ma robe de soie rouge. — Ma famille est de celles dont les hauts pavillons se dressent à côté du parc impérial, — et mon époux tient la lance dorée dans le palais de Ming-Kouang. — Je ne doute point que les sentiments de votre seigneurie ne soient purs et élevés comme le soleil et la lune ; — moi, je reste fidèle à celui avec qui j'ai juré de vivre et de mourir. — Je rends à votre seigneurie les perles brillantes, mais deux larmes sont suspendues à mes yeux. — Que ne vous ai-je connu au temps où j'étais libre encore ! »

En lisant ces poèmes, on comprend à merveille le succès que le bouddhisme a obtenu en

Chine et la facilité avec laquelle il s'y est établi. Jamais terrain n'a été mieux préparé pour cette religion de l'anéantissement. La vieille civilisation chinoise et la religion de Bouddha étaient vraiment faites l'une pour l'autre. La théologie démocratique et l'esprit de fraternité du bouddhisme, qui avaient été un scandale pour l'Inde aristocratique aux castes immuables, n'étaient point en désaccord avec les mœurs et les institutions de la plus ancienne des sociétés démocratiques. Dès les âges les plus reculés, l'enseignement des sages chinois s'était appliqué à développer dans l'âme de leur nation le sentiment moral plutôt que le sentiment métaphysique ou poétique. Au contraire des poètes et des sages de l'Inde, les sages chinois avaient cru que le principal objet de la sollicitude et du respect de l'homme devait être l'homme, et ils avaient créé ainsi parmi leurs compatriotes un esprit d'humanité qui les rendait propres à comprendre les plus délicates nuances de la charité et de la tendresse bouddhistes ; mais la vraie, la grande raison du succès du bouddhisme, c'est que cette religion tombait comme une manne céleste sur une vieille civilisation altérée de paix et affamée de repos. Cette promesse de la béatitude par l'anéantissement, cette espérance certaine de l'éternel sommeil, ce renon-

cement facile et joyeux à toutes les choses de la terre, durent être un baume rafraîchissant pour tous ces cœurs trop civilisés et fatigués de vivre. Dans leur lassitude même ils trouvaient plus qu'une disposition à recevoir les enseignements du bouddhisme, ils y trouvaient le commencement de son adoration du néant et de ses pratiques pieuses. La fatigue du cœur est le commencement du bouddhisme comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et l'on peut dire sans se tromper que toutes les vieilles sociétés sont bouddhistes de fait, sinon d'étiquette, tout aussi bien que la société chinoise [1].

La mélancolie habituelle aux poètes chinois n'a donc pas de peine à se transformer en tristesse religieuse, et la solitude où ils aiment à vivre les sollicite fréquemment à la contemplation de la suprême vérité. Alors le poète sort de sa retraite et va chercher le mot du bonheur incorruptible dans la cellule d'un bonze sectateur de Lao-tseu, ou visiter quelque monastère

1. Vingt ans se sont écoulés depuis que ces pages sont écrites, et depuis lors combien de faits sont venus confirmer l'opinion que nous y émettions; la rapide propagation des doctrines de Schopenhauer, d'Hartmann, d'Herbert Spencer, la faveur de plus en plus marquée que les nouvelles générations accordent au pessimisme, la publication du livre au titre si nettement significatif de l'anglais Mallock : *La vie vaut-elle la peine d'être vécue?*

bouddhiste. Les pièces religieuses proprement dites sont peu nombreuses dans le recueil de M. d'Hervey Saint-Denys; en revanche, celles où se trahit une inclination à la religiosité et à l'onction mystique sont en nombre indéfini. En voici une d'un caractère tout à fait tranché et qui ne déparerait aucune littérature mystique :

LA SOLITUDE (Oey-Yng-Voé).

« Nobles ou de condition obscure, les hommes, quel que soit leur rang, — ne franchissent le seuil de leur porte que pour être assaillis de mille tracas. — Celui-là seul qui dégage son cœur de toute influence extérieure — se complaît dans la solitude, et sait en apprécier le bienfait. — La pluie vient le matin et s'arrête le soir, sans que j'en aie connaissance, — et la verdure naît au printemps sans attirer mon attention. — Sortie des ombres de la nuit, la montagne a déjà repris les teintes brillantes de l'aurore; — sans les petits oiseaux qui chantent autour de ma demeure, je ne m'en serais pas même aperçu. — Parfois je m'entretiens, assis près d'un bonze tao-sse [1]: — parfois je chemine côte à côte avec un pauvre bûcheron. — C'est un instinct puissant qui m'attire ainsi vers les pauvres et les faibles, — et non l'orgueilleuse pensée d'affecter le mépris des grandeurs. »

Arrêtons-nous sur cette pièce qui nous fait rejoindre enfin les grands sentiments de l'huma-

1. Bonze sectateur des doctrines de Lao-tseu.

nité par la voie du raffinement et de la subtilité. Nous ne croyons pas avoir oublié de mettre en lumière aucun détail intéressant, et nous pouvons enfin fermer ce volume, le plus curieux recueil de littérature orientale qu'on ait offert au public lettré depuis la traduction des *Avadanas* de M. Stanislas Julien. Nous aimerions à espérer que le traducteur continuera pour les époques plus récentes le travail accompli pour l'époque des Thang et poussera ses explorations jusqu'à nos jours. Il serait curieux de posséder un recueil de poésies chinoises récentes et de connaître exactement quel est l'état actuel de l'intelligence dans cette vieille société.

J'éprouve, en fermant ce volume, le besoin de poser deux questions, en laissant à de plus audacieux le soin d'y répondre. On a pu constater la ressemblance extraordinaire que les œuvres des lettrés chinois présentent avec les œuvres de l'intelligence européenne. Parmi les sentiments qu'ils ont exprimés, il y en a quelques-uns de bizarres, aucun que nous ne puissions retrouver dans notre expérience, si nous la scrutons avec sagacité, et que nous ne puissions comprendre avec un peu d'attention. Je demande aux critiques modernes, qui ont trouvé tant de théories ingénieuses sur les races, comment il se fait que ces frères mongoliques, au visage arrondi et aux

yeux obliques, semblent avoir avec les nations européennes une parenté d'âme et d'intelligence si étroite, tandis que les autres peuples orientaux, qui sont nos véritables parents selon la chair et les lois de la race, n'ont avec nous pour ainsi dire qu'une parenté de visage et de couleur. Comment se fait-il que nous retrouvions en Chine la morale que nous considérons comme la plus favorable au bonheur du genre humain, le même esprit d'humanité que nous considérons comme le meilleur instrument du perfectionnement de notre espèce, le même rationalisme éclairé que nous considérons comme la véritable religion de l'homme civilisé ? Les critiques ethnographes qui établissent si bien les preuves de notre filiation aryenne reculeraient certainement d'horreur devant la morale des races dont nous sommes sortis et qu'ils exaltent si fort au détriment des peuples de l'extrême Orient, lesquels professent, au contraire, la seule morale que leurs détracteurs voulussent reconnaître. Comment se fait-il donc que les seuls peuples qui nous soient parents par l'âme soient précisément ceux qui, selon la critique, nous sont étrangers par la race, les Juifs et les Chinois?

Notre seconde question s'adresse aux philosophes de la démocratie européenne moderne. — O philosophes, leur dirai-je, je veux bien

entretenir les mêmes espérances que vous ; mais avez-vous bien réfléchi sur l'enseignement que nous donne le sort des institutions de la Chine? Ce peuple nous ressemble, non seulement par la tournure de son intelligence, par sa morale humaine, par sa philosophie pratique, mais par son organisation sociale et ses institutions politiques. Assurément vous préférez à toute autre civilisation la civilisation des peuples modernes, et assurément encore vos deux favoris parmi ces peuples sont les peuples anglais et français, que vous regardez, l'un comme le pionnier, l'autre comme le missionnaire de cette civilisation qui vous est chère. Eh bien! il se trouve que le peuple chinois possède exactement les qualités de ces deux peuples, sans avoir leurs défauts. Il est pacifique comme l'Anglais, et tient, comme lui, la guerre pour le pire des fléaux; il aime, comme lui, le commerce et l'industrie ; il a porté, comme lui, l'agriculture au plus haut point de perfection ; il a tout le génie laborieux de l'Angleterre, sans avoir cet élément féodal et aristocratique qui est la seule chose qui vous déplaise dans ce grand pays. Et d'autre part le Chinois est démocrate comme le Français, sans avoir, comme lui, cet esprit agressif et guerroyant qui fait courir tant de dangers à cette démocratie même qu'il préfère à tout.

Mais cette démocratie que nous avons établie à grand'peine, et qui existe chez nous depuis quatre-vingts ans seulement, est organisée en Chine depuis des siècles, et son origine se perd dans le lointain des âges. Cette démocratie n'est point imparfaite ni rudimentaire ; c'est la démocratie la plus savante, la plus compliquée, la plus semblable à celle que vous élaborez et que vous vantez. Quelle est celle de nos institutions politiques que les Chinois ne possèdent pas? Ils ont notre centralisation et notre hiérarchie administrative, ils connaissent toutes les formules de notre philosophie démocratique. Qu'y a-t-il qui soit plus près de vos idées que cette institution du concours qui, chez eux; sert de base au recrutement des fonctionnaires, à l'organisation des fonctions sociales? Assurément votre idéal démocratique a été compris et réalisé par ce peuple autant que le permettent les conditions de la terre. Comment est-il advenu cependant que cette société soit arrivée à présenter l'image de la décrépitude la plus repoussante et le spectacle des corruptions les plus sanglantes et des cruautés les plus lâches?

Vous considérez la démocratie, non comme une étape dans le progrès général de l'humanité, mais comme le dernier terme de ce progrès. Une fois arrivée à ce point, son long voyage

est achevé, et, quel que soit son développement ultérieur, elle reste et doit rester éternellement dans l'état démocratique, l'esprit humain ne pouvant comprendre en morale et en politique aucune forme plus parfaite de la justice et plus rapprochée de la vérité abstraite que la démocratie. Vous croyez que la démocratie est non seulement le dernier terme des institutions humaines, mais qu'elle est le sel qui empêchera désormais ces institutions de se corrompre. Les peuples ne connaîtront plus la décadence et la barbarie, parce qu'ils seront régis par la démocratie; ils ne connaîtront plus les vices qui finissent par atteindre les meilleures institutions lorsqu'elles durent trop longtemps, parce que ces institutions seront démocratiques, de sorte que, par une vertu conservatrice propre à la démocratie, les peuples n'auront pas plus à craindre la trop longue durée de cette dernière période de la race humaine que l'âme n'aura à craindre de se corrompre par le séjour de l'éternité. Eh bien! si cela est vrai, la Chine, qui depuis des siècles, et pour ainsi dire dès ses premiers pas, a atteint cette dernière étape du progrès de l'humanité, devrait être le siège de toutes les béatitudes terrestres, et, loin d'aller ouvrir le Céleste-Empire à coups de canon, nous devrions y chercher des sujets d'édification poli-

tique. Et cependant c'est trop justement que nous traitons aujourd'hui ces vieux civilisés de barbares corrompus.

Il n'y a donc pas d'institution politique qui ait la propriété d'empêcher la justice et la vérité de se corrompre; le seul sel qui les conserve est celui qui s'échappe des flots incessamment renouvelés qui coulent de la source inconnue de la vie. Or cette source est la propriété de l'Être tout-puissant qui ne se montre ni ne se nomme, pour lequel nos théories critiques sur les races n'existent pas, et qui se sert indifféremment de toutes les formes et de toutes les forces pour faire accomplir à l'humanité les destinées qu'il lui a lui-même assignées.

Mars 1863.

NUSSIR-U-DIN

LE SECOND ROI D'AOUDE

NUSSIR-U-DIN

LE SECOND ROI D'AOUDE

Si nos descendants éprouvent quelques difficultés à raconter l'histoire de notre XIX[e] siècle, ce ne sera point faute de documents. Jamais aucune époque n'a réuni une telle masse de matériaux bons et mauvais. Et ce n'est pas seulement notre petite Europe qui a le privilège d'intéresser les collecteurs de faits, ce sont les pays les plus inconnus et les plus lointains du globe. Nous avons aujourd'hui des renseignements plus précis et plus exacts sur l'insurrection chinoise [1] que nos pères n'en avaient il y a deux siècles sur les révolutions de la Russie. Le royaume de Dahomey nous est relativement plus familier que tel pays du Nord ne l'était

1. L'insurrection des Taïg-Pings qui, à l'époque où ces pages furent écrites, était dans le plein de sa fureur anarchique.

autrefois; nous connaissons toutes les intrigues du palais de Kamehameha IV, et il n'y a pas un îlot de l'Océanie qui ait des secrets pour nous. Cette exploration en tout sens de l'univers est une des choses les plus incontestablement bonnes que notre siècle ait produites. C'est cependant, en grande partie, à une seule nation que nous devons cette lumière jetée sur le monde entier, — à l'Angleterre. Les autres nations ont peu fait relativement pour cette divulgation des secrets de la vie humaine sous toutes les formes qu'elle peut revêtir; l'Allemagne elle-même, la savante et méthodique Allemagne, commence à peine à entrer dans cette voie de découvertes, et il est douteux qu'elle y réussisse jamais aussi bien que l'Angleterre. Le dévouement à la science, qui est une si grande et si noble chose, n'est cependant pas, dans ce genre d'investigations, la qualité la plus nécessaire, et et il peut même arriver qu'on serve mieux la science en ne s'en inquiétant pas du tout. Des mobiles très inférieurs peuvent être infiniment plus utiles dans ce cas particulier que l'amour de la science ou du progrès humain, — par exemple le désir de faire fortune, l'amour des aventures ou des émotions violentes, l'instinct de la curiosité, ou même ce simple appétit du nouveau qui s'empare des imaginations blasées,

mais actives encore, d'une époque corrompue et fatiguée. Pour bien voir le pays que l'on visite, il n'est pas absolument nécessaire de posséder des connaissances historiques étendues, ou d'être un grand orientaliste; il vaut souvent mieux commander tout simplement un navire, être capable de prendre part à une chasse au tigre, ou bien avoir une assez grande habitude du danger pour n'être pas effarouché par une attaque soudaine de sauvages et de bêtes féroces. Là est la source de la supériorité que possèdent les Anglais sur les autres peuples dans ce qu'on peut appeler la littérature des voyages. Rien généralement de moins savant, de plus incomplet, de plus *fragmentaire* que leurs relations de voyages. Souvent elles ne contiennent qu'un seul fait, mais sur ce point la lumière est complète. Ces relations non plus ne sont pas signées de grands noms dans la science : ceux qui les écrivent sont des capitaines de navire, des aventuriers, des lieutenants en congé, des marchands, de jeunes lords ennuyés; mais qui, d'un savant ou d'un aventurier, peut pénétrer avec le plus de sagacité les mystères d'une cour barbare, les secrets d'une tribu sauvage, bien mieux la poésie d'une terre périlleuse où le métier de contemplateur exige l'adresse d'un maître d'armes et d'un chasseur

consommé, la science d'équitation d'un centaure ou d'un *gaucho?* Qui d'un savant ou d'un marchand est le mieux à même de pénétrer le caractère d'un peuple, ses vices et son degré de moralité? Il y a plus : trop de scrupules de morale peuvent nuire chez l'observateur, et il y a des peuples qu'il est difficile de bien comprendre, si l'on ne met pas de côté toutes les idées de dignité et de probité qui forment le bagage d'un homme civilisé à l'européenne. Telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles la littérature des voyages a prospéré en Angleterre plus que dans tout autre pays. Les voyageurs anglais sont moins des savants que des curieux, ou des hommes obligés par fatalité ou profession de connaître avec exactitude les peuples avec lesquels ils ont à traiter ou à commercer.

Par une autre raison encore, l'Anglais, mieux que les autres peuples civilisés, est appelé à rendre à l'humanité ce service de l'exploration du monde. L'Anglais peut être plein de préjugés, individuel, égoïste, mais il a un grand avantage sur le Français ou sur l'Allemand : il ne s'étonne de rien. Quand il part pour les antipodes, il ne se promet pas d'avance un plaisir tout nouveau, et ne s'effraie pas outre mesure de l'ennui qu'il va subir. S'il s'ennuie moins qu'il ne l'avait supposé, c'est tant mieux. S'il ne trouve pas ce qu'il

espérait, c'est tant pis. Il n'éprouve donc ni illusions, ni désenchantements. Il visite l'Inde ou le Japon comme il visiterait une paroisse des environs de Londres, et il se conduit dans les plus lointains pays comme il se conduirait dans sa propre contrée, c'est-à-dire qu'il y dîne à ses heures habituelles, déjeune et dort à ses heures habituelles. Par conséquent, n'y fit-il même qu'une courte halte, il n'y *passe* pas, il y *séjourne*. Enfin, dernière qualité, il manque de la faculté d'assimilation et n'oublie jamais qu'il est Anglais. Le Français adopte vite les mœurs et les usages des peuples étrangers qui l'ont choqué d'abord. Il commence par se moquer des sauvages pour se faire sauvage lui-même huit jours après; grande preuve de bonté naturelle, peut-être, mais aussi grande preuve de faiblesse. Grâce à cette qualité ou à ce défaut, comme on voudra l'appeler, il est capable de passer au milieu des peuples, de partager leur existence, de se faire complice de leurs mœurs, sans se rendre mieux compte, au bout de tout cela, de leur nature et de leurs instincts qu'avant de les avoir visités. L'Anglais, au contraire, n'abdique jamais son individualité, excellente qualité pour bien voir, car les choses extérieures posent devant lui comme objets d'étude ou de simple curiosité. En un mot, les relations entre

l'*objectif* et le *subjectif* sont mieux et plus sagement maintenues par l'Anglais que par le Français, qui s'identifie trop facilement avec l'*objectif*, et que par l'Allemand, qui assimile trop volontiers à son *moi* tout ce qui lui est extérieur.

Nous avons une preuve de cette faculté d'observation propre aux Anglais dans le curieux livre intitulé : *La Vie privée d'un roi d'Orient.* L'auteur, ancien officier au service de sa majesté Nussir-u-din, second roi d'Oude, n'a point de système préconçu; il n'est point un profond orientaliste, et il confesse même qu'il n'a jamais su d'hindoustani que ce qu'il lui en fallait pour se faire comprendre des indigènes et n'être point embarrassé au milieu d'eux; mais en revanche il connaît à fond les choses qui sont tombées dans le domaine de son expérience; il n'a perdu ni un mot, ni un geste. Sa description du royaume d'Oude est, si l'on peut associer des mots aussi contraires, une sorte de tableau hollandais de l'Orient. On a là le ménage et l'intérieur du roi d'Oude, sa cuisine, ses écuries, les portraits de ses domestiques et de ses femmes, les portraits de sa royale personne même dans toute sorte de costumes et d'attitudes, à table, à cheval, au sortir du bain, en chapeau noir et en frac à l'anglaise, en costume oriental et la couronne sur

le front. Seulement il ne faut pas oublier que les scènes de cette série de tableaux d'intérieur à la flamande se passent en Orient, et que, par conséquent, les détails les plus humbles sont d'une opulence et d'une étrangeté singulières; les ustensiles de ménage sont d'or, les servantes sont vêtues d'étoffes lamées d'or et d'argent; pour chats domestiques on a des tigres, et pour animaux familiers des éléphants.

Le royaume d'Oude ou d'Aoude, situé dans l'Inde septentrionale, entre le Punjab, le Népaul et le Delhi, est, ainsi qu'on le sait, placé sous le protectorat de la compagnie des Indes. Jadis province du grand empire mogol, pillé par Warren Hastings au dernier siècle, réduit de moitié par lord Wellington, qui annexa une grande partie de son territoire aux possessions anglaises, il fut constitué sur ses bases actuelles en 1819 par le marquis d'Hastings, qui ajouta à ce qui restait de cette province, jadis florissante, quelques déserts conquis sur le Népaul, et sacra roi, au nom de la puissante compagnie des Indes, le nawab Gazi-u-din, père du héros de cette histoire. Quoique tous ces faits soient le développement naturel de la conquête et qu'il n'y ait pas à s'en étonner, on peut dire néanmoins, sans courir le risque d'être accusé de sentimentalité philanthropique mal placée, qu'il y a eu rare-

ment quelque chose de plus injuste que les traités qui unissent le royaume d'Oude à la compagnie des Indes. L'indépendance du pays est nominale, et il est inutile d'ajouter que le prix du protectorat anglais est le sacrifice de l'indépendance du roi. La compagnie protège le roi pour se garantir elle-même, c'est-à-dire pour empêcher que le roi ne se serve de son pouvoir contre la domination anglaise. Jusque-là l'humanité n'a rien à reprendre à cette politique; mais ce roi, impuissant pour le bien de ses sujets, est en revanche très puissant pour le mal. Les traités lui garantissent sa couronne et ses possessions contre tout ennemi extérieur et intérieur, c'est-à-dire que si ses peuples, las d'une oppression capricieuse et sanglante, se soulèvent contre lui, la redoutable compagnie appose son *veto*, et s'engage à lui livrer, pieds et poings liés, ses sujets, pour qu'il continue à les ruiner et à les mutiler. La compagnie lui donne le pouvoir de faire tout le mal qu'il voudra à d'autres qu'elle; il profite largement de cette permission. Tous les caprices qui peuvent passer par la tête d'un despote oriental, il les satisfait avec sécurité et impunité. Meurtres, mutilations, pillages, extorsions, supplices bizarres, exils ignominieux, emprisonnements dans des cages de fer, il peut se permettre toutes ces

plaisanteries à l'égard de ses sujets; mais que ces derniers, las de cette criminelle tyrannie, se gardent bien de remuer, car le résident anglais de Lucknow n'a qu'à faire un signe, et les troupes anglaises cantonnées sur la frontière étoufferont la rébellion. Ajoutez que les malheureux sujets de ce royaume n'ont pas même la ressource des états despotiques très étendus, et où la jalouse surveillance de la tyrannie ne peut s'exercer également partout, grâce aux distances. Non : le territoire d'Oude n'étant pas plus étendu que celui des Pays-Bas et de la Suisse réunis, personne n'échappe à l'œil fascinateur et à la griffe du tigre couronné. Supposez le despotisme oriental établi dans quelqu'un des petits états de Europe, et vous aurez une idée imparfaite de la situation du peuple d'Oude, car il faudra supposer encore que ce despotisme est protégé par un puissant voisin [1].

Le roi d'Oude est donc libre de se livrer à tous les caprices de son imagination orientale. De gouvernement, d'administration légale, il n'en existe point, et comme il faut bien cependant montrer son pouvoir en quelque chose, le

1. L'annexion ultérieure du royaume d'Oude a mis fin à la situation que dénonçait l'auteur de ce livre. Probablement il fut écrit en partie pour intéresser par avance l'opinion anglaise à toute mesure sommaire ou arbitraire capable de faire cesser les énormités qu'il mettait en lumière.

monarque montre le sien en pillant ses sujets. On lève le revenu public à coups de fusil. Dans cet aimable état d'anarchie, où personne n'est protégé que le roi, les sujets sentent le besoin de se protéger eux-mêmes et ne sortent jamais qu'armés. Lucknow, la capitale de ce royaume, est certainement une des plus étranges villes qu'il y ait dans le monde entier. Ces habitants armés de pistolets et de poignards, de brassards et de boucliers en peaux de buffles, vous croyez peut-être qu'ils vont en guerre, ou tout au moins qu'ils se rendent à quelque parade militaire? Non, ils vont traiter de leurs affaires, vendre ou acheter ce que les caprices du roi et de ses collecteurs de taxes ont bien voulu ne pas leur enlever. Quant au roi sous l'administration duquel existe un tel état de choses, c'est un des souverains les mieux logés de la terre. Sa résidence se compose d'une succession de palais qui s'étend sur l'une des rives du Goomty, tandis que sur l'autre rive s'étend sa ménagerie, parc immense où des troupes d'éléphants, de rhinocéros, de tigres, de léopards, d'antilopes, de lynx et de chats de Perse s'ébattent au soleil, dit notre auteur, comme les moutons et les vaches dans un parc anglais. Le luxe des habitants n'est naturellement point en proportion avec le luxe du souverain, et les rues de

Lucknow sont encombrées de mendiants, armés comme les autres citoyens, et qui, ainsi que le mendiant de *Gil Blas*, vous demandent l'aumône l'escopette à la main. Il est même assez curieux de retrouver au fond de l'Asie le type du *lazzarone* italien, avec ses mœurs, ses phrases sacramentelles, ses compliments hyperboliques et ses injures aristophanesques. C'est une preuve de plus que les mêmes causes ont partout les mêmes effets, et que le même état social engendre partout à peu près les mêmes mœurs et le même langage. Est-ce dans une rue de Naples ou dans une rue de Lucknow que se passe la petite scène que voici? « La lumière du soleil a brillé sur l'esclave de monseigneur, et le pauvre esclave sera nourri, vous dit un impudent et vigoureux gaillard armé d'une forte moustache, un sabre et un bouclier au poing, en vous tendant la main. Vous êtes, vous dit-il, la lumière du soleil, et ce compliment vaut bien, à son avis, le salaire d'une journée de travail. Vous vous détournez de dégoût, et alors, aussi tranquillement qu'il vous avait débité ses compliments, il vous fait part de son opinion sur les membres féminins de votre famille (particulièrement votre mère et vos sœurs) dans un langage trop nu et trop énergique pour souffrir la traduction, et plutôt hardi et expressif qu'élé-

gant. » Les citoyens armés et les mendiants forment le plus intéressant spectacle de Lucknow et partagent l'attention et l'étonnement du voyageur avec les chameaux et les éléphants, qui se promènent dans la ville aussi communément que les mulets en Espagne, les ânes et les bœufs dans nos villages, les chevaux dans nos rues.

Lorsque notre aventurier se présenta à la cour de Lucknow, le roi régnant était Nussir-u-din, un des deux fils du premier souverain élevé au trône par la compagnie. Ce n'était point sans difficultés qu'il avait succédé à son père, Ghazi-u-din, lequel l'avait déshérité et avait formé, paraît-il, le dessein de le tuer plutôt que de lui laisser la chance de monter sur le trône. Il avait dû son élévation à l'énergie de sa mère, la *padshah begum* (sultane favorite). Elle arma les femmes de son harem, et, après un combat sanglant dans l'intérieur du palais, elle réussit à déjouer les projets du souverain, grâce à sa bravoure et aussi à l'intervention du résident anglais. Nussir-u-din devint donc roi, et son premier acte fut de suivre les traces de son père : bon sang ne peut mentir. De même que son père avait voulu le déshériter, Nussir voulut déshériter son fils. La mère disputa encore son petit-fils à cette bête fauve et le prit sous sa protection. L'ingrat Nus-

sir, oublieux du passé, ordonna à sa mère de quitter le palais; elle refusa. Le roi envoya alors contre elle ses *femmes-cipayes* (garde d'amazones qui habite le palais), et un second combat s'engagea dans lequel quinze ou seize femmes de la *padshah begum* furent tuées. Le résident anglais intervint de nouveau. Le roi promit au colonel Lowe (c'était le nom du résident) de ne point tourmenter sa mère ni toucher à son fils, si elle consentait à se retirer dans un palais qu'il indiqua. « Le résident se porta garant de la vie de l'enfant, et la *begum* partit contente. Elle eut plus de confiance dans la parole d'un *gentleman* anglais qu'elle n'en aurait eu dans les serments les plus solennels du roi et de tous ses ministres. En vérité, ce n'est pas en Europe que l'on découvre la grandeur de l'Angleterre et la puissance magique que renferme le nom d'Anglais. » Cette brave et courageuse mère de Nussir est le personnage le plus intéressant du livre, le seul qui ait des affections naturelles et quelque chose d'humain. Elle avait réussi contre Ghazi-u-din, elle ne devait pas réussir contre le fils ingrat qu'elle avait sauvé de la disgrâce et peut-être de la mort. Après le départ de sa mère, Nussir fit publiquement proclamer l'illégitimité de son fils. Une fois stigmatisé ainsi, l'enfant ne pouvait plus hériter de la couronne. Plus tard, cependant,

après l'empoisonnement de Nussir, la *begum* fit encore une tentative, cette fois réellement héroïque, car elle ne craignit pas d'entrer en lutte avec le formidable pouvoir de l'Angleterre. Elle fit entourer de troupes le palais où habitait le résident anglais qui refusait de reconnaître le jeune prince; mais les troupes de la compagnie des Indes arrivèrent à leur tour, quelques coups de fusil furent échangés, et le roi de la compagnie, un oncle de Nussir, monta sur le trône.

Si Nussir traitait ainsi sa mère et son fils, il n'y a point lieu d'être étonné qu'il se portât aux derniers outrages envers les autres membres de sa famille. Famille! quel est ce mot-là? Dans le pays d'Oude, comme du reste dans tout l'Orient, le roi seul est tout; ses parents les plus proches ne participent en rien à sa grandeur, et ont moins d'importance qu'un eunuque favori ou une danseuse qui a captivé pour une semaine les sens très susceptibles du roi. S'ils ont encouru la colère du souverain, le dernier esclave du palais a le droit de les bafouer sans pitié, et cela avec la plus complète impunité. C'est là la façon dont le despotisme rétablit l'égalité. Tous sont égaux devant la violence et la cruauté du monarque, aussi bien un prince royal qu'un mendiant. D'ailleurs les victimes sont peu intéressantes : si elles sont tyrannisées, elles n'attendent que le moment

de tyranniser à leur tour, et elles infligeraient, si elles en avaient le pouvoir, les mêmes outrages qu'elles ont à subir. Nussir avait plusieurs oncles, vieux et infirmes, qu'il se plaisait à insulter et à fouler aux pieds ; mais, circonstance fort atténuante, ces oncles avaient comploté jadis sa perte, de concert avec son père, et ils finirent par le faire empoisonner. Ils ne valaient probablement pas mieux que leur neveu, et la seule raison qui semblait militer en leur faveur était leur vieillesse et leurs infirmités. Quoi qu'il en soit, ils étaient une grande ressource pour Nussir : quand ses danseuses ou ses jeux de marionnettes l'ennuyaient par trop, quand il ne trouvait plus aucun plaisir dans les combats de bêtes fauves, qu'il ne lui était tombé depuis longtemps sous la main personne à faire décapiter, quand il sentait qu'il avait besoin d'un dérivatif puissant pour secouer sa torpeur que n'éveillaient plus les jouissances physiques, la cuisine indienne et le vin de l'Europe, alors il invitait à dîner un de ses oncles, et les habitués de la table royale étaient sûrs qu'ils allaient avoir un spectacle exceptionnel. Les plaisanteries qu'on faisait supporter aux princes étaient très variées, grâce au génie inventif du barbier du roi, Anglais de basse extraction, cruel et rapace, qui s'était emparé si bien de l'esprit de

son maître, qu'il était le véritable souverain d'Oude, et que Nussir tomba dès que le barbier eut été chassé par ordre de la compagnie. Nous regrettons que l'auteur ait cru devoir taire le nom de ce facétieux scélérat qui doit vivre aujourd'hui dans une opulence somptueuse, fruit de ses rapines et de ses crimes. Le lecteur aura une idée du génie drolatique de ce favori et de l'affection que Nussir portait à ses oncles par les deux anecdotes suivantes.

Le roi avait invité à dîner un de ces oncles, nommé Saadut. Après le dîner, les convives, échauffés par le vin, se préparaient à assister aux divertissements ordinaires des soirées du palais. — Dansons une écossaise! s'écria le barbier, illuminé par une idée soudaine; je danserai avec Saadut. — Bonne idée, bonne idée! répond le roi; que le khan danse avec mon cher oncle. Sur l'assentiment du roi, le barbier saisit Saadut, et le malheureux vieillard, à moitié ivre, tourne et tourne jusqu'à ce qu'il soit sur le point de s'évanouir. Au milieu de ce tourbillonnement, le barbier, d'un coup de main, fait tomber son turban, grave outrage chez les Hindous d'Oude, et que le vieillard ressentit vivement, car, même dans l'état d'ivresse où il était, il porta la main sur son poignard. Ce geste fut aperçu par le barbier, qui, d'un mouvement rapide, jeta le

poignard loin de lui, détacha le ceinturon du vieillard, déroula le châle qui lui ceignait le corps, puis enleva sa veste de tissu d'or; pièce à pièce, morceau par morceau, il déshabilla le pauvre prince. Quelques-uns des officiers anglais, irrités de cette insolence, s'approchèrent pour protéger le vieillard. — Arrière, messieurs! cria le roi; je veux que la plaisanterie continue, ou, par le ciel, je vous mets aux arrêts! — Le malheureux vieillard se tenait là, au milieu de l'appartement royal, nu comme au jour de sa naissance, jouet des esclaves et de la canaille du palais, bafoué et même frappé, dans un état d'ivresse qui ajoutait encore quelque chose de ridicule à cette scène repoussante, et cependant versant des larmes et se couvrant la figure de ses mains. Dans cet état, le roi le força de danser jusqu'à ce que ses yeux se fussent assouvis de ce honteux spectacle.

Un autre oncle de Nussir, encore plus âgé que le précédent, nommé Asoph, reçut une semblable invitation à dîner. Il ne s'y rendit pas sans hésitation; il pressentait quelque humiliation ou quelque cruauté. — Savez-vous ce que me veut le roi? demanda-t-il au voyageur anglais dont nous citons le récit. — Mais seulement dîner avec vous, je crois. — Hélas! je suis vieux, ma tête est grise et mon œil éteint; je ne puis être

un compagnon pour mon neveu, qui est jeune et avide de plaisirs. « Il y avait, dit notre auteur, une grande et très pathétique expression dans ces paroles, que le vieillard prononça avec toute la musique du langage hindoustani. Je fus touché de son chagrin. » Le dîner commença sous de très bons auspices : le roi entra, salua avec grâce et dignité (pas plus que Néron et Héliogabale, Nussir ne manquait d'une certaine élégance royale), et se montra pour son oncle plein de prévenances hypocrites. Une bouteille de madère fut placée devant Asoph, et les toasts se succédèrent si rapidement, que le vieillard, sentant que la liqueur commençait à lui monter au cerveau, ne put tenir tête au roi et posa son verre à moitié vide seulement. Ici cessèrent les prévenances et l'hypocrisie. Le roi regarda fixement son oncle. — Est-ce que le vin qu'on sert à ma table n'est pas bon? demanda-t-il d'un ton sec. Asoph s'excusa, fit appel à sa volonté et réussit à tenir tête aux convives jusqu'à la fin du dîner. Au moment où les danses commencèrent, la bouteille de madère placée devant Asoph était à peu près vide. — Ne voyez-vous pas qu'Asoph n'a plus de vin? dit le roi en se retournant vers le barbier. Allez lui chercher une autre bouteille. — Le breuvage qu'on posa cette fois devant le malheureux était un composé de madère et d'eau-

de-vie. Une ivresse complète fut produite bientôt par l'affreuse mixtion, et la tète du vieillard tomba sur sa poitrine. « Ses moustaches ont besoin d'être arrangées, » dit le barbier en se levant, et à la grande indignation des Européens témoins de cette scène, il tira brutalement le vieillard par ses moustaches, qu'il portait très longues. Mais ce n'était que le prélude d'une scène repoussante qu'il fallut contempler en silence sous peine d'encourir les colères du monarque, qui déjà avait prévenu toutes les observations par ces mots : « Est-ce que le vieux pourceau n'est pas mon oncle? est-ce qu'il ne m'appartient pas? Moi et le khan nous ferons de lui ce qu'il nous plaira. » En attendant, la tête du vieillard continuait à s'incliner, penchée à demi par le sommeil et à demi par l'ivresse. « Il faut lui redresser la tète, » dit le roi. L'obéissant barbier ne se le fit pas répéter, et, prenant deux longs morceaux d'un fil très solide, il attacha habilement les deux bouts de la moustache du prince aux bras du siége sur lequel il reposait. Le roi battit des mains, chuchota quelques mots à l'oreille de son favori, qui sortit et rentra bientôt après avec quelques fusées qu'on alluma sous le fauteuil. Réveillé par la détonation, le prince tressaillit et fit un effort subit pour se lever. Ce mouvement lui arracha une partie de ses mous-

taches. La douleur avait dissipé complètement l'ivresse; Asoph se leva, et, en courtisan consommé, salua son neveu, le remerciant du plaisir qu'il lui avait donné et le priant de l'excuser si le sang qui coulait de sa blessure ne lui permettait pas de jouir plus longtemps de sa royale société.

Le lecteur ne doit cependant pas se faire illusion, et croire qu'il a affaire, en Nussir-u-din, à quelqu'un de ces monstres de cruauté, phénomènes de scélératesse, qui ont épouvanté le monde. Non! Nussir-u-din n'avait pas l'âme assez forte pour ressembler en rien aux grands types de la tyrannie orientale. Encore moins ressemblait-il à ces fous de la vieille Rome, les Caligula ou les Commode, à qui l'ivresse du pouvoir inspirait des crimes si saugrenus et de si gigantesques sottises. Tout au plus était-il capable de quelques-unes de ces inventions de cruauté raffinée auxquelles se complaisaient le dilettante Néron et le dandy Héliogabale; mais il leur ressemblait par quelques détails seulement, et non par l'ensemble du caractère. Son pouvoir n'était pas assez grand et assez indépendant d'ailleurs pour lui permettre les mêmes folies. Être tyran d'un petit royaume ou tyran d'un vaste empire, ce n'est point absolument la même chose, car l'étendue du pays où s'exerce le despotisme réagit sur le despotisme même et

l'empêche ou lui permet de se développer outre mesure. La tyrannie exercée sur un petit espace perd la moitié de sa force pour le tyran. Elle pèse plus violemment, il est vrai, sur les peuples qui lui sont soumis parce qu'elle pèse de plus près; mais en revanche l'imagination du tyran est gênée et nécessairement limitée par l'étroitesse du territoire. Non, le roi Nussir était un tyran d'un ordre beaucoup moins extraordinaire que tous ces célèbres despotes. Sa tyrannie était un composé de trois sortes d'arbitraires : l'arbitraire d'un enfant gâté de la fortune, à qui le sort n'a imposé aucun contrôle ; l'arbitraire d'un homme sans moralité, et enfin l'arbitraire particulier aux princes d'Orient. Il n'était de sa nature ni cruel ni doux. Il avait une âme essentiellement hindoue, molle, sans résistance, capricieuse. Seulement cette âme, qui est celle de tous ses compatriotes, il l'avait vulgaire et faible. Comme les peuples mêmes soumis à sa tyrannie, il n'avait pas, à proprement parler, de caractère humain, et il était l'esclave de la nature.

Il est assez difficile d'expliquer ce que nous entendons par ces paroles , cependant nous l'essaierons. L'Européen seul a un caractère *humain*, c'est-à-dire qu'il agit en vertu d'une détermination bonne ou mauvaise qui est le fruit de sa volonté. La nature extérieure n'a

pour ainsi dire pas de prise sur lui, ses sens ayant avec elle des relations établies d'une manière régulière et comme par suite d'un consentement mutuel. On dirait, en effet, que chez les races européennes la nature et l'homme ont passé ensemble un contrat pour maintenir leurs droits réciproques. Il en résulte que chez nous il existe une dualité bien établie, la nature d'une part, l'homme de l'autre : chacune de ces deux parties vit donc indépendante; mais en Orient il n'y a pas deux royaumes séparés; l'homme est un des faits de la nature comme le bananier, le tigre ou l'éléphant, et il n'est pas un fait beaucoup plus important qu'aucun de ceux-là. L'homme y a la nature sauvage de la bête fauve, ses mouvements souples et gracieux, ses cruautés soudaines et inexpliquées, sa soumission, sa témérité et sa timidité. Le même voyageur qui nous introduit à la cour du roi d'Oude nous montre des tigres et des éléphants qui, en vérité, agissent d'une manière exactement conforme à la manière dont agit Nussir. Le roi dans ses cruautés et dans ses repentirs ressemble, à s'y méprendre, à l'éléphant Malleer qui tue son *mahout* et puis se laisse doucement mener en laisse par un enfant. On se demande quels sont ici les personnages humains, et l'on est tenté de prendre pour des hommes les bêtes

qui figurent dans ce récit. Le tigre Kagra prendrait la place du roi Nussir, et le roi Nussir la place du tigre Kagra, qu'on ne serait nullement étonné de la métamorphose; l'un et l'autre ont exactement même caractère.

Telle est la nature de ces Orientaux trop vantés, à qui quelques-uns des dons les plus riches semblent n'avoir été accordés que pour marquer la différence entre le *phénomène* homme et les autres phénomènes naturels, et afin d'empêcher toute méprise trop grossière. Nussir-u-din était un Oriental complet. Il était impossible de s'expliquer la raison de ses actions et de saisir le vrai fondement de son caractère. Il était cruel : pourquoi? Demandez au tigre pourquoi il est cruel. Quelquefois il épargnait : était-il clément? Demandez à la bête qui se détourne de sa proie sans qu'on en saisisse la raison si elle agit par clémence? Il eut été inutile de chercher pourquoi il était féroce à telle heure plutôt qu'à telle autre. Un mouvement du sang, une démangeaison de la peau, une minute d'un soleil trop ardent étaient les causes déterminantes de ses actions. Un mot malsonnant vous faisait trancher la tête ou enfermer dans une cage de fer. On ne l'abordait donc qu'à genoux, direz-vous, et sans doute on ne lui parlait que par derrière un voile, ainsi que chez les anciens Perses? Eh! non, il était bon

enfant, très familier; il se laissait parfaitement aborder, et il aimait à folâtrer avec ses favoris. Un jour il s'amusa à jouer avec eux au saut de mouton, prêtant gracieusement sa royale échine comme s'il eût été un simple écolier. Était-ce bonhomie? Non, il obéissait tout simplement à cette loi naturelle, que les enfants suivent instinctivement et que les hommes qui ont quelque souci de leur dignité redoutent dans la vie, — l'égalité de tous dans le plaisir. Une autre fois, ayant entendu raconter qu'un des divertissements de l'hiver en Europe était les combats à coups de boules de neige, il voulut se donner ce spectacle, et en un instant le jardin fut dépouillé de certaines fleurs qui, ayant quelque ressemblance avec les boules de neige, servirent de projectiles à la joyeuse compagnie. Nussir poussait même plus loin la familiarité : il aimait à boire jusqu'à s'enivrer, et il ne craignait point de se montrer à sa cour dans cet état ignominieux; mais n'allez pas croire pour cela qu'il eût des allures grossières. Cet ivrogne savait garder, au milieu de ses vices, une certaine dignité, et notre auteur reconnaît qu'il avait quelque chose de véritablement royal. Tel était Nussir : une énigme des plus compliquées et des plus embrouillées, qu'il était difficile de pénétrer. Grâce à ce caractère énigmatique, ses faveurs étaient périlleuses, car,

comme il était impossible de connaître au juste les mobiles de ses actions et que le caprice était l'unique règle de sa vie, l'expérience de la veille ne pouvait servir en rien au lendemain. C'est là ce qu'apprit à ses dépens un de ses ministres, le malheureux rajah Buktar Singh.

Un jour, au retour d'une promenade, le roi, qui aimait à porter l'habit européen, se mit à jouer avec son chapeau et à le faire tourner au bout de son pouce. Le chapeau étant de mauvaise qualité, ce jeu le défonça. Le roi se retourna en riant, comme pour inviter sa suite à partager sa joie. Rajah Buktar Singh pensa que c'était l'occasion de placer un bon mot : — Il y a un trou dans la couronne de votre majesté, dit-il. Le roi devint subitement pâle : — Avez-vous entendu le traître? demanda-t-il à l'officier qui se trouvait le plus près de lui. Mettez cet homme sous bonne garde. Allez, Rooshun (c'était son premier ministre), faites-moi décapiter cet homme.

Rajah Buktar semblait perdu; il n'était point au service de la compagnie, il était citoyen d'Oude. Le roi avait donc un droit absolu de vie et de mort sur lui comme sur tout indigène. Subitement une pensée de justice excentrique lui traversa l'esprit. — Comment agirait, demanda-t-il, un roi d'Angleterre envers un

sujet qui l'aurait insulté ainsi? — Il l'aurait fait arrêter ainsi que l'a fait votre majesté, répondit un des officiers anglais, et l'aurait fait passer en jugement. — J'agirai donc de même, répondit le roi. Le résident intervint, un conseil fut tenu; toutes les voix parlèrent de clémence, et il fut résolu que Buktar aurait la vie sauve, que le *refuge du monde* (c'était le titre oriental de Nussir-u-din) se contenterait pour toute vengeance de l'emprisonnement du coupable dans une cage de fer et de la confiscation de ses propriétés. Cependant il n'était pas encore sauvé, et un incident survint qui faillit de nouveau lui coûter la vie. — Je veux qu'il soit déshonoré, dit le roi, comme jamais rajah ne l'a été auparavant. Qu'on lui enlève son turban et son habit, son épée et ses pistolets, et qu'on les apporte ici. — Ces ordres furent exécutés. Le turban fut déroulé par un esclave et l'épée brisée par un vigoureux forgeron; quand vint le tour des pistolets, le forgeron crut devoir s'assurer s'ils étaient chargés. — Sont-ils chargés? demanda le roi avec véhémence. — Que le refuge du monde jette sur son esclave un regard de bienveillance, les pistolets sont chargés, répondit le forgeron. — Eh bien! ne vous avais-je pas dit que cet homme était un traître de la pire espèce? N'avait-il pas prémédité de

me tuer? Vous entendez? les pistolets du misérable sont chargés! — C'était son devoir, en sa qualité de général, d'avoir toujours ses pistolets chargés afin de défendre votre majesté, dit avec fermeté un des favoris. — Ah! vraiment, c'est votre avis! répondit le roi. Par Allah! nous verrons si les autres pensent comme vous. Qu'on introduise le capitaine des gardes! — Le capitaine entra. — Capitaine, était-ce le devoir du rajah Buktar Singh d'avoir ses pistolets chargés? — C'est indubitablement le devoir d'un commandant en chef des forces de votre altesse d'être prêt à détourner tout danger qui pourrait menacer soudainement les jours de votre majesté. — C'est bien, qu'on décharge ces pistolets et qu'on les brise.

Le lendemain, Buktar Singh et sa famille partirent de Lucknow. Un caprice du hasard le releva. Un an après cette aventure, des troubles éclatèrent dans Lucknow à l'occasion de la cherté des subsistances. Le roi fut fort étonné de l'audace de ses sujets. — Il y a évidemment quelque chose qui va mal là-dessous, dit-il; je n'ai jamais vu troubles durer si longtemps dans Lucknow. — Le ministre insinua que la récolte avait été mauvaise. — Taisez-vous, Rooshun, répondit le roi, vous êtes une vieille commère. La récolte a été excellente. — Un autre favori,

le professeur d'anglais du roi, insinua à son tour que la police des bazars devait être mal faite. — Je suis de votre avis, répondit Nussir. Déguisons-nous et allons nous assurer de la chose par nos propres yeux, comme l'ancien kalife de Bagdad. — Le roi, accompagné de quelques favoris, descendit sous un déguisement dans les rues de sa capitale. On entra dans la boutique d'un changeur qui causait à ce moment avec un voisin d'une nouvelle attaque contre les magasins de riz. — Tristes temps, tristes temps! Baboo. Ce n'était pas ainsi lorsque le rajah Buktar était ministre du roi. Il maintenait l'ordre dans les bazars. — Oui, en vérité, comme vous le dites, Madhub, le rajah maintenait l'ordre. Tristes temps, tristes temps! — Ce mot fit tressaillir le roi. Deux mois après, le rajah Buktar était de retour au palais, et sa faveur était plus grande que jamais.

Cette anecdote indique assez le caractère que nous avons essayé de décrire, c'est-à-dire un mélange de cruauté capricieuse, de sauvagerie spontanée et de dignité royale. Oui, il y a une certaine dignité dans la conduite de ce tigre, et nous ne pouvons partager en cette circonstance l'opinion de l'auteur anglais. Entre la conduite de Nussir et celle qu'aurait tenue en pareille occasion un prince européen, il n'y a que la

différence de la latitude et du climat. En Europe, le courtisan qui aurait été aussi maladroit que le fut Buktar aurait perdu son crédit; en Russie, il eût été envoyé en Sibérie; dans l'Inde, il court risque d'être décapité. Il n'y a qu'un degré de despotisme de plus; il est vrai qu'il est important.

Le résident intervint dans cette affaire, ainsi que nous l'avons dit, et il obtint quelques adoucissements au sort de la famille du rajah Buktar, exemple frappant de la puissance de la compagnie des Indes sur l'esprit des populations asiatiques. L'honorable compagnie, la *Koompany Bahador*, est à la fois la terreur et la providence de ces populations. On l'implore comme une sorte de génie qui peut tout voir et tout entendre. La compagnie est un mythe sur la nature duquel les hypothèses les plus hardies peuvent être données par les Hindous. Aussi la famille de Buktar se crut-elle sauvée, dès que le résident intervint en sa faveur. L'auteur décrit la douleur et le désespoir de cette famille naguère si puissante, et qu'une minute a suffi pour renverser : c'est un tableau tout asiatique, qui rappelle à l'esprit toutes ces scènes où l'humilité naturelle aux Orientaux se traduit par une pantomime si expressive — les Juifs implorant leur vainqueur ou leur Dieu vêtus de sacs et la

tête couverte de cendres, les musulmans le front penché contre la terre devant le commandeur des croyants, les parias se faisant petits et se collant aux murs pour laisser passer les hommes de race noble.

« J'ai vu bien des spectacles déchirants dans le cours d'une longue vie quelque peu aventureuse, mais je ne me rappelle rien qui m'ait affecté aussi vivement que cette malheureuse réunion de femmes et d'enfants. Ils furent tous traités comme Buktar l'avait été, dépouillés de leurs beaux habits et de leurs ornements, revêtus du misérable costume dont on l'avait couvert. Ils étaient tous là, se serrant les uns contre les autres dans une attitude de crainte muette, comme des moutons qui attendent la boucherie. Le vieux père de Buktar, avec sa peau ridée et son pauvre corps amaigri, qui laissait voir distinctement sa charpente anatomique, était là, pleurant, non de ses propres souffrances et de son déshonneur, mais des malheurs de son fils et des femmes de son fils. Des femmes délicates, qui avaient été élevées dans tous les raffinements du luxe, dont jusqu'alors le visage n'avait jamais été exposé aux yeux des hommes, étaient accroupies à terre, pêle-mêle avec leurs enfants, exposées aux regards et aux plaisanteries brutales de la soldatesque indigène dispersée çà et là dans la cour du palais. L'une de ces femmes serrait son enfant contre son sein et semblait trouver quelque satisfaction dans son malheur à remplir ses devoirs de mère; une autre était assise dans une attitude de silencieux

désespoir, corps incliné, yeux fixés à terre, une Niobé hindoue. Aucun sculpteur n'aurait pu trouver de plus belles formes que celles de deux d'entre elles, qui avaient ce teint de bistre si ravissant lorsqu'il contraste avec la chevelure de jais qui est si commune dans ces pays du soleil. Elles avaient déroulé leurs longues tresses noires, afin que ces emblèmes du chagrin formassent un manteau à leurs épaules nues, et elles n'en paraissaient que plus charmantes. »

Les caprices du roi n'étaient pas tous des caprices sanglants ; il en avait de fort drolatiques, tout à fait dignes du grand Schahabaham ou de tout autre de ces fantoches orientaux mis au monde par Crébillon fils. Volontiers il eût dit, lui aussi, à un bouffon ou à une danseuse qui ne l'amusait pas : « Ah çà ! tâchez ne pas m'ennuyer, ou je vous fais couper la tête. » Un jour, une nouvelle esclave venue du Cachemire figura parmi les danseuses chargées d'égayer les après-dîners de sa majesté. Elle se nommait Nuna, et était extrêmement belle sous ce costume oriental qui voile les formes sans les cacher. La perfection de son beau corps, que l'on distinguait exactement sous ses voiles, attira l'attention du roi. Elle chanta : les accents de sa voix allèrent à l'âme du prince. Elle dansa, les souples mouvements de ses mem-

bres remuèrent les sens de son maître. « Qu'on lui donne cent roupies, dit le roi, en récompense de son chant. » Le lendemain, les prodigalités redoublèrent : « Qu'on lui donne deux cents roupies, » dit le roi, — et lorsqu'il se leva, il ne voulut pas d'autre appui que le bras de Nuna pour l'accompagner au harem. « Vrai, je vous ferai bâtir une maison toute d'or, Nuna, dit le roi, et vous serez ma *padshah begum.* » Ces faveurs durèrent une semaine. « Eh mais! s'écria Nussir un certain soir, comme il la regardait danser, elle m'ennuie. Je voudrais bien savoir quelle figure elle ferait sous le costume européen! — Rien n'est plus facile, sire, répondit l'infernal barbier, toujours prêt à se rendre complice des méchancetés de son maître. On fit sortir Nuna, qui, bientôt après, reparut revêtue du costume des dames européennes ; mais sous cet attirail nouveau pour elle, elle était gauche et embarrassée, ses mouvements étaient gênés, ses formes dissimulées ; toute sa beauté avait disparu. La pauvre fille sentit qu'elle était ridicule et se mit à pleurer à chaudes larmes. Quant au roi, il riait à gorge déployée. A partir de ce jour, le roi ne voulut plus la voir avec un autre costume que le costume européen. Pour échapper à cette persécution, Nuna demanda la permission de quitter la cour; cette faveur lui fut

refusée. Telle fut l'histoire de la grandeur et de la décadence de la danseuse Nuna.

Les seuls favoris qui fussent à peu près à l'abri des caprices de Nussir étaient ses favoris européens, peut-être parce que la terrible compagnie les couvrait. Comme les Européens ne pouvaient prendre de service à la cour sans la permission du résident, la protection de la compagnie s'étendait naturellement sur eux. A l'époque où notre auteur entra au service de Nussir, il y avait à la cour quatre Européens qui se partageaient ses faveurs; son professeur d'anglais, son bibliothécaire, le peintre chargé de conserver à la postérité les traits de son auguste personne, et enfin son barbier. Ce dernier était le plus puissant. Comme on l'a vu, il connaissait à fond la nature de son maître, flattait tous ses vices et servait tous ses mauvais instincts. Il était venu comme mousse dans les Indes, s'était établi comme barbier à Calcutta, avait fait une petite fortune et était allé en chercher une plus considérable à Lucknow. Un incident bizarre lui fit trouver ce qu'il désirait. Le gouverneur général de l'Inde se distinguait alors par sa chevelure bouclée, et, comme le gouverneur général est le miroir de la mode pour l'Inde tout entière, tout le monde cherchait naturellement à l'imiter; les chevelures bouclées

faisaient donc rage, au grand désespoir du résident anglais à Lucknow, qui avait la chevelure plate et lisse. Sur ces entrefaites, le barbier parut, et, grâce à l'habileté du nouveau venu, le résident put bientôt montrer une chevelure magnifiquement bouclée. L'imitation est contagieuse, le roi fut jaloux des boucles de cheveux du résident; le résident lui donna son coiffeur. A partir de ce moment, titres, faveurs, pensions, tombèrent comme grêle sur l'heureux barbier. Il était chargé de fournir de vin la table de son maître et de se procurer tous les objets européens nécessaires au palais. Chaque mois, il présentait à sa majesté une liste des dépenses, longue de plusieurs mètres, que le roi payait toujours sans faire aucune observation. Nussir connaissait toutes les concussions de son favori, il ne faisait qu'en rire : « Qu'est-ce que cela vous fait? dit-il un jour à quelqu'un qui l'informait des habitudes de rapine du barbier; si je veux que le khan s'enrichisse, ne suis-je donc pas le maître? » Il s'enrichit en effet, car, en quittant le service du roi, il emporta une fortune de 240,000 livres sterling. Sa célébrité était si grande qu'il était connu dans l'Inde entière, et que la *Revue de Calcutta* crut devoir lui faire l'honneur de l'attaquer, ce dont le barbier se souciait fort peu. Cependant, ennuyé de ces

criailleries de puritains, le *vil subalterne*, comme l'appelaient les journaux de l'Inde, finit par prendre à ses gages un journaliste pour répondre aux attaques qui pleuvaient sur lui ; mais il pouvait en sûreté braver tous les orages. Sa faveur en effet était de celles qui résistent à tous les coups de la fortune : il tenait le roi par le sentiment le plus fort du cœur humain, l'amour de la conservation personnelle. Le roi avait tellement peur d'être empoisonné, qu'il ne laissait à nul autre qu'à son barbier le soin de sa table et de sa cave ; c'était le barbier qui débouchait les bouteilles et goûtait le vin avant le roi. Enfin son pouvoir était de ceux qui entraînent dans leur chute les pouvoirs supérieurs qui essaient de les briser après les avoir laissés grandir. Le barbier était la seule sauvegarde du roi ; en favorisant tous ses vices et en se faisant le complice de toutes ses cruautés, il ne lui avait laissé d'autre appui que sa personne ; tombant, il entraînait le roi avec lui. Cela se vit bien lorsque, sur les instances de la compagnie, Nussir fut obligé de renvoyer son favori. Quelques semaines après, il mourait empoisonné.

Les amusements du palais étaient dignes de cette cour bizarre. C'étaient des plaisirs cruels et sanglants, mais d'ailleurs intéressants. En vérité, si nous avions visité la cour d'Oude sous

le règne de Nussir, nous nous serions fort peu soucié de ses danses et de ses chants, mais nous aurions volontiers sollicité l'honneur d'assister à quelques-uns de ces combats d'animaux auxquels se complaisait le roi, non pas ces combats repoussants où deux chameaux, luttant dans l'arène, se lançaient au visage les flots de salive de leur second estomac, ni ces combats pénibles à contempler où d'inoffensives et élégantes bêtes, les antilopes par exemple, s'éventraient pour le plaisir d'une brute humaine qui ne les valait pas, mais les combats gigantesques des rhinocéros, des tigres et des éléphants. Ces spectacles sont tellement émouvants, que les pages dans lesquelles l'auteur les raconte minutieusement arrivent par moments à l'éloquence.

Ce dut être, en effet, un beau spectacle que celui du tigre Teraï-Wallah renversant le tigre Kagra. Kagra était un favori du roi, et Nussir avait parié pour lui une somme de cent *mohurs* d'or contre le résident. Kagra était un tigre monstrueux, l'orgueil de Lucknow; on le montrait aux voyageurs comme une des merveilles du pays, et cependant Kagra fut vaincu par le Teraï-Wallah (c'est-à-dire l'*étranger de Teraï*), ainsi nommé parce qu'il avait été pris dans le district de Teraï. Mais plus merveilleux encore fut le combat du tigre Burrhea contre le cheval

sauvage qu'on nourrissait dans la ménagerie du roi, et que sa férocité avait fait surnommer *le mangeur d'hommes*. Cette bête anthropophage, s'étant échappée un certain jour, avait tué et mis en pièces plusieurs personnes, et failli dévorer notre auteur lui-même avec quelques-uns des habitués de la cour. Lorsqu'on rapporta le fait au roi, il se prit à rire et répondit : « Eh bien! puisqu'il est si terrible, qu'on le mette aux prises avec Burrhea. Burrhea le mettra à la raison. » On introduisit dans l'arène les deux animaux. Aussitôt qu'ils furent en présence, devinant ce qu'on leur demandait à l'un et à l'autre, ils prirent toutes leurs mesures pour le combat, le cheval baissant la tête, et l'œil immuablement fixé sur son adversaire, suivant tous ses mouvements, et ayant soin de présenter toujours la croupe au lieu du cou, le tigre tournant avec hypocrisie autour de l'arène, comme s'il ne méditait rien contre la vie de son adversaire, et épiant l'occasion. Ce manège dura plusieurs minutes, et subitement, à la grande surprise du narrateur anglais, qui regardait pourtant ce spectacle avec toute l'attention qu'il mérite, le tigre s'élança sur sa proie d'un bond électrique, comme poussé par un ressort invisible. Le cheval, qui n'avait perdu aucun de ses mouvements, présenta la croupe, qui fut

déchirée par les griffes du tigre, lança une ruade et envoya Burrhea rouler dans la poussière. « C'est égal, Burrhea l'aura, » dit le roi. Le tigre se releva, et les animaux recommencèrent leur pantomime. Mêmes promenades circulaires de la part du tigre, même attention de la part du cheval à ne présenter que la croupe, même bond galvanique et imprévu de Burrhea, qui, cette fois, roula dans la poussière en poussant des hurlements et en cherchant une issue pour fuir : sa mâchoire avait été brisée par une des ruades du cheval. « Ah! mais, dit le roi, ce *mangeur d'hommes* est un brave compagnon. Qu'on le fasse combattre contre des buffles sauvages. » On introduisit dans l'arène trois buffles énormes, qui regardèrent d'un air étonné et stupide, sans bien comprendre ce qu'on voulait d'eux. Le cheval, plus intelligent, voulut sonder le terrain et connaître la nature de ces nouveaux adversaires. Il s'approcha de ces énormes bêtes, dont la moindre aurait suffi pour l'anéantir, et s'avisa d'étendre son long cou sur le dos d'un des buffles; ils n'y prirent garde et ne parurent se soucier en rien de lui. La familiarité engendre l'insolence, dit l'auteur, et le cheval, encouragé par cette attitude passive, s'approche de l'un des buffles et lui allonge un coup de pied. Surpris de cette audace, les trois

buffles relèvent la tête et regardent d'un air étonné, comme s'ils cherchaient à comprendre la raison de cette attaque imprévue. « Eh! mais, dit le roi, c'est un brave camarade que ce cheval; je veux qu'il ait la vie sauve. » On fit sortir de l'arène *le mangeur d'hommes*, qui s'était montré si ingénieux, et qui, grâce à sa présence d'esprit, avait su garantir sa vie.

Je suis fâché d'apprendre qu'une lutte de rhinocéros et d'éléphant n'a pas tout l'intérêt qu'on pourrait supposer; mais, en revanche, les combats d'éléphants sont un spectacle encore plus extraordinaire que je ne l'imaginais. L'hôte anglais de Nussir en décrit un, dont le héros dépasse tous les éléphants légendaires et fabuleux de l'antiquité dont Pline et autres auteurs nous ont conservé le souvenir. Que sont ces éléphants pieux et reconnaissants, qui sauvent la vie à leur maître ou font leur prière au lever du soleil, à côté du terrible et doux Malleer, qui mériterait bien mieux qu'eux de passer à la postérité? Les combats d'éléphants avaient lieu dans un vaste enclos, sur une des rives du Goomty, et les spectateurs contemplaient avec sécurité ce spectacle de la rive opposée. Chaque éléphant combat monté par son *mahout*, qui dirige l'énorme bête au moyen d'une corde passée entre ses défenses et sa

queue. Les deux éléphants s'avancent l'un contre l'autre, la trompe relevée, ils se heurtent de front, et le choc est si terrible qu'on l'entend, dit l'auteur, à un demi-mille de distance, et que souvent les défenses brisées sautent en l'air. Dans le combat décrit par l'ancien serviteur du roi Nussir, Malleer fut le vainqueur. Son adversaire, reculant toujours devant lui, se trouva acculé au Goomty et se jeta dans le fleuve. Malleer voulut l'y suivre ; résistance de la part du *mahout*. Malleer s'obstine, le *mahout* redouble d'efforts pour modérer son ardeur. Malleer, perdant patience, dans un mouvement de fureur renverse son *mahout*, qui, tombant du haut de cette tour vivante, se blesse et gît à terre sans pouvoir se relever. L'éléphant furieux leva alors sa patte énorme, la posa sur la poitrine de l'homme, et broya sa charpente osseuse avec tant de force, qu'on entendit le craquement des os sur l'autre rive du fleuve ; puis il enroula sa trompe autour d'un des bras du cadavre, l'arracha et le lança au loin. Les spectateurs, pétrifiés d'horreur, contemplaient cette scène sans oser pousser un cri, et au moment où l'épouvante était à son comble, un nouvel incident vint encore augmenter l'émotion. On vit une femme, qui portait un enfant dans ses bras, courir en désespérée vers l'élé-

phant. C'était la femme du *mahout*. « Oh! Malleer! Malleer! bête cruelle! vois ce que tu as fait. Voilà notre maison finie. Tu as enlevé le toit, maintenant brise les murs; tu as tué mon mari que j'aimais tant, tue-moi maintenant, ainsi que son fils. » Vous croyez peut-être que Malleer se mit à rugir et à menacer? Non, Malleer était un héros : comme tous les héros, il avait ses moments de fureur pendant lesquels il était dangereux de l'approcher; mais il avait l'âme magnanime et le cœur chevaleresque. Sa fureur se dissipa en écoutant les reproches de la femme du *mahout*. Il retira son pied, qui pesait sur le cadavre; tête basse, il contempla la douleur de la pauvre femme, écouta patiemment ses reproches et y répondit par les regards pleins de tristesse et de repentir qu'il lui jeta. Pendant ce temps, le petit enfant du *mahout* jouait entre les jambes du colosse et badinait avec sa redoutable trompe.

L'accès de colère de Malleer semblait passé. Les cavaliers armés de lances, qui sont chargés de piquer l'éléphant pour le faire sortir de l'arène, pensèrent, voyant le héros plongé dans la douleur, que le moment était venu où, sans danger pour leur vie, ils pouvaient accomplir leur tâche; ils se trompaient. Malleer se retourna, secoua les oreilles et grogna comme

pour leur dire : J'ai commis une mauvaise action et j'en suis fâché; mais ce n'est pas à vous que je dois des comptes, c'est à cette pauvre femme et à ce faible enfant. Quant à vous, décampez si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur. Ils ne tinrent compte de cette éloquence muette et voulurent le piquer. Malleer furieux se retourne, mugit, lève sa trompe, prend sa course, et chevaux et cavaliers fuient éperdus devant lui. Il allait faire quelque nouvelle victime, lorsque le roi eut un éclair de sagesse : « Que la femme du *mahout* l'appelle! il l'écoutera. » La femme l'appela, et le furieux Malleer revint absolument comme l'aurait fait un épagneul à l'appel de son maître. « Que la femme le monte avec son enfant et l'emmène! » dit le roi. Malleer s'agenouilla sur l'ordre de la femme. Elle monta sur son dos. Malleer lui donna d'abord pièce à pièce tous les membres du cadavre mutilé de son mari, puis son enfant. A partir de ce moment, il ne voulut plus d'autre *mahout* qu'elle. En vérité, nous sommes bien dans l'Inde, la terre du panthéisme. Les hommes vivent pour ainsi dire dans la compagnie des bêtes, et les bêtes dans celle des hommes; les hommes parlent aux bêtes, et les bêtes comprennent; ils font échange de caractères et de sentiments. A eux seuls, les animaux occupent un

grand tiers de ce livre, et c'est justement qu'il en est ainsi, car on ne voit pas en quoi ils diffèrent foncièrement des acteurs humains du récit. L'éléphant Malleer, les tigres Kagra, Teraï-Wallah et Burrhea, le cheval *mangeur d'hommes*, sont des caractères, des individualités, et méritent vraiment d'être des personnages dans l'État (ce qu'ils sont d'ailleurs à peu près), à l'instar de Nussir-u-din et de ses favoris.

Telle était la vie de Nussir-u-din, et telle sera la vie de tout roi d'Oude, jusqu'au jour où l'Angleterre aura jugé convenable de ne pas protéger plus longtemps de telles infamies. Nous n'avons pas à donner de conclusions; elles se tirent d'elles-mêmes de ce récit. Les traités qui placent la tyrannie des rois d'Oude sous la protection de la compagnie sont aussi coupables, jusqu'à un certain point, que les traités qui accorderaient aux traficants d'esclaves la protection des gouvernements et des lois. Il n'y a entre ces deux faits qu'une différence très subtile, et cette protection n'est qu'un des derniers restes de cette vieille politique machiavélique qui s'inquiète avant tout du bénéfice matériel, sans souci aucun des crimes dont il faut le payer, politique sur laquelle l'esclavage a été fondé, et en vertu de laquelle il est encore conservé, défendu et excusé. Les Anglais se sont

débarrassés de l'esclavage, il est bien permis de croire qu'ils en finiront aussi avec cette protection accordée à des roitelets sanguinaires, et qu'ils ne voudront pas éternellement permettre qu'avec leur autorisation des millions d'hommes soient tyrannisés, ruinés et spoliés à merci. Les victimes sont réellement intéressantes, et les bourreaux le sont fort peu : la protection de l'Angleterre est donc, si nous pouvons nous exprimer ainsi, *placée à rebours*. C'est en faisant le vœu qu'il en soit autrement que nous terminerons ces pages, où nous avons été heureux de pouvoir présenter de cet Orient dont on nous étourdit depuis si longtemps une image qui est le contraire de belle et où nous nous sommes proposé pour but de conquérir, s'il nous était possible, quelques ennemis de plus à ces détritus de civilisations naguère splendides, aujourd'hui embarrassantes et pestilentielles.

Janvier 1856.

LUTFULLAH

GENTILHOMME MUSULMAN DE L'INDE

LUTFULLAH

GENTILHOMME MUSULMAN DE L'INDE

Cette autobiographie, écrite en langue anglaise par un musulman de l'Inde du nom de Lutfullah qui a été longtemps au service de la compagnie, et éditée par un orientaliste anglais bien connu, M. Eastwick, n'a été certainement ni composée ni publiée en vue de circonstances quelconques. Si l'insurrection des cipayes prête à ce livre un intérêt de plus, il n'avait pas besoin de cet événement pour être amusant et instructif. On l'aurait trouvé curieux en tout temps, et j'ajouterai même qu'il est jusqu'à un certain point désavantageux pour le *gentilhomme* mahométan que son autobiographie ait paru pendant la révolte : c'était plutôt un livre fait pour être lu pendant que la domination anglaise régnait paisiblement sur l'Inde. En effet, le charme.

l'attrait de ce livre est surtout moral. Il ne contient aucune révélation politique, il ne jette aucun jour sur les haines qui séparent dans l'Inde les races gouvernantes des races gouvernées. Si le gentilhomme musulman en sait plus long qu'il n'en dit sur les sentiments véritables de ses coreligionnaires, il a bien gardé son secret, et possède certainement cette discrétion orientale qui est si voisine de la duplicité et de l'hypocrisie. Les chrétiens non seulement n'y sont pas maudits, mais sont appréciés à plusieurs reprises avec impartialité et tolérance. Si l'auteur n'a aucun parti pris contre l'Angleterre et le christianisme, il en a moins encore, ainsi qu'on peut le supposer, contre ses coreligionnaires et les diverses races orientales qui habitent le territoire de l'Inde. En écrivant ses mémoires, il semble n'avoir eu d'autre but que de raconter les aventures de sa longue vie de voyages, et il les raconte avec sobriété, agrément et candeur, sans la moindre emphase asiatique. Aucun artifice d'artiste ne vient, d'ailleurs, nous mettre en garde contre la véracité du narrateur; les incidents et les spectacles, de quelque nature qu'ils soient, qui se présentent à lui ont à ses yeux la même valeur. Il n'oublie pas une des étapes de son itinéraire et se garde bien, dès qu'il met le pied dans une ville nouvelle, de

passer sous silence l'année de sa fondation et l'histoire des familles qui l'ont gouvernée. On dirait, en vérité, une manière de Pierre de l'Estoile ou d'avocat Barbier musulman racontant naïvement tout ce qu'il a vu et entendu, sans choix et sans ordre. Il jouit, en outre, d'une parfaite impassibilité d'esprit. Quoiqu'il soit humain, l'habitude semble avoir un peu émoussé sa sensibilité, et il raconte sans beaucoup d'émotion les traits de mœurs barbares et les actes de superstition sauvage qu'il a rencontrés sur sa route. Nous pouvons donc nous fier à lui et accepter sa compagnie. Voyons, dans le tableau qu'il nous présente, cet Orient si vanté des artistes et des poètes, et pour lequel tant de gens, en haine de l'Angleterre, se sentent périodiquement germer au cœur des tendresses si grandes.

Lutfullah peut être pris comme un échantillon de choix des classes élevées et éclairées de l'Orient. Il est de famille noble et sacerdotale, et il n'a pas manqué, en tête de ses mémoires, de dresser l'arbre généalogique de ses ancêtres depuis Adam, le père commun des hommes, jusqu'à lui-même, Cheik Lutfullah, dernier rejeton d'une race aussi illustre. Le gentilhomme mahométan n'avait pas besoin de remonter si haut pour nous convaincre de

l'antiquité de sa race, car le véritable fondateur de sa famille, Shah-Kamaluddin, appartient au xve siècle. Beaucoup d'illustres gentilshommes européens ne peuvent pas se vanter d'une plus antique origine, et, parmi cette aristocratie anglaise qui paraît si imposante à Lutfullah, bien peu de familles de pairs pourraient remonter plus loin que les premiers Tudors. Ce Shah-Kamaluddin vécut dans la province de Malwa entre 1434 et 1470, et mourut avec la réputation d'un saint. En récompense des sages conseils qu'il n'avait cessé de lui donner pendant cette période de plus de trente années, le prince qui gouvernait alors le Malwa lui fit ériger un tombeau splendide et attacha à ce monument certaines propriétés dont le revenu fut affecté aux réparations de divers édifices religieux et aux besoins de la postérité du saint. Les ancêtres de Lutfullah jouirent pendant trois siècles de cette fortune, qui fut confisquée presque tout entière en 1706 par les conquérants mahrattes, et cette famille, jusqu'alors si riche, tomba dans une quasi-pauvreté. Ses membres, en bons musulmans, courbèrent la tête sous le coup qui les frappait, continuèrent pieusement l'exercice de leur profession sacerdotale, et gardèrent si peu rancune au tout-puissant Allah, que le père de notre héros lui donna à sa naissance le nom de

Lutfullah, qui répond à notre nom de Théodore, c'est dire qu'il signifie *présent de Dieu.*

Lui-même, Lutfullah, élevé dans les ordres, a exercé à plusieurs reprises des fonctions sacerdotales. Il est pieux et gémit sur la décadence du mahométisme et le peu de ferveur que témoignent les nouvelles générations. Sa piété est sincère, assez éclairée, nullement dévotieuse, et ses plaintes ne sont ni d'un fanatique, ni d'un charlatan. Quand il déplore la décadence du mahométisme, ce n'est pas sur la perte des superstitions qu'il s'afflige, mais sur la perte des pratiques religieuses favorables à la moralité et à la pureté de l'âme. Il s'indigne de voir préférer aux coutumes introduites par la loi du Koran des coutumes qui s'éloignent du mahométisme. Ainsi il fut soumis à l'opération de la circoncision, coutume plus mosaïque que mahométane, et il fait à ce sujet sur l'état présent du mahométisme des réflexions assez curieuses pour mériter d'être rapportées :

« Ici j'exprimerai ma surprise de voir les musulmans adhérer si strictement à cette opération cruelle et quelquefois fatale, quoique le sacré Koran se taise entièrement à ce sujet. Le sens commun devrait suffire pour apprendre à nos coreligionnaires qu'on ne doit priver aucun fils d'Adam de ce qui lui a été accordé par la nature : *Hæc membrana data est pro*

præservatione sensationis peculiaris et procreationis. Et néanmoins, malgré cette observance scrupuleuse d'un rite qui ne nous a pas été imposé, un grand nombre de *croyants* à notre époque négligent bien des pratiques qui nous ont été strictement recommandées par le Koran : ainsi la prière cinq fois par jour, les trente jours de jeûne annuel, le don des aumônes jusqu'à la quarantième partie de son revenu, et le pèlerinage à la Mecque une fois dans la vie, si cela est possible au croyant. Le Koran défend aux vrais croyants de faire usage des liqueurs enivrantes, et de recevoir ou de payer intérêt pour l'argent prêté. Je suis affligé d'avouer que ces devoirs religieux, ainsi que bien d'autres, sont peu pratiqués par les musulmans à l'époque où nous vivons. Les prières et les jeûnes ne sont observés que par très peu de personnes, même parmi les plus religieuses, et il n'y a pas plus d'un riche sur mille qui fasse les aumônes prescrites. Le pèlerinage est accompli par très peu de personnes riches ou importantes; il est laissé en général aux pauvres diables qui sont inutiles au monde comme à eux-mêmes. Ceux qui s'abstiennent de drogues ou de liqueurs enivrantes sont à peu près dans la proportion de un sur cinq mille, et je puis dire avec assurance qu'il n'y a absolument aucun musulman qui s'abstienne du crime de transaction usuraire. Le secret mystérieux de la naissance et de la mort des religions est connu seulement de l'Être suprême et omniscient; ses actes doivent être tenus pour très sages, et ils sont insondables pour les plus grands philosophes. Je me tairai donc sur ce sujet, laissant les choses suivre leur cours, comme il plaira à sa toute-puissante volonté, en me contentant

de gouverner ma vie selon la loi de son bienheureux prophète. Un mortel comme moi ne doit pas dévier du sentier qui a été suivi par cent vingt millions d'hommes depuis plus de douze siècles et demi. Comme le poète anglais l'observe fort bien, « ta personne n'est que poussière, ta stature n'est que d'un empan, ta vie n'est qu'une minute, homme, folle créature! »

Ces paroles font certes honneur à l'âme de Lutfullah, et cependant je ne les ai pas citées seulement pour les recommander à l'admiration du lecteur. Lutfullah, qui s'offre à nous comme le représentant de ce que les races orientales ont de meilleur, comme le type de l'honnête homme musulman en un mot, est malgré tout une créature d'un ordre moral inférieur. Cet *honnête homme* est d'une indigence morale extrême. Il ne voit que des détails, ne les voit qu'une minute, et ne peut mettre d'accord deux idées. Les deux vices ou, si l'on aime mieux, les deux privations morales qui ont empêché la civilisation orientale de se développer, qui l'ont pétrifiée et frappée de stérilité, — l'absence d'expansion et l'absence d'assimilation, — se découvrent dans chacune de ses paroles. Avez-vous remarqué dans le passage que nous avons cité sur l'état du mahométisme ce que nous appelons l'indigence morale sous l'humilité pieuse avec laquelle Lutfullah

se soumet aux desseins de la Providence? La religion musulmane, qui est chère à Lutfullah, tombe en poussière; mais qu'y peut-il faire? Pauvre individu, misérable intelligence, peut-il sonder les secrets de la destinée? Que la destruction ait donc son cours; cela excitera la tristesse, mais non pas l'indignation de Lutfullah. Quant à lui, il suivra docilement les sentiers où ont marché avant lui des millions d'hommes, tout simplement parce qu'ils y ont marché. Il ne lui vient pas à l'esprit de se dire que si sa mosquée est détruite, il logera parmi les ruines, et qu'il doit en conséquence la défendre. Ne rien faire et laisser faire, telle est sa devise morale invariable. Il a eu sous les yeux un spectacle imposant et propre à faire réfléchir. Il a vu les hommes blonds, les *Faringis*, établis dans son pays et gouvernant d'inertes multitudes au moyen d'une poignée de soldats. Toutes les réflexions que lui inspire ce spectacle, c'est que probablement le Tout-Puissant n'a point permis sans motifs aux habitants de cette île microscopique de gouverner le vaste empire de l'Inde; mais quels sont ces motifs? Lutfullah ne songe pas à se le demander; il accepte la domination anglaise sans surprise ni indignation. Quoiqu'il parle sans cesse de sa *chère patrie*, il ne s'émeut pas plus de la voir aux mains de

l'étranger qu'il ne s'est ému de voir sa *chère* religion tomber en ruines. Cet homme a une religion et une patrie; il voit l'une et l'autre lui échapper sans tristesse, sans colère, sans un mot qui trahisse la passion ou seulement un vif attachement.

Lutfullah est un lettré; il a passé sa vie à réfléchir : eh bien! chez lui l'activité de l'esprit est nulle. L'âme ne se meut pas, et se montre incapable d'une contemplation large et soutenue. L'étonnement que lui cause un spectacle imprévu n'éveille même pas sa curiosité et le désir de pénétrer plus avant dans le mystère des choses. On se demande quelle secousse il faudrait imprimer à une telle âme pour la mettre en mouvement et la rendre sonore. Ce n'est pas qu'il ne soit ambitieux de savoir : il a même des velléités de libre-pensée, et il se laisse volontiers aller à sa rêverie; mais le plus léger incident arrête ce commencement de dilatation spirituelle, et il s'opère alors en lui un mouvement de contraction semblable à celui de la tortue repliant sa tête dans sa carapace à l'aspect du plus inoffensif objet. Un jour, sur le bord de la mer, il se prit à méditer sur l'infini, et, de déduction en déduction, il en vint à réfléchir sur les dogmes d'une secte brahmanique qui tient la matière pour éternelle et existant par elle-même; « mais,

dit-il, avant d'être arrivé à la conclusion de ce raisonnement impie, je fus rappelé à moi vivement par une douleur cruelle. Un chien s'était doucement approché de moi, m'avait mordu violemment au mollet, et, après m'avoir puni pour mon crime, s'était enfui comme un boulet de canon. » Cependant, malgré cette timidité d'esprit que nous surprenons ici en flagrant délit, Lutfullah se considère presque comme un libre-penseur, et s'effraie de ses audaces philosophiques. Très jeune, il fut arraché à une mort imminente par les soins d'un pieux brahmane, qui confessa avoir obéi en cette circonstance aux bonnes inspirations que son dieu Mahadeva lui avait soufflées. Ce dieu Mahadeva était une idole de pierre. « Cet accident, dit Lutfullah, éveilla des doutes dans mon jeune esprit. Si les Hindous adorent des pierres, nous, nous adorons des ossements et de la poussière. Croire à l'un ou à l'autre culte ou les rejeter tous deux est un dilemme fort embarrassant. » Toutefois il recule bien vite, et revient soumis à la loi du Koran. Sa doctrine philosophique consiste dans un théisme assez prononcé, mais qui découle, comme une conséquence naturelle, du mahométisme et de la croyance à la fatalité. Il a si peu d'habitude des déductions métaphysiques, qu'il ne s'aperçoit guère qu'il n'a point fait un pas

hors du mahométisme, lorsqu'il croit en être sorti. Que son âme soit en paix, et qu'il n'en croie pas ses amis, qui, dit-il, l'ont souvent accusé d'être incrédule : s'il n'a pas toujours vécu dans la mosquée, il n'en a jamais dépassé l'ombre.

Si grand que soit ce défaut d'expansion, il est encore surpassé par l'absence d'assimilation. Lutfullah a vécu les trois quarts de sa vie avec des chrétiens et des Anglais; il n'a réussi à s'assimiler aucune idée chrétienne ou européenne. Il juge les symboles chrétiens comme pourrait le faire un païen, habitué à tout matérialiser et à prendre tout à la lettre. Il s'imagine que les chrétiens donnent à Dieu une mère ou une femme; il ne sait pas au juste quelle est l'importance de la personne de Jésus dans la religion chrétienne, et il prête son ignorance et ses incertitudes de pensée aux diverses églises. « D'un autre côté, dit-il, lorsque je pensais au christianisme, les chrétiens me semblaient aussi être tombés dans des opinions erronées touchant le prophète Jésus-Christ (que béni soit son nom!) : quelques-uns en font leur Dieu, d'autres le fils de Dieu, et quelques autres une des trois personnes de leur Trinité. » Même incertitude sur des sujets moins élevés et plus faciles à saisir. La compagnie des Indes lui apparaît sous une forme presque

effrayante, et quoiqu'il en ait vu les chefs de ses yeux à Londres même, il ne parle qu'avec une sorte de terreur « de ces quarante personnes puissantes qui tiennent dans leurs mains les destinées de son pays ». Un degré d'ignorance de plus, et Lutfullah ne serait pas loin de voir en elle, comme les Hindous, un être diabolique, une divinité inaccessible, ou une redoutable sorcière. Son instruction semble lui être extérieure; il a mal étudié, d'ailleurs, sans méthode et sans direction. Il a étudié, par exemple, l'anatomie dans les livres. A Londres, il assiste à une séance d'anatomie, et il est obligé de confesser « qu'il en a plus appris en une heure qu'il n'en aurait appris avec ses livres dans une année de dur travail ». Aucune des notions scientifiques qu'il a recueillies dans ses lectures n'a été vérifiée par une expérience personnelle; aussi est-il embarrassé pour se rendre compte du moindre phénomène, et retombe-t-il immédiatement dans les superstitions de l'ignorance. A Londres, il va visiter le Diorama. « A notre arrivée dans ce lieu d'incantations magiques, nous fûmes conduits par le gardien dans une chambre aussi noire que le cœur d'un infidèle. » Ce n'est pas sans appréhension qu'il consent à s'asseoir sur les sièges que lui présente avec *bienveillance* son introducteur. « Je dis avec bienveillance,

car nous nous étions mis à sa discrétion, et il aurait pu nous maltraiter avec impunité dans ce noir cachot, s'il l'avait voulu. » Quel déplaisant état de civilisation, quel singulier état permanent de l'âme, quelles habitudes craintives et défiantes se révèlent dans ce tout petit fait! Mais les fantasmagories du Diorama l'effraient encore bien plus que les ténèbres; il s'explique en partie seulement le phénomène, et il ne respire à l'aise que lorsqu'il est sorti, s'estimant heureux d'en être quitte pour la peur. « Enfin, à notre très grande satisfaction, nous fûmes tirés par le gardien de ce lieu de fausse magie... A demi satisfaits, à demi inquiets, nous retournâmes à notre domicile. Quelques-uns de nos compagnons croyaient que la maison était sous la puissance des mauvais esprits. » Dans ce voyage à Londres, ce pauvre Lutfullah est encore le plus courageux de ses compagnons. C'est lui qui représente parmi eux la civilisation et le progrès. Voyez avec quelle bravoure il se hasarde à descendre dans l'eau sous la cloche à plongeur! Il a fait appel ce jour-là à toute son énergie. « Le 10, j'accompagnai mon chef à l'Institut polytechnique, Regent street. Parmi plusieurs autres choses, la cloche à plongeur nous amusa beaucoup. J'entrepris de descendre dans l'eau au moyen de cet appareil extraordi-

naire. Mon chef et mes compagnons, non seulement n'osèrent s'aventurer à descendre, mais me dissuadèrent vivement d'entreprendre cette aventure, en me représentant que c'était un acte de grande imprudence que d'exposer sa vie pour un amusement inutile. Faisant la sourde oreille à leurs remontrances, je me rendis sur le bord de l'eau, et, après avoir dit mes prières au nom du tout puissant et tout miséricordieux Allah, j'entrai dans la cloche avec quatre Anglais... En atteignant le fond, nous vîmes les cailloux et le gravier, et enfin nous sortîmes de ce gouffre dangereux pour revenir à l'air libre du ciel. »

Nous connaissons maintenant Lutfullah ; nous savons dans quelle mesure ce type de l'homme éclairé d'Orient peut sentir et penser. Laissons-le raconter ses aventures, en y mêlant le moins possible nos impressions personnelles; suivons l'exemple qu'il nous a donné. Il n'a pas l'esprit critique et analytique, il raconte sans chercher à se rendre compte de ce qu'il a vu, il n'a jamais essayé de tirer le résultat de son expérience personnelle ; mais ce résultat apparaîtra de lui-même aussitôt qu'il aura terminé son récit.

Issu d'une famille noble et pauvre, Lutfullah a eu de bonne heure à faire son chemin et à gagner

par lui-même son existence. Il a mené la vie d'un Gil Blas oriental. On a remarqué avec raison que la seconde partie de *Gil Blas*, celle où le héros est déjà riche et puissant, est moins curieuse que la première, où le héros traverse les limbes de la misère et de l'obscurité. La seconde partie des *Confessions*, où Rousseau raconte sa vie d'homme célèbre, est moins intéressante aussi, de l'avis de tous, que la première, et semble plus vide, quoiqu'elle soit plus remplie en réalité. Les confessions de Lutfullah présentent le même caractère. En Orient comme en Occident, c'est, paraît-il, le privilège de la jeunesse d'inspirer plus d'intérêt avec ses misères et son inexpérience que l'âge mûr avec sa prudence et ses richesses. C'est la jeunesse qui est remplie, c'est l'âge mûr qui est vide, et la situation, le milieu social, le caractère, n'y font rien. Ce qui est arrivé au gai Gil Blas, au mélancolique Rousseau, et à tant d'autres d'humeurs diverses, est donc arrivé à l'honnête et grave Lutfullah. Il a beau être seul, pauvre, abandonné : tant qu'il est jeune, les aventures viennent se présenter d'elles-mêmes sans qu'il les ait cherchées. De grotesques caricatures de vieux cheiks musulmans grimacent dans ses souvenirs d'enfance. Les *thugs* l'attendent au bord des grandes routes pour l'initier complaisamment à leur

sinistre métier. Les brahmanes se trouvent tout exprès au bord des fleuves pour l'arracher à la mort. Il s'enrôle pour aller à la guerre, et l'armée dont il croit faire partie se compose d'une bande de voleurs afghans. Plus tard, lorsque sa jeunesse est passée, lorsqu'il est au service de l'Angleterre ou qu'il enseigne aux officiers anglais les langues persane et hindoustani, tout change comme par enchantement. Il va de ville en ville sans rencontrer la plus petite aventure, et pourtant il est alors, dans une certaine mesure, riche et puissant; ses relations sont innombrables et se renouvellent avec chaque voyage nouveau. Lutfullah n'a pas échappé à cette loi mystérieuse qui veut, à ce qu'il semble, que notre vie perde en attrait ce qu'elle gagne en expérience.

Il perdit son père de bonne heure, et sa mère se trouva veuve, jeune encore, sans autre ressource qu'une pension de 200 roupies (20 livres sterling), débris de l'énorme revenu qui avait été jadis légué à ses ancètres par la munificence d'un prince musulman. La jeune femme s'en alla vivre, avec son enfant, dans la maison habitée par sa mère et son frère. C'était une famille de pieux musulmans, hospitaliers et charitables, qui rappelle d'assez loin, mais qui rappelle cependant, — tant sous toutes les lati-

tudes des conditions et des habitudes identiques produisent les mêmes résultats moraux, — les vieilles familles bourgeoises des pays catholiques, et spécialement du midi de la France. Il est réellement curieux de contempler sous une forme orientale les mêmes spectacles intimes, les mêmes péripéties paisibles, les mêmes doux sentiments que beaucoup d'entre nous, venus encore à temps dans ce monde de progrès saint-simonien, ont pu contempler dans leur enfance. La fortune de la famille était mince, et le foyer étroit; mais on sut l'élargir pour y faire une place à la veuve et à l'orphelin. Le petit Lutfullah fut élevé avec les enfants de son oncle, et si l'un des enfants fut plus gâté et extérieurement plus entouré de tendresse que les autres, ce fut lui. La famille, respectée des voisins pour son antique origine sacerdotale, leur rendait ce respect en services et en bienfaits. La ville où elle résidait (Dharanagar, dans la province de Malwa) fut quelque temps en butte aux attaques des bandits, et les habitants étaient exposés journellement à être pillés et torturés; pour se mettre à l'abri d'une de ces deux extrémités au moins, les voisins confièrent leurs richesses et leurs bijoux à cette maison hospitalière, dont les bandits eux-mêmes étaient tenus éloignés par le respect religieux. Un des hôtes habituels

de nos vieilles familles catholiques, le famélique abbé italien, payant en déclinaisons et en conjugaisons le prix d'une hospitalité gratuite, ou le vieux curé, maussade et bon, déjà placé sur la limite de la seconde enfance, qui s'endort tous les soirs au coin du feu après avoir dit ses grâces, ne manque pas non plus au coin de ce foyer musulman. Cette intéressante et débonnaire variété (de plus en plus rare aujourd'hui) de l'espèce humaine est représentée dans le récit de Lutfullah par un vieux prêtre musulman, Cheik-Nasrullah. Depuis longues années, il vivait dans la maison aux frais de ses hôtes, et quoiqu'il fût un ennui permanent et une lourde charge, il était traité avec bonté et déférence par le maître hospitalier. La figure de ce vieux radoteur, autrefois homme d'esprit et de savoir, maintenant tombé en enfance, est vivement peinte par Lutfullah. « Je me le rappelle fort bien : il était grand, d'une bonne et solide charpente, le front bas; il louchait beaucoup, et remuait constamment la tête comme s'il consentait à tout ce qu'on lui proposait. Il était complètement édenté, mais sa longue barbe flottante lui rendait le service de cacher toutes ses difformités. Il aimait tant à parler qu'il bavardait sans cesse, à tort et à travers, sans rime ni raison, qu'on l'écoutât ou non. »

Il n'avait pas l'air d'ailleurs de soupçonner qu'il fût une gène ou un embarras ; il était très despotique, et avait pris en grippe le petit Lutfullah, qui lui fit payer ses mauvais traitements par une plaisanterie plus mauvaise encore.

« Un vendredi (jour du sabbat musulman), ayant congé de l'école, comme il est d'usage dans les écoles mahométanes, j'allai au marché et j'achetai un peu de poudre avec mon argent de réserve. Ce même jour, après la prière de midi, le vieillard alla dormir pour faire sa digestion dans un pavillon de la vérandah. Il avait une physionomie réellement comique avec sa bouche grande ouverte, ses yeux à demi fermés et sa longue barbe blanche, qui tombait sur sa poitrine, semblable à une botte de foin. J'entrai doucement, je m'approchai de lui et je répandis la poudre sur sa barbe, puis je sortis, et, après avoir attaché une allumette enflammée à une longue verge, je communiquai la flamme à la poudre. Toute la barbe s'illumina soudainement, et le vieillard se réveilla en sursaut, se frottant la figure et criant en signe de détresse le symbole de sa croyance : « *Laillah! illilah!* il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! » Puis il se leva , et moi étant sorti sans qu'il m'eût aperçu, je regardai par le trou de la serrure avec satisfaction et ébahissement. Le vieillard courait çà et là avec son bâton, prêt à frapper le diable lui-même, s'il l'avait rencontré. Sa figure et ses mains étaient écorchées, ce qui, avec sa laideur naturelle et sa barbe brûlée, faisait de lui quelque chose de

hideux. Ses cris attirèrent bientôt mon oncle, qui, en voyant son ami privé de sa barbe et les mains et la figure brûlées, s'écria : « Qu'y a-t-il donc, Cheik-Nashrullah? — Qu'y a-t-il? répondit le vieillard; le diable lui-même. Je suis perdu pour toujours! Dieu m'a puni pour mes péchés; mon honneur est parti avec ma barbe. Oh! ma barbe! ma barbe! » A force d'écouter ses singulières lamentations et de regarder sa figure, mon oncle ne put s'empêcher de sourire, ce dont le vieillard le réprimanda durement en disant : « N'avez-vous pas de honte de rire du malheur de votre frère? » Mon oncle lui demanda pardon, et le pria de lui apprendre comment cela était arrivé. « C'est ce chien, cette brute, cet infidèle, cet aimable neveu, que vous vous plaisez à appeler un garçon d'avenir, c'est lui, j'en suis sûr, qui a fait le coup. Cette verge que voilà est une preuve assez matérielle de son crime pour le faire décapiter. » En entendant ces paroles, je fus pris de peur, j'allai doucement me mettre au lit, et je fis semblant de dormir profondément. Pendant ce temps, mon bon oncle versa deux ou trois fioles d'encre sur la figure du vieillard et sur ses mains (ce qui est le remède employé ordinairement dans notre pays contre les brûlures), et le fit coucher en lui disant que nous étions tous impuissants contre les décrets de la fatalité, à laquelle nous devons tous nous soumettre, et que ce qui a été ordonné pour chaque individu par la toute-puissante Divinité doit nécessairement arriver. »

On respecta donc la fatalité, mais on punit sévèrement l'instrument libre dont elle s'était

servie. Lutfullah fut fortement bâtonné par sa mère et sa grand'mère, et sa mère jura par le saint Koran que s'il se rendait encore coupable d'un pareil délit, elle lui brûlerait les mains avec un fer rouge. Cette histoire eut encore d'autres conséquences, également déplaisantes pour Lutfullah. Son maître d'école — excellente figure, lui aussi, de cuistre musulman — apprit le crime de Lutfullah et en ressentit la plus vive indignation; c'était comme si sa propre nature de cuistre eût été insultée. L'esprit de corps, qui pousse tous les individus d'une même espèce (surtout dans les espèces inférieures) à prendre parti les uns pour les autres, lui inspira l'idée de venger l'outrage fait au cheik. Il fit donc fouetter sans merci le jeune Lutfullah; mais le flagellé était doué alors d'un grand fonds de malice qui semble s'être épuisé depuis, et il se vengea en mêlant dans le café de son pédagogue une poudre qui lui valut d'atroces coliques. Le pédagogue était superstitieux comme on ne l'est guère qu'en Orient; il s'était reproché comme un grand crime d'avoir osé porter la main sur la personne d'un orphelin de race sacerdotale, et il considéra ses coliques comme une juste punition de son audace criminelle. « Après la guérison du maître, je recommençai mes visites à l'école, qui se repeupla de nouveau. La profonde su-

perstition du maître le rendit plus respectueux envers moi qu'il n'était nécessaire, et il dit à tout le monde que son indisposition avait été causée par le déplaisir des saints, mes ancêtres, dont il avait reçu plusieurs avertissements dans ses songes. Il implora mon pardon pour le mauvais traitement qu'il m'avait fait subir. Ainsi, à l'âge de sept ans, j'étais un petit prêtre, chacun baisait ma main, et j'étais respecté de tout le monde. »

Cette école musulmane fait naturellement songer aux tableaux de Decamps ; on comprend qu'il n'y a rien d'exagéré dans les grotesques pédagogues et les malins petits singes que le peintre a reproduits. Quel mélange burlesque de malice et de bêtise, de férocité innée et de superstition! A cette combinaison, l'Orient musulman doit ses types curieux de bonhomie crédule et de lâcheté sournoise, tout ce monde de cheiks radoteurs, de tyrans capricieux, de facétieux cadis, qui abondent partout où a passé la loi du Koran. C'est à l'Orient musulman seulement que semble appartenir ce monde bizarre où la férocité tourne au grotesque, contrairement à l'autre Orient, où la férocité tourne au monstrueux. Cette différence très marquée est intéressante et porte à rêver. D'où peut-elle venir? La loi, relativement pure, du Koran

n'a pas réussi à changer et à transformer les instincts des hommes de race orientale; elle les a seulement endormis, comme un de ces narcotiques puissants qui sont si chers aux Orientaux de tout pays. L'islamisme n'a pas voulu, à son origine, se mettre en contradiction avec ces instincts, il les a ménagés, au contraire, et a cherché à se mettre en harmonie avec eux. De là, je crois, la rapidité avec laquelle il s'est répandu chez tous les peuples orientaux; de là aussi sa rapide décadence et celle des races qui l'ont adopté. Le paganisme sous toutes ses formes et dans tous pays a réussi parce qu'il était et qu'il est conforme à la nature physique et sensuelle de l'homme; le christianisme a réussi, parce qu'il n'a pas voulu accepter cette nature primitive, entachée des vices de la matière, et qu'il s'est audacieusement mis en opposition avec elle. Le mahométisme a voulu réussir par une transaction; il a voulu verser l'influence religieuse à dose convenable et guérir l'âme de ses croyants sans la bouleverser. Il n'a agi qu'à la surface : il a endormi, non éteint, hébété, non détruit les instincts orientaux. Frappés de torpeur, engourdis, ces instincts ont été plus impuissants pour le mal, mais plus impuissants aussi pour le bien, et la virilité naturelle de l'homme en a été diminuée. Or, cette nature asia-

tique primitive, qui a bien pu être hébétée, mais qui n'a pas été transformée, se réveille par moments, et, dans le rapide intervalle de deux rêves, se livre aux fureurs et aux colères qui lui étaient chères. De là, d'une part, ces excentricités subites, ces caprices inexplicables, ces rapides accès de terreur, ces actes enfin comme d'un homme qui, réveillé en sursaut, continue pendant quelques minutes le rêve commencé, — et de l'autre, cette somnolence bestiale, cet engourdissement moral, ces radotages de morale honnête, ces superstitions inoffensives, mais prêtant à rire comme les gestes et la nudité de l'homme ivre. Le spectacle d'un bazar musulman avec sa population de mangeurs d'opium, hâves, pâles, aux yeux creux et égarés, aux contorsions ridicules, est le symbole matériel de l'état moral dans lequel la religion incomplète du Koran a plongé les populations qu'elle s'est soumises.

Mais il y a un autre Orient, l'Orient brahmanique, adorateur d'idoles et de monstrueux symboles. Celui-là n'est ni gai ni drolatique, et il inspire une sorte d'admiration mêlée de terreur. Les instincts primitifs n'y ont pas été contrariés par la religion, qui leur a prêté au contraire une sorte de sanction. Aussi tous les instincts bons ou mauvais de l'homme s'y présentent-ils avec

une énergie, une ampleur, une grandeur étonnantes. Un intervalle immense sépare ce monde brahmanique du monde musulman. Les Hindous sectateurs de Brahmah n'excitent pas le rire ou le dédain comme les caricatures du monde musulman; ils éveillent la terreur et la pitié. Il y a de la majesté dans leurs superstitions sanglantes; leurs crimes ont la beauté du tigre, et leurs vertus le charme et la grâce de l'antilope. Rien de mesquin, de petit, de rabougri; tout chez eux est excessif et monstrueux. Ces deux mondes se déroulent parallèlement dans le récit de Lutfullah.

La douceur naturelle à l'Hindou et la charité traditionnelle des hommes de caste sacerdotale sont assez bien illustrées par une aventure périlleuse qui remonte à l'enfance de notre héros. Lutfullah avait, du côté paternel, des cousins qui désiraient ardemment sa mort. Si Lutfullah, unique descendant direct de sa famille, mourait, les débris de l'espèce de majorat constitué autrefois par la reconnaissance d'un pieux sultan passeraient aux héritiers des branches collatérales. Lutfullah était plein de santé, et ses cousins, comme les frères de Joseph, se concertèrent pour lui donner la mort. Ils l'invitèrent à venir se baigner dans le réservoir de la ville, et lui proposèrent de lui apprendre à nager. Le

trop confiant Lutfullah accepta, et lorsqu'il fut au milieu de l'eau, il fut lâchement abandonné.

« Lorsque je revins à moi, je me trouvai suspendu à un arbre, les pieds en l'air et la tête en bas. L'eau mêlée à l'écume coulait de ma bouche, de mon nez et de mes yeux. Ouvrant les yeux, je vis un brahmane qui se tenait à mes côtés, et qui me faisait tourner au bout de la corde à laquelle j'étais suspendu. Comme cette corde se recroquevillait et se raidissait en se roulant sur elle-même, j'essayai de parler; mais, ne le pouvant, je fis signe par gestes au brahmane de me délivrer de la torture que j'éprouvais, ce que fit l'excellent homme; après quoi il me plaça sous son bras droit, et, se levant, il se mit à tourner comme une toupie jusqu'à ce qu'il fût épuisé. Alors il tomba à terre avec moi. Ayant repris quelque force, je m'assis; mais je fus saisi de cruels vomissements qui souillèrent ses vêtements. L'eau sortit de ma bouche pendant plus d'une heure. Pendant ce temps, le bon brahmane se lava, se baigna et se purifia dans le fleuve; puis, revenant, il s'assit à quelque distance de moi, murmurant ses prières en sanscrit et ne cessant de me regarder avec compassion. Il me demanda comment j'allais. A cette bienveillante question, je répondis que je me sentais presque rétabli; puis je le saluai respectueusement, et je le priai de me dire son nom. Il me dit qu'il s'appelait Rajárám, et qu'il était le principal gardien du temple qui s'élevait en face de moi, qu'il m'avait surveillé tout le temps, et que lorsque mes cousins

m'avaient abandonné pour me laisser noyer, son dieu Mahâdeva lui avait inspiré de me tirer de l'eau. C'est par respect pour cet ordre sacré qu'il m'avait sauvé la vie. Il me demanda ensuite de me prosterner devant la divinité à laquelle je devais l'existence. Dans la situation où j'étais placé, je ne pouvais guère désobéir à mon bienfaiteur. Par conséquent, je fis une profonde révérence à l'idole de pierre en courbant la tête jusqu'à terre; mais, en même temps que je faisais cette dévotion apparente, je courbai mon jeune esprit devant le Tout-Puissant, le seul Dieu, le créateur de la pierre ainsi que de toutes les choses créées. La première chose qu'on m'avait inculquée dans l'esprit, en ma qualité de jeune prêtre musulman, c'était de me moquer de la folie des Hindous, qui adorent des pierres taillées et sculptées par eux, et d'autres choses encore, au lieu d'adorer l'Être suprême.

« J'avais à peine achevé ce simulacre de dévotion, que le brahmane me montra du doigt les enfants, qui revenaient avec des cordes et des harpons sous prétexte de me tirer de l'eau. Mes cousins accoururent vers moi et m'embrassèrent, lavèrent la poussière et la boue qui couvraient mon corps, m'aidèrent à m'habiller, et répandirent de fausses larmes, me disant qu'ils avaient été bien affligés que j'eusse glissé de leurs mains, et que s'ils n'avaient pu me retirer de l'eau, ils étaient décidés à se noyer. Le brahmane écouta tranquillement cette fausse histoire et les regarda me laver et m'habiller. Après que ces opérations furent faites, ils me demandèrent de revenir avec eux. Je me levai, je fis un salut au brahmane, et j'allais partir, lorsque ce dernier, s'adres-

sant à mes cousins d'un ton plein de colère : « L'enfant ne partira pas sans moi, et vous ne l'emmènerez pas pour le jeter dans un autre puits. »

Le bon brahmane acheva de médicamenter Lutfullah, l'invita à dormir à l'ombre de son temple, et lorsqu'il le vit tout à fait rétabli, le reconduisit chez ses parents. « Rajaram reçut de tout le monde des remerciements sincères. Ma bonne mère surtout parut devant lui, les yeux pleins de larmes, contre toutes les lois de convenance qu'observent les dames mahométanes; elle le remercia vivement d'avoir sauvé son unique enfant, et lui offrit une paire de bracelets d'argent et dix roupies comme une humble récompense du service qu'il lui avait rendu, déclarant que c'était tout ce qu'elle possédait au monde, et que si elle avait dix lacs de roupies, elle les lui donnerait avec plaisir. Le pauvre et honnête brahmane déclara que l'offre était pour lui de plus de valeur que le présent, et qu'il ne voudrait, sous aucun prétexte, priver la pauvre dame de cette petite somme, sur laquelle, pour lui faire plaisir, il prit néanmoins une roupie. » A la suite de cette aventure, Lutfullah tomba dangereusement malade, et Rajaram ne cessa de venir le voir jusqu'à sa complète guérison. « En ma présence, il me

consolait; mais lorsqu'il avait le dos tourné, il répandait des larmes sur ma condition d'orphelin, ma pauvreté et ma souffrance. » La sensibilité de cet excellent brahmane est touchante; cependant, ce qui en diminue le prix, c'est qu'il faut en rapporter en partie l'honneur au dieu Mahadeva : s'il n'avait pas dicté au brahmane l'ordre de sauver l'enfant, toute cette délicatesse de sentiments aurait été perdue, et Rajaram aurait montré autant d'impassible froideur qu'il montra de charité dévouée.

De bonne heure, comme on le voit, Lutfullah fit l'expérience de la perversité de ses compatriotes; de bonne heure aussi, il eut sous les yeux les spectacles monstrueux dont l'Orient est si prodigue. Là les accidents de la nature et de la société, la famine, la peste, la guerre, participent également du caractère général du continent asiatique, où les forces créatrices, comme les forces de destruction, se déploient avec une exubérance, une énergie et une violence inconnues ailleurs. Sous l'empire de ces influences excessives, la nature humaine aussi va jusqu'au bout d'elle-même et se développe jusqu'à ses dernières limites. Une famine sévit sur la ville où résidait Lutfullah, et les habitants moururent par centaines. « Je me rappelle avoir vu une femme qu'on promenait dans les rues, assise sur un

âne. Sa figure, dont un côté était peint en blanc et l'autre en noir, était tournée vers la queue de l'animal. Ne connaissant pas la raison de cette exhibition étrange, je me pris d'abord à rire beaucoup ; mais ma gaieté passa vite, lorsque j'appris que la misérable créature qui était devant moi était une habitante d'un village du district, qui avait été convaincue d'avoir tué le jeune enfant d'un voisin, et, pour apaiser les tortures de la faim, de l'avoir fait bouillir et de l'avoir mangé. »

La famine n'était pas le seul fléau : des bandes de voleurs ravageaient les environs et envahissaient la ville une ou deux fois l'an, ou bien quelque prince voisin à court d'argent arrivait subitement pour soumettre la population à une contribution forcée. L'esprit d'artiste, qui est inné chez les Orientaux, ne s'est jamais plus tristement révélé que dans l'art des supplices, et chacune des races de l'Orient y a porté son tempérament, son génie propre. Les Chinois, par exemple, y mettent beaucoup de raffinement sans aucune délicatesse ; ils montrent ici leur génie d'artisans. Leurs supplices sont bien calculés, ingénieux, mais grossiers. Ils savent convenablement dévider des entrailles, mutiler un membre, ramener la peau du crâne sur la face de la victime : on dirait d'un charpentier habile

qui prend ses mesures avec l'équerre et le compas. Les Tartares s'abandonnent à leur féroce brutalité, et arrivent ainsi à des effets grandioses qu'il faut savoir reconnaître : on n'a jamais égalé en ce genre Tamerlan et Gengis-Khan. Doués du génie poétique, les Hindous et les Persans ont su mettre dans les supplices une beauté délicate, une variété exquise, une subtilité d'imagination qui leur assurent le premier rang dans cette branche des beaux-arts. Le Koran a défendu les arts plastiques aux musulmans, mais ils ont trouvé dans les supplices un moyen d'employer les facultés que la religion condamnait à l'inertie. Certains souverains musulmans ont dépassé l'ingénieux Néron et l'habile Domitien. Néron se contentait de torches vivantes qui brûlaient une heure, et puis s'éteignaient : comme il est loin de ce prince qui sut avec une seule victime se donner le spectacle d'un millier de lampes allumées! Faire écorcher vives ses victimes est un plaisir qui a toujours été doux aux barbares ; mais les faire rouler ensuite dans une poussière de sel et de soufre, c'est un raffinement que les Orientaux seuls ont su goûter. Et pourtant c'est à cette populace humaine que nos compatissantes âmes chrétiennes voudraient voir sacrifier l'Angleterre!

Je ne veux point priver le lecteur curieux des

tortures réellement intéressantes que les maraudeurs et les bandes pillardes faisaient, au rapport de Lutfullah, subir à ses compatriotes. La victime était liée, puis exposée nu-tête aux rayons d'un soleil brûlant ; on lui serrait ensuite les oreilles entre le bassinet et le chien d'un fusil. C'était l'initiation et le premier degré de la torture. Une fois chargée de ces lourds ornements, on lui donnait pour coiffure une pierre d'un poids énorme, laquelle pesait sur une autre pierre pointue qui faisait lentement son chemin à travers le crâne ; enfin on lui posait une muselière remplie de cendres et de poivre rouge qui provoquait les éternuements et amenait la plus cruelle suffocation. Tels étaient les modes de torture inventés par les brigands hindous. Les représailles étaient également cruelles ; les honnêtes citoyens avaient autant d'ingénieux moyens de mettre à mort les coupables que ces derniers avaient eu de moyens de torturer leurs victimes. Par exemple, on liait les captifs aux pieds d'un éléphant, qui les traînait lentement par toute la ville et les écartelait pièce à pièce, membre à membre, en prenant son temps, ou bien on leur écrasait la tête entre deux pierres avec un solide maillet de bois. L'horreur est d'ordinaire monotone, mais les Orientaux, il faut le reconnaître, ont eu l'art d'y introduire la variété.

Les animaux les plus cruels sont également les plus lâches. Aussi la lâcheté orientale est-elle proverbiale. Il ne serait pas juste, d'ailleurs, d'attribuer cette lâcheté seulement à des instincts cruels. Les Orientaux ont une vertu qui d'ordinaire encourage ce vice déshonorant : ils n'ont pas de vanité, et le respect humain leur est inconnu. L'Oriental n'a aucune honte, et de même qu'il étale hardiment ses misères et ses difformités, il étale naïvement ses vices moraux. Il est lâche à l'occasion comme il est mendiant, sans pudeur ni scrupule. La mère de Lutfullah se remaria : la femme n'ayant pour ainsi dire d'existence individuelle dans la loi musulmane que par son mari, la condition de veuve est, pour elle, la moins enviable de toutes. Son premier mari avait été un homme de caste sacerdotale, le second fut un soldat ; il s'appelait Mynâbee, et était officier au service de la mère de Daulat-Rao'-Sindhiah, rajah de Gwalior. C'était un homme de quarante ans, nous dit Lutfullah, d'une grande stature, bien fait, mais avec une énorme bedaine semi-ovale. « Il avait le teint noir et l'âme plus noire que le cœur d'un infidèle, car il était entièrement illettré et adonné aux intrigues de ce monde. » C'était, en un mot, un type parfait de spadassin et de matamore. L'apparence est trompeuse chez les Orientaux.

L'air martial, le feu des yeux, l'orgueil imprimé sur les traits font croire au courage : pure illusion! cette physionomie ardente et mâle n'est pas due aux qualités de l'âme, mais aux instincts sauvages de la matière. Mynâbee avait su conquérir la confiance de sa royale maîtresse, et avait alimenté de son mieux la discorde entre la mère et le prince son fils. La princesse mourut, et immédiatement, selon l'usage de l'Orient, son favori tomba en disgrâce. Un matin, la maison de Mynâbee fut entourée par un détachement de soldats, le sabre au poing et le fusil chargé. « Le pauvre maître de la maison, rassemblant ce qui lui restait de fermeté, eut recours aux prières; ma mère et ses servantes, croyant que la mort était proche, s'évanouirent. Pour moi, je demeurai ferme, pensant qu'étant innocent, je ne serais pas tué, et que d'ailleurs, s'ils me mettaient à mort, je mourrais martyr et j'irais par conséquent au paradis, où je mènerais une plus belle vie dans des palais de diamants et de rubis, et en compagnie des houris, que sur cette misérable terre. » Le seul personnage courageux de la famille fut donc le petit Lutfullah : il alla à la rencontre des soldats, qui se contentèrent de faire le pillage des écuries et des jardins et de garder strictement la maison jusqu'à l'arrivée des ordres du rajah.

Lutfullah conseilla à son beau-père de se rendre et de ne pas faire de résistance. Le beau-père, qui tenait moins à faire preuve de bravoure qu'à sauver sa vie, adopta promptement ce conseil, mais avec une restriction importante. « Il me dit que si l'officier voulait jurer solennellement, en versant de l'eau sur la queue d'une vache, qu'on ne lui ferait aucun mal, il se présenterait; sinon, il s'échapperait par le toit de sa maison. Quant aux femmes, elles pouvaient chercher les moyens qui leur conviendraient de se mettre en sûreté. » Lutfullah alla rapporter ce message à l'officier, en ajoutant que son beau-père était décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'officier consentit. « Alors on fit venir un brahmane et une vache. Le brahmane mit la queue de l'animal dans la main du commandant, versa un peu d'eau dessus, et prononça en sanscrit quelques paroles dont la solennité fit trembler le pauvre homme. » Cet exemple de lâcheté, ajoute Lutfullah, me remit en mémoire un des proverbes du livre persan des *Exemples* : « Un lion en apparence peut se trouver, si on le met à l'épreuve, n'être qu'un chacal, et réciproquement. »

Mynâbee, en effet, était un chacal. Souple et sans rancune, il rentra bientôt en grâce et alla

remplir à Gwalior, dans la maison du rajah, un poste important. La proie l'attirait, et il n'était pas homme à s'en priver pour se nourrir de la viande creuse du ressentiment. Il emmena avec lui Lutfullah, qu'il avait assez bien traité jusqu'alors, mais qu'il se mit à malmener avec une férocité de marâtre dès qu'il lui fut né un fils. Les coups pleuvaient sur Lutfullah, qui résolut de s'affranchir de la tutelle de ce lâche. Il sortit en conséquence du palais pour aller rejoindre sa mère, qui demeurait loin de Gwalior. Lorsqu'après bien des péripéties et des aventures il l'eut enfin rejointe, il trouva dans la maison certains changements qui le surprirent et qui achevèrent de le confirmer dans l'opinion que son beau-père était bien le chacal qu'il avait soupçonné. « Je fus étonné de voir sa maison remplie de toutes sortes de meubles, de draperies de divers genres, d'épices de prix, etc. Comme ces objets n'étaient pas en rapport avec le revenu de mon beau-père, je demandai d'où ils venaient : ma mère me fit une réponse évasive ; mais, n'étant pas satisfait de cette réponse, je fis des recherches ultérieures, et j'appris des autres membres de ma famille que ces richesses étaient bel et bien volées, ayant été illégitimement acquises par le frère de la première femme de mon beau-père, qui, pendant tout le temps de notre

absence, avait fait, par les ordres de son parent, le joli métier de voleur de grand chemin. »

Le récit du voyage forcé que fit Lutfullah de Gwalior à Ujjain, résidence de sa mère, est l'épisode le plus agréable du livre ; c'est au moins celui où la nature orientale se présente à nous sous son aspect le plus varié. Lutfullah n'a pas un sentiment bien marqué des beautés naturelles : son œil manque de vivacité, et son esprit de pénétration imginative ; mais, dans ce récit, les souvenirs des plaisirs et des terreurs de ce pèlerinage juvénile aiguillonnent son imagination rétive. Quelques-unes des gracieuses scènes pastorales familières à tout l'Orient s'y mêlent à des aventures plus sombres, telles qu'il s'en rencontre seulement dans le pays des pagodes. « A midi, je m'assis sous un magnifique bananier, sur le bord de la rivière. Je fis mes ablutions, et, étendant mon *daputta* (ceinture), je m'assis dessus, et je posai devant moi ma petite épée, mon Koran, mes autres livres et mon morceau de pain. Un berger qui était assis sous un arbre, poussé sans doute par la curiosité, s'approcha avec son chien... Il se tint debout à quelque distance, appuyé sur son bâton, et me regardait manger... Le compatissant berger me demanda si je ne voudrais pas un peu de lait pour humecter mon pain sec. Je lui

répondis que je serais heureux s'il voulait m'en donner un peu, et que je lui serais reconnaissant pour cette action charitable envers un étranger et un homme d'une caste différente de la sienne. Le généreux berger m'apporta immédiatement un pot d'excellent lait frais; mais alors une difficulté s'éleva : comment le recevoir? Le berger, qui était un Hindou, ne voulait pas me permettre de toucher à son pot; par son conseil, j'arrangeai en forme de coupe quelques feuilles d'arbre, et je bus le lait frais en mangeant mon pain. » Un peu plus loin, le jeune aventurier recommence avec une jolie fille rajpoote la scène de Rébecca et d'Éliézer. La reproduction de la scène biblique est cependant très modernisée : l'Orient a marché depuis les patriarches. Rébecca est un peu coquette, Éliézer est galant et fait des madrigaux. « Je demandai à une des filles rajpootes, qui étaient occupées à tirer de l'eau, de m'en donner un peu pour étancher ma soif. En réponse, elle me demanda d'un ton gracieux, aussi charmant qu'elle : « N'y a-t-il personne autre qui puisse étancher votre soif? — Personne, madame, et, s'il y en avait une autre, elle serait comme un atome devant votre incomparable beauté; une lampe ne peut avoir de splendeur devant le soleil. » Cette flatterie fit courir un sourire sur sa belle figure, et elle me

tendit son pot gracieusement en me disant : « Buvez jusqu'à ce que vous soyez rafraîchi. »

A ces rencontres idylliques succède un compagnon de route de mœurs moins pastorales. Un homme robuste et fort, couvert de poussière, s'approche du voyageur et lui propose de faire route avec lui. Son œil d'une stupidité féroce et ses manières trop insinuantes inspirent à Lutfullah une défiance trop justifiée par la suite de l'aventure. « Il me demanda d'où je venais et où j'allais. Je lui rendis son salut, et je lui dis que j'allais à Gohad pour affaires. Alors il observa que sa destination était la même, mais qu'il craignait que nous ne pussions atteindre la ville avant le coucher du soleil, car il y avait quatre bons milles à faire à partir de l'endroit où nous étions. » En effet, la nuit était déjà venue avant que les voyageurs eussent fait plus de deux milles. Arrivé près d'une mosquée, Lutfullah s'arrête, déclare qu'il a l'intention d'y passer la nuit, et souhaite un bon voyage à son compagnon. Ce dernier essaie de le persuader de finir le voyage, en l'effrayant d'histoires de voleurs et de bêtes féroces. Lutfullah répond qu'un feu clair allumé dans la nuit est un moyen connu d'écarter les bêtes féroces, et que pour les voleurs il les craint peu, n'ayant pas la moindre monnaie sur lui. Juma (c'était le nom de cet

indiscret compagnon de route) considère alors Lutfullah d'un regard scrutateur. Puisque Lutfullah s'arrête, il s'arrêtera aussi. Les craintes qu'inspire cette complaisance à Lutfullah ne lui font cependant pas oublier ses devoirs de musulman. Il entre dans une rivière pour faire ses ablutions, et laisse ses vêtements à la garde de Juma, qui en fouille toutes les poches et tous les replis. Le résultat de cette enquête, en constatant la pauvreté de Lutfullah, sauva sa vie. Juma, à son tour, voyant qu'il avait affaire à un gueux comme lui-même, se sentit venir trop de confiance, et il dit à Lutfullah que, s'il voulait lui jurer sur le saint livre de ne jamais divulguer le secret qu'il allait lui révéler, il le prendrait pour apprenti, et lui enseignerait l'art de devenir riche en un rien de temps. L'étourdi Lutfullah prêta le serment demandé et reçut en retour l'horrible secret.

Juma était un *thug*, un *thug* exercé et de premier mérite dans sa profession. Il avait formé dans le district environnant sept disciples aussi recommandables par leur fidélité à leur maître que par l'intelligence avec laquelle ils avaient profité de ses leçons. « Ouvrant un large sac qu'il tira de sa ceinture, il laissa tomber des *mohurs* d'or pour enchanter mes yeux et fasciner mon imagination. » Il enseigne alors à

Lutfullah les diverses manières de tuer employées dans sa profession; dans le nombre, il en est une assez curieuse : « Nous nous familiarisons avec les voyageurs en nous présentant comme mendiants, en nous proposant comme guides, ou même en servant d'entremetteurs (*pimps*). La femme dont je vous ai parlé nous sert à ce dernier usage; elle attire le voyageur et le conduit dans un endroit écarté, loin de la route, où l'un de nous ne tarde pas à les rejoindre. Le voyageur, naturellement ne goûte pas cette visite importune; mais la femme l'apaise en lui disant : C'est mon mari ou mon frère; il va s'en aller bientôt, et nous pourrons parler et fumer à l'aise. Si pendant ce temps le voyageur n'est pas assez sur ses gardes, la femme, comme par accident, laisse tomber certaine partie de son vêtement, ce qui naturellement attire toute son attention, et alors... » On sait le reste, la strangulation par le mouchoir de soie, la mort sans effusion de sang et l'enterrement sur place.

Juma expose à Lutfullah la théorie morale de ce brigandage. Et d'abord j'observerai que, dans son explication, il s'écarte un peu des opinions généralement admises. Le *thuggisme* est une profession, un métier, beaucoup plus qu'une secte. C'est une association de brigandage

appuyée sur des raisonnements d'une métaphysique pervertie; mais le brigandage domine, et la dévotion à la déesse Kali ne vient qu'en seconde ligne. Il n'est donc peut-être pas tout à fait juste de voir dans les thugs une secte vouée par religion aux puissances du mal ; la religion n'est pas le principe de l'association, et ne vient qu'après coup pour donner une justification à ses crimes. Il ne lui a pas été difficile de trouver dans l'arsenal de la métaphysique hindoue un argument pour déclarer que le crime est indifférent, et que la destruction doit être honorée, ni de découvrir dans le vaste panthéon de l'Inde une divinité pour lui rapporter la gloire de ses crimes. Le *thuggisme* est donc surtout un brigandage; mais, ce qui est curieux, c'est de voir à quel point la doctrine panthéiste a pénétré dans l'esprit de ce peuple, et avec quelle immorale souplesse elle s'est pliée à tous les actes de l'âme humaine. La grandeur sinistre de cette doctrine séduisante et fatale apparaît ici d'une manière saisissante. Écoutez la confession de Juma. Les arguments dont il se sert pour justifier ses crimes sont les mêmes que ceux par lesquels, dans le poème indien, le dieu Krichna presse le héros Arjouna de pousser son char de guerre contre ses proches et ses amis.

« N'avez-vous aucun remords, lui dis-je, lorsque vous commettez un crime? — Non, répondit-il. Un boucher n'est jamais ému lorsqu'il tue un bouc ou une vache. Au commencement, on se sent toujours pris de quelque attendrissement, mais la pratique vous met bientôt à l'aise; dans ces occasions, nous pensons à la méchanceté, à l'égoïsme des hommes, à leur peu de conscience. Par exemple, ils ne nous donneraient pas une roupie, si nous mourions de faim; ils ne se sentiraient pas émus, si nous étions punis de mort : nous devons donc les traiter comme ils nous traiteraient.

« Au commencement, il m'arriva une fois d'être presque dégoûté de ma profession. J'accompagnai un jour un vieux prêtre, pendant environ trente milles, dans la direction d'Udepur. Pendant le premier jour du voyage, je ne pus trouver une occasion de le tuer. Le soir, il se réunit à quelques-uns de ses amis, et je ne pouvais m'introduire dans leur compagnie. Le lendemain matin, de très bonne heure, il repartit, et je l'accompagnai, quelquefois le suivant, quelquefois le précédant. Lorsque le premier quart du jour fut écoulé, il s'arrêta pour déjeuner près d'un village, et, me voyant dans une condition misérable, il me donna un morceau de pain, que je reçus avec un empressement apparent, mais auquel je ne touchai pas, pensant que manger son sel et puis le tuer serait une trahison impardonnable. Je lui dis que j'allais à Udepur pour chercher un emploi, et il répondit : Puisse votre entreprise être heureuse! Après son déjeuner, il partit, et je le suivis jusqu'à midi, heure de sa prière et je puis dire de sa mort. Il me demanda si je connaissais un ruisseau près de là où

il pourrait faire ses ablutions, sinon qu'il se purifierait avec du sable et prierait. Je lui répondis qu'il y avait un ruisseau à un quart de mille de là environ, mais qu'il était un peu à l'écart de la route; il me demanda de le lui montrer, et je l'accompagnai jusqu'au ruisseau, où il accomplit ses ablutions; puis, étendant ses vêtements, il fit ses dévotions, et lorsqu'il se releva, je l'étranglai facilement, sans défiance comme il était. Il rendit l'âme aussitôt, et, à mon grand désespoir, lorsque je fouillai sa personne, je ne trouvai qu'un liard de monnaie, un rosaire et quelques morceaux de pain desséché. J'enterrai immédiatement le corps, et je m'en allai. Le lendemain je me rendis au village, où j'avais donné rendez-vous à ma vieille mère. Je lui appris ce qui s'était passé, la compassion dont j'avais été saisi, ma détermination d'abandonner ma profession, lui disant que j'aimerais mieux mourir de faim que d'être obligé de souiller mes mains à l'avenir d'un sang innocent pour d'aussi misérables bénéfices. Elle ne goûta pas ce manque de courage, et, prenant le liard, elle alla au marché, et revint avec une livre au moins de crevettes. Elle plaça le monceau devant moi et me dit : « Pouvez-vous compter ces petits animaux, mon fils? — Oui, lui dis-je; mais il me faudrait tout un jour au moins pour les compter, et cela n'est d'aucune utilité. — Eh bien! répondit-elle, fol enfant, ne voyez-vous pas combien d'existences sont ici détruites pour un liard, et vous, comme un garçon stupide, couard et pleurnicheur, vous vous inquiétez de la mort d'un vieux prêtre qui avait déjà un pied dans la tombe! Si un lion, ajouta-t-elle, a des remords pour la proie qu'il mange, il est clair qu'il devra mourir de faim. — Les

salutaires conseils de la courageuse vieille femme, continua Juma, me réconcilièrent avec ma profession, et depuis je n'ai jamais eu le plus petit remords. »

Après avoir reçu ces confidences, Lutfullah se sentit mal à l'aise en pareille compagnie. Il laissa le thug s'endormir. Un instant, en le contemplant dans son sommeil, il eut la pensée de le tuer. « J'avais grande envie de couper le cou de ce lâche coquin avec mon petit cimeterre et de l'envoyer dans l'enfer, dont Malik le gardien lui aurait ouvert les portes avec plaisir. » Il résista prudemment à cette pensée, se contenta de s'évader, et courut à toutes jambes jusqu'à la ville voisine, où il arriva tremblant et sans pouvoir prononcer d'autres paroles que : « Juma, Juma, le thug ! » Dénoncé par Lutfullah, qui eut à demander pardon à Dieu d'avoir violé son serment, Juma fut pris, condamné, tailladé et lardé à coups de pointe d'épée, et finalement attaché à la gueule d'un canon qui l'envoya rejoindre la demeure de la déesse Kali.

A côté de cette scène, qui donne une idée si forte de ce qu'on peut appeler le pervertissement métaphysique de la race hindoue, j'en placerai une autre qui n'a pas le même caractère, mais qui laisse la même impression d'étonnement. C'est la description d'un *suttie*, et la plus saisis-

sante à coup sûr que j'aie lu. Cette scène se rapporte à l'époque où Lutfullah était au service de la compagnie des Indes.

« Un matin, comme j'étais avec le lieutenant Earle du 24e régiment, on nous apprit qu'il devait y avoir un *suttie* au village de Maholi, sur les bords du fleuve. Cela nous fit bondir; nous ne pouvions croire qu'un tel crime pût être commis avec impunité tant qu'un résident anglais était près de la capitale. Nous avions à peine terminé notre conversation sur ce sujet, que nous aperçûmes la sinistre procession accompagnée de la musique indigène sortant de la ville et suivant la grande route, près de la porte du résident. Nous courûmes à nos chevaux, et nous marchâmes au lieu de l'exécution, que nous atteignîmes une demi-heure après environ. Un autre de mes élèves, le docteur Kay, ayant appris ces tristes nouvelles, nous rejoignit bientôt.

« Après que nous eûmes attendu environ un quart d'heure à l'ombre d'un arbre, sur les bords du fleuve, la procession arriva, et les porteurs brahmanes placèrent la bière au bord de l'eau, comme pour rafraîchir les pieds du cadavre. La figure et les mains étant exposées à la vue, nous reconnûmes que le mort était un brahmane bien constitué, d'environ quarante ans. Après l'avoir examiné, nous nous avançâmes vers la jeune dame qui était assise sous un arbre, à peu de distance de la bière, toute prête à s'immoler sur le bûcher qu'on préparait près du cadavre. Elle était entourée de ses proches et d'autres personnes, au nombre de vingt environ, et était engagée

avec eux dans une vive conversation. C'était une belle femme, de quinze ans à peu près, et sa contenance charmante ne montrait aucune marque de crainte ou de chagrin. Le lieutenant Earle, qui parlait fort bien le mahratte, entama une conversation avec elle et lui tint un discours éloquent, la dissuadant, avec toute l'énergie dont il était susceptible, de cet horrible suicide, que dans son opinion il regardait comme un meurtre volontaire commis par les brahmanes, dont les mauvais conseils, contraires à la pure loi hindoue, la condamnaient dans les deux mondes à une existence de tortures. Sa réponse fut courte et nette : « Vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, mais je partirai avec mon maître. Il était écrit dans le livre de ma destinée que je devais être sa femme, je dois donc être, dans l'entière énergie du mot, sa femme, sa femme seulement, et celle de personne autre. Je l'aimais et lui seulement, je ne pourrais plus aimer personne avec cette sincérité première ; je dois donc être sa fidèle compagne partout où il va. Ne vous tourmentez plus de cette affaire, monsieur, que la paix soit avec vous! »

« Cependant le lieutenant Earle, à ma suggestion et à celle du docteur Kay, la supplia de l'écouter encore pendant un instant; elle se tourna donc vers lui de nouveau, et il lui parla ainsi : « Ma chère dame, je vous en prie, considérez une fois encore ce que vous allez faire ; n'agissez pas contre votre raison, soyez sûre que nous sommes vos amis et non vos ennemis, que nous vous sauverons de cette mort horrible par tous les moyens, si vous donnez le plus léger signal, et que nous vous ferons une situation convenable pour le reste de votre vie. » Et il ajouta : « Vous

devriez essayer de brûler votre petit doigt avant de confier aux flammes votre beau corps tout entier. » Mais hélas! son fanatisme était allé trop loin pour être arrêté par ces conseils ou d'autres semblables.

« Elle répondit à M. Earle avec un sourire méprisant qu'elle lui était très obligée pour sa sollicitude, dont elle n'avait pas besoin, que sa parole était une et inaltérable. Alors, déchirant un morceau de son mouchoir, elle le trempa dans l'huile de la lampe brûlante (habituellement placée devant les bûchers, soit que le sacrifice ait lieu le jour, soit qu'il ait lieu la nuit), puis elle le roula hardiment autour de son doigt et l'alluma avec vivacité. Il brûla quelques instants comme une petite chandelle, en répandant l'odeur de la chair grillée, pendant que la jeune beauté parlait à son escorte sans un soupir ou une plainte qui pût indiquer la souffrance; néanmoins la coloration violente de la face, suivie d'une sueur abondante, trahit à nos esprits inquiets et exempts de préjugés les souffrances qu'elle ressentait. Cette frénésie enthousiaste est aidée et soutenue, je crois, par l'effet de quelques narcotiques, particulièrement du camphre, que les cruels brahmanes administrent en large quantité à leurs victimes aussitôt que, sous le coup de la douleur causé par la mort d'un être chéri, elles manifestent l'intention de se détruire. L'effet de ces drogues se communique bientôt à tout le système nerveux, la stupéfaction s'ensuit, et la victime est complètement engourdie avant d'aller au feu. Le bûcher étant alors apprêté, le corps du mari défunt fut lavé et placé dans l'intérieur. Un paquet de camphre d'une demi-livre environ fut lié autour du cou de la dame; elle se leva avec la vivacité dont elle

avait fait preuve jusqu'alors, invoqua ses dieux, et courut au fatal bûcher comme le papillon court à la flamme. Elle fit sept fois le tour du bûcher, et y étant entrée enfin, elle plaça sur son sein la tête de son mari mort, puis, prenant une mèche allumée entre l'orteil et le second doigt du pied, elle mit le feu aux combustibles entremêlés aux bûches de bois. Lorsqu'elle fut entrée, les brahmanes commencèrent à fermer les ouvertures avec de grosses pièces de bois; ce que voyant, le docteur Kay entra dans un tel état d'exaspération, qu'il ne put garder le silence plus longtemps. Quoiqu'il sût peu ou même rien de la langue du pays, il cria avec toute la force dont il fut susceptible : « Coquins, cela n'est pas bien! *Darvaza mat kolo*, » c'est-à-dire, n'ouvrez pas la porte, — disant ainsi le contraire de ce qu'il voulait dire. Ce *lapsus linguæ*, même à ce moment tragique, arracha un sourire à la plupart des assistants. Immédiatement après que la pauvre femme eut mis le feu au bûcher, les brahmanes et les autres assistants poussèrent bruyamment au ciel le nom de leur dieu Rama, ordonnèrent aux tambourins, aux flageolets et aux cymbales qui accompagnaient la procession de battre et de jouer, et déchirèrent l'air de leurs hurlements, afin qu'on ne pût entendre les cris de détresse de la victime; puis, aussitôt que les flammes se furent ouvert une issue de toutes parts, ils coupèrent aux quatre coins, avec leurs petites haches, les cordes qui soutenaient les quatre côtés du bûcher, et l'énorme poids, tombant à la fois sur cette femme délicate, l'écrasa en un instant. Quinze minutes après, tout cet embrasement était devenu un monceau de cendres; la musique et les cris cessèrent, et les bourreaux fati-

gués s'assirent avec calme sous un arbre, en attendant que les cendres fussent éteintes et qu'ils pussent les jeter dans le fleuve et s'en retourner. De notre côté, nous nous en revînmes tristes et abattus du spectacle que nous avions vu. »

En vérité, ces horreurs sont empreintes d'une majesté sombre qu'on ne peut nier. Ce qui frappe dans les deux tableaux que nous venons de présenter au lecteur, c'est la plénitude dans la perversité. Les caractères sont achevés dans leur monstruosité, il n'y a rien à y ajouter. On dirait des productions frénétiques enfantées par le génie de la vie dans un accès de délire, mais qui ont conservé dans leur démence l'unité et l'harmonie prescrites par les lois de l'art. Ce qui étonne le plus dans ces caractères, c'est l'implacable logique avec laquelle l'âme humaine est allée jusqu'au bout d'elle-même : pas d'hésitation, de remords, pas de combat peureux de la volonté contre l'instinct, ou de l'instinct contre la fatalité. De même que la nature n'éprouve aucune hésitation à faire des monstres, l'âme n'éprouve aucune hésitation devant le crime ou la destruction : elle se conforme sans crainte aux conditions qui lui sont données. Telle est l'immorale obéissance des Hindous au milieu dans lequel ils se développent, obéissance qui leur a permis cependant de représenter les

divers instincts de l'âme humaine avec une abondance de vie, une énergie d'expression et en même temps un calme dans l'action la plus extrême qui ne se sont retrouvés nulle part ailleurs.

Ce monde est immoral, mais il possède sa beauté; le moraliste en est troublé et étonné, l'artiste amoureux des formes et des grandes expressions peut en être ravi. Que nous voilà loin de notre monde européen, où la nature n'est jamais obéie sans réserve, où ses conseils ne sont jamais suivis sans regrets, où la volonté, dans ses luttes incessantes, a creusé l'âme jusque dans les profondeurs où vit la conscience, dont nous apercevons l'œil menaçant aussitôt que nous nous penchons sur l'abîme de notre être! Mais, pour ne pas sortir de l'Orient, combien ici nous sommes loin du monde musulman! Combien ses superstitions inoffensives sont pâles, ridicules et ennuyeuses comparées à ces superstitions terribles! Que signifient, à côté des *sutties* et des autels de la déesse Kali, les superstitions de la secte des *bohras*, qui se font remettre par leurs prêtres, pour chacun de leurs morts, un certificat de bonne vie et mœurs adressé à l'archange Gabriel, avec prière de décerner en paradis une place convenable à l'âme bienheureuse! Combien les derviches de l'Islam paraissent radoteurs, et ses ascètes effacés

quand on les met en regard des brahmanes et des contemplateurs hindous! Il y a entre eux la différence qui sépare la dévotion hébétée de la folie religieuse, et une ode enthousiaste d'un livre de sentences. Nous allons placer sous les yeux du lecteur deux portraits de saints orientaux, un *saint* musulman, un *saint* hindou. Lutfullah, dans une de ses pérégrinations, va loger dans une mosquée bâtie par un saint homme, le *hadji* Zacharias.

« Je fus traité par les serviteurs du *hadji* avec respect et hospitalité. Je désirais avoir le plaisir de connaître le fondateur de la mosquée, dont j'avais entendu beaucoup louer le caractère bienveillant lorsque j'étais à Bombay, et, après informations, j'appris, par celui de ses domestiques qui me servait, que le *hadji* s'était souvent assis à côté de moi et m'avait souvent parlé après la prière. Je me rappelais bien, en effet, un homme qui m'avait parlé, mais comme j'étais loin de le prendre pour un grand personnage, je l'avais toujours tenu à l'écart et rebuté à cause de ses manières et de sa conversation vulgaires et de son costume grossier. Je regrettai beaucoup alors d'avoir été si rude envers un homme qui m'avait traité avec tant d'hospitalité. Comme il était de mon devoir de lui offrir des excuses, j'allai à son cabinet, où je le trouvai accroupi sur un vieux matelas étendu sur le parquet et les reins soutenus par un vieux coussin, tandis que ses suivants et ses domestiques étaient tous bien vêtus et éclipsaient extérieurement

leur maître. Il y avait aussi là des gentilshommes anglais, un capitaine et son second officier, qui se tenaient chapeau en main, attendant ses ordres. Il me reçut avec beaucoup de civilité, et je m'assis près de lui. Je lui demandai pardon de l'avoir rebuté dans mes premières visites, l'assurant que mon incivilité n'était due qu'à l'ignorance. Il me répondit brusquement qu'étant formé d'humble poussière, son devoir était d'être humble. »

Ce personnage est fort honorable sans doute, mais n'est pas très différent d'un honnête philanthrope. Son humilité a une certaine bizarrerie, mais elle ne dépasse pas les bornes du sens commun, et n'égale même pas les pratiques de certains ordres monastiques. Ce *saint* est mêlé au monde; il est riche, puissant, il remplit des fonctions publiques : tout cela est assez effacé. Voyons un saint de la religion brahmanique, celui-là au moins a du caractère et de la physionomie.

« Quand on erre dans ces solitudes, il arrive souvent de rencontrer quelque moine hindou que le zèle de son austérité a poussé à tout abandonner et à dévouer sa vie au culte de la Divinité, loin du tumulte des mondains. Il vit des racines qui croissent sur place, fait du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre pour se chauffer pendant les nuits froides, et se tient le corps soigneusement couvert de cendres, dont la poussière lui fait une mince enveloppe

qui, fermant les pores de la peau, le dispense de vêtements artificiels. Après dix ou douze années de cette existence, il devient comme les bêtes sauvages et s'enfuit à la vue de l'homme. Dans cette partie du monde, on rencontre des gens qui ont la singulière idée que ces religieux sont des cannibales, et qu'ils mangent de la chair d'homme, s'ils peuvent se saisir d'une personne seule et désarmée; mais cela n'est pas croyable.

« Un matin, comme j'errais avec mon élève, nous engageâmes une discussion sur la question de l'esprit et de la matière. Étant profondément excité par ce sujet intéressant, il laissa sa suite sous la garde d'un officier son subordonné, et me pria de l'accompagner à quelque distance de la route, afin que nous pussions discuter plus librement... Tout à coup, nous arrivâmes en face d'un feu auprès duquel nous n'aperçûmes aucun individu. Nous allumâmes nos cigares et nous demandâmes à nos *grooms* comment ce feu se trouvait dans ce lieu solitaire. Leur réponse unanime fut que ce feu appartenait à quelque *Agori Baba* (*père dévorant*), et qu'il était dangereux pour nous de rester plus longtemps. Cette inquiétude nous fit rire, et nous continuâmes notre promenade sans plus songer à cette aventure. Après que nous eûmes avancé de quelques pas, nous arrivâmes dans une vallée énormément profonde, et, en regardant en bas, nous vîmes l'homme de proie, l'ascète lui-même, le demi-dieu des Hindous, à une centaine de mètres, qui courait aussi vite qu'il pouvait, en regardant prudemment derrière lui à chaque instant, comme si quelqu'un le poursuivait. Nos pauvres domestiques, en le voyant, furent terrifiés, et se courbèrent devant lui

en touchant la terre de leur front. Mon compagnon, avec la curiosité de l'Européen, l'appela et lui fit signe de venir, comme s'il avait quelque importante communication à lui faire; mais ces actes de civilité, au lieu de produire l'effet désiré, accélérèrent sa fuite, et la rapidité dangereuse de la descente empêcha mon compagnon curieux de le suivre. Nous eûmes donc recours à notre lunette d'approche, qui nous le fit voir dans tous ses détails. C'était un homme fort et puissant; sa chevelure argentée tombait en désordre sur ses épaules, et sa barbe, également en désordre, sur sa poitrine; ses yeux étaient vifs et étincelaient de feu; son corps velu était tout frotté de cendres. A peine l'avions-nous contemplé, qu'il se déroba à notre vue. »

Est-ce que ce tableau ne reporte pas votre imagination vers ces descriptions des poèmes indiens qui nous représentent les fakirs prenant racine dans le sol ou se transformant en buissons incultes où les oiseaux viennent faire leurs nids.

Revenons à Lutfullah. Sa vie errante s'est poursuivie jusqu'en 1847, mais la carrière des aventures s'est, comme nous l'avons dit, fermée pour lui de bonne heure. Dès l'âge de vingt ans, tout est fini. Il lui faut mener une vie laborieuse qui laisse peu de place aux surprises. Ce n'est pas sa faute cependant si sa maturité a été aussi peu accidentée et si les soucis de la gène et de

la pénurie ont été les soucis qui ont fait blanchir ses cheveux. Jeune, il avait rêvé gloire militaire et dangers éclatants, et ces préoccupations impatientes le précipitèrent dans l'aventure la plus périlleuse qu'il ait jamais courue. Au commencement de 1818, il entendit parler des guerres qui se faisaient dans le Dekkan, et il résolut de se rendre dans ce pays. La difficulté était de trouver soit une caravane à laquelle il pût se joindre, soit un compagnon quelconque qui voulut faire la route avec lui. Un jour, rôdant dans les rues de la ville d'Ujjain, il aperçut une troupe d'Afghans commandés par un *jamadar* (lieutenant). « En passant, je les saluai selon la coutume des mahométans, fondée sur la tradition du prophète. Le *jamadar* Mùsà-Khàn — tel était son nom, comme je l'appris plus tard — me rendit mon salut avec courtoisie et m'invita à m'asseoir et à fumer avec lui, invitation que j'acceptai avec grand plaisir. » Lutfullah ouvrit son cœur, et comme il se montrait ravi d'apprendre que le *jamadar* partait le lendemain avec sa troupe pour le Dekkan, Mùsà-Khàn lui proposa de s'enrôler, ou plutôt d'entrer à son service pour tenir les comptes de sa bande. Lutfullah accepta avec empressement. Le lendemain, au point du jour, il sortit secrètement de la demeure maternelle et alla rejoindre ses nou-

veaux compagnons. La troupe était déjà sur pied; ils s'apprêtèrent en quelques minutes, et tous répétèrent la prière suivante, qui est récitée par tous les voyageurs et les guerriers musulmans au moment de partir pour une expédition : « Dieu t'accorde son assistance et une prompte victoire, et te permette de porter de bonnes nouvelles aux vrais croyants ! Dieu est le meilleur gardien, et il est le plus clément de ceux qui se montrent cléments. »

Les jours se passent, et l'expédition marche à travers les montagnes, les précipices, les défilés les plus dangereux. Enfin un soir on aperçoit une vallée profondément cachée entre un rempart de montagnes chevelues et de rochers pleins de broussailles, couverte d'arbres et parsemée de huttes, une sorte de caverne naturelle qu'auraient enviée Ali-Baba et ses quarante voleurs. « Grâce à Dieu, nous sommes arrivés au lieu de notre destination, dit Mùsà-Khàn. » Lutfullah était tombé dans une bande de brigands : les vingt-cinq Afghans de Mùsà-Khàn n'étaient que vingt-cinq mercenaires aux gages d'un chef de voleurs *bheels* nommé Nadir. On approche de la vallée, et la bande se trouve bientôt entourée d'une troupe soupçonneuse et féroce. « Qui êtes-vous, dit l'un de ces hommes, vous qui venez vous jeter dans les mains de la mort? — Ne me

reconnais-tu pas, Kaliya? cria Mùsà? » Le *Bheel* reconnut la voix du *jamadar* et s'avança vers nous en criant aux autres : C'est notre Mùsà, et non pas un ennemi. » Cette reconnaissance opérée, Mùsà va présenter ses hommes au chef Nadir, espèce de roi à la fois burlesque et féroce, qu'ils trouvent assis à l'entrée d'une caverne, sur une estrade en bois, enlacée de plantes grimpantes, nu comme ses sujets, les bras chargés de bracelets d'or. « Mùsà-Khàn, le regardant, le salua et dit : Voici Nadir-Bhai, le bon prince du désert; présentez-lui vos respects. » Le pauvre Lutfullah se trouvait dans la situation de Gil Blas lorsqu'il est tombé par étourderie dans la bande du capitaine Rolando. Il resta dans cette vallée maudite quatre longs mois, maudissant son imprudence et cherchant un moyen de s'évader sans pouvoir le trouver, lorsqu'un événement terrible et tout à fait à l'orientale vint lui fournir l'occasion qu'il désirait. Les Afghans au service de Nadir avaient un tiers du butin; les expéditions avaient été si lucratives, qu'au bout de peu de temps ils se trouvèrent assez riches et manifestèrent l'envie de retourner dans leur pays pour quelques mois. Nadir accorda à Mùsà la grâce que celui-ci demandait au nom de ses Afghans, mais il lui dit qu'il ne les laisserait pas partir sans leur

donner, en souvenir de leurs services, une grande fête qui durerait trois jours. La fête eut lieu, et voici ce qui se passa à l'aurore du troisième jour.

« Ce matin-là, je me réveillai de meilleure heure que de coutume, et je me rendis à ma fontaine favorite. Après avoir accompli les inévitables devoirs d'un bon musulman, je commençai à penser à mon heureux retour dans le monde civilisé. Chose étrange à dire, ces pensées, loin de réjouir mon cœur, le rendaient plus pesant. Je ne savais pourquoi, mais l'aurore de ce matin si désiré, au lieu d'égayer le cœur, semblait assombrie de nuages sinistres. Je ne pris pas garde à ces présages. Toutefois au point du jour je commençai à m'en revenir vers le grand hangar. Comme j'approchais, mes sens furent terrifiés par des cris et des gémissements accompagnés d'un bruit sourd d'instruments tranchants, comme le bruit d'une hache de boucher divisant la chair et les os d'un animal; puis vinrent des cris de détresse finissant en gémissements. Ici la raison, faisant de nouveau une apparition opportune, m'arrêta court et me força de réfléchir. « Ce sont peut-être les moutons que l'on tue pour notre repas, pensai-je; mais quelle peut être la cause de ces terribles cris? » Pendant que je faisais ce monologue, mes pieds reculaient naturellement au lieu d'avancer, et soudain, à ma grande terreur, qu'est-ce que je vois? un Afghan qui s'enfuyait, la tête saignante et ses vêtements couverts de sang. Je courus à lui : « Qu'y a-t-il donc, Ibrahim-Khân? » lui demandai-je. A cette question, il répon-

dit : « Nous sommes trahis; tous les Afghans sont assassinés par les Bheels. J'ai perdu trois doigts en voulant parer un coup qui allait me frapper à la tête. Ma blessure n'est pas mortelle, j'ai échappé en simulant la mort. Ne me suivez pas, je puis être rejoint. Courez aussi vite que vous pourrez, si vous voulez sauver votre vie. — Adieu, Ibrahim, lui dis-je, puisse Dieu vous protéger! »

Lutfullah s'enfuit à toutes jambes à travers la plaine et la montagne, sans retourner la tête, et réussit à regagner la maison maternelle. Il y trouva beaucoup de changements. Son beau-père avait été tué, — justement comme les Afghans par les Bheels, — par son complice en flibusterie, le frère de sa première femme. Sa mère était atteinte de consomption, et mourut bientôt. Lutfullah, après avoir épuisé ses dernières ressources pour la soigner et la faire ensevelir convenablement, s'engagea comme employé des postes au service de la compagnie. Alors commença pour lui cette existence besoigneuse dont il se plaint sans cesse, et qui aujourd'hui encore le remplit de tristes soucis. L'honnêteté ne réussit guère nulle part, mais moins encore chez les musulmans que partout ailleurs. Lutfullah a été plusieurs fois au service des princes et des nababs de l'Inde: il n'a jamais su en tirer grand'chose, paraît-il. Il manque

d'agilité, et se débrouille mal au milieu de ces intrigues, qui sont pourtant si familières aux Orientaux. Son histoire, à partir du moment où il entra pour la première fois au service de l'Angleterre jusqu'en 1847, peut se résumer en quelques lignes.

Il a mené une vie de Gil Blas honnête; il a été au service de l'armée anglaise comme secrétaire, comme interprète, comme traducteur. Il a donné aux officiers anglais des leçons d'hindoustani et de mahratte, d'arabe et de persan. Il a été plusieurs fois au service des nababs de Surat. A la mort d'un de ces derniers, le gouvernement de l'Inde fit annoncer par l'administration de Bombay que le titre de nabab était éteint, et que la pension attachée à ce titre était supprimée. Mir-Jafir-Ali, beau-fils du défunt, après avoir vainement réclamé auprès du gouvernement de l'Inde, résolut d'aller à Londres demander réparation, et Lutfullah l'accompagna en qualité de secrétaire et d'interprète. Ce voyage se fit en 1844. Depuis cette époque, Lutfullah, qui avait été déjà marié une fois et qui ne paraît pas avoir été enchanté du caractère de sa femme, a épousé en secondes noces la fille du dernier nabab de Surat; mais ce mariage princier ne semble pas l'avoir délivré de ses embarras pécuniaires. « Cette dame m'a

donné quatre enfants, trois filles et un garçon. Que Dieu les bénisse tous! Mes soucis domestiques sont maintenant fort aggravés. Je suis avancé en âge, et mon revenu n'est pas assez fort pour couvrir les dépenses d'une nombreuse famille; néanmoins je me résigne à la volonté de l'Être omniscient dont le pouvoir tout-puissant crée d'abord la nourriture, ensuite les créatures destinées à en vivre. Amen. » Il est impossible d'être de meilleure composition avec l'Être des êtres, qui a fait pour Lutfullah tout le contraire de ce qu'il a fait d'après son dire pour le monde en général, puisqu'il lui a donné les créatures avant la nourriture destinée à les alimenter. Cette misérable question d'argent le tourmente tellement que nous soupçonnons presque Lutfullah d'avoir écrit ses mémoires pour grossir un peu, s'il était possible, le chiffre de son revenu. Si cette supposition, sur laquelle M. Eastwick, son éditeur, pourrait seul nous renseigner, était vraie, Lutfullah se trouverait transformé en auteur à l'*européenne*, et ce serait là le seul gain qu'il aurait tiré de sa longue fréquentation des Occidentaux.

Lutfullah n'a pas beaucoup profité, en effet, de la société des officiers anglais et des agents de la compagnie; soit que le souci de ses affaires le préoccupe trop vivement et l'empêche de voir

autour de lui, soit que son cerveau se refuse à comprendre des caractères et des idées avec lesquels il n'a pas été familiarisé par l'éducation, il ne saisit rien de l'Angleterre ni du caractère anglais. Un jour il essaie de détourner un de ses maîtres anglais, le capitaine Eastwick, malade et fatigué, de se rendre à un poste périlleux pour sa santé; celui-ci lui répond qu'il est bien inutile de vivre, lorsque notre vie n'est plus d'aucune utilité à nos semblables. Lutfullah enregistre ce mot héroïque sans avoir l'air de le comprendre. Ce qui le touche le plus chez les agents de la compagnie en Angleterre et dans l'Inde, c'est leur extrême politesse. Il remarque avec étonnement qu'en Angleterre ce sont les plus puissants qui sont les plus polis. Si son intelligence n'a pas gagné grand'chose à cette fréquentation des Européens, sa vie en revanche y a perdu en imprévu. A partir du jour où il est entré au service de la compagnie, il ne lui arrive plus rien. Une agitation monotone le pousse de ville en ville et de province en province, sans lui laisser le loisir de voir et sans lui apporter ce qui fait le charme de l'agitation, les fortunes du hasard. Le destin lui-même, auquel il est si soumis, semble le dédaigner.

Je cherche à résumer les impressions que laisse en moi la lecture des mémoires de cet honnête

musulman, et je ne trouve pas de meilleure image de cette peinture de l'Orient qu'une certaine description contenue dans le livre même. Lutfullah eut un jour à Surat la fantaisie de visiter le cimetière des Guèbres, fantaisie dangereuse, car le cimetière est toujours gardé par un prêtre, surveillant jaloux de la pourriture confiée à ses soins et qui peut frapper de mort le curieux indiscret. Lutfullah ne recula pas devant le danger et se rendit au cimetière, au-dessus duquel planaient des bandes de vautours au cou chauve. Il grimpa sur le mur et put satisfaire ses yeux; des cadavres à demi rongés, des lambeaux de chair mêlés à des lambeaux de linceul, s'étalaient à ciel ouvert et empestaient librement l'air de leurs miasmes. Un léger bruit que fit Lutfullah éveilla le gardien du cimetière; mais ce gardien, loin d'être terrible, était un pauvre vieillard édenté, à demi aveugle, courbé par l'âge, qui se mit à courir au hasard, comme un hibou ébloui par la lumière, en lançant pour tout projectile aux indiscrets d'inoffensives insultes. Ce cimetière, où des cadavres pourrissent à l'air libre, ces vautours silencieux qui planent au-dessus, ce vieux gardien impotent et grotesque, c'est bien la fidèle image de l'Orient, jadis foyer de lumières, aujourd'hui foyer pestilentiel. Depuis

des siècles pourrissent là toutes les grandes conceptions qui ont été l'honneur de l'homme, toutes les formes et tous les symboles dont une humanité jeune, imaginative et sensuelle s'aida pour exprimer ses inquiétudes morales, et s'expliquer à elle-même les désirs infinis qui la tourmentaient. Depuis longtemps, la vie qui animait ces formes et ces symboles s'est évanouie, mais leurs squelettes sont toujours là, qui se désagrègent lentement et qui font, par leurs miasmes, le désert autour d'eux. La dissolution est lente et durera encore longtemps, car des siècles et des siècles de civilisation, car les débris de vingt empires et les symboles de dix religions successivement puissantes sont entassés là, en attendant que la mort ait achevé de les reprendre pièce à pièce. Ce spectacle de dissolution est profondément triste et plus émouvant que toutes les plaintes des poètes sur le sort des villes détruites et des générations disparues :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Mais cette dissolution, est irrésistible, quoique lente, nécessaire, quoique triste, et nous devons nous féliciter toutes les fois qu'un événement imprévu vient en hâter la marche et avancer

ainsi le jour où ce berceau du genre humain cessera d'être le cimetière des civilisations antérieures, et sera rendu de nouveau à la vie et à la nature. Là est la justification morale de la politique européenne, qui aide à l'accomplissement de ce travail de destruction et abrège la durée d'abus et de superstitions que l'inertie orientale laisserait croupir des siècles.

Novembre 1857.

LE

CAPITAINE NÉGRIER

LE
CAPITAINE NÉGRIER

Le pittoresque s'en va, gémissent à l'envi les *dilettanti*, les touristes, les partisans de l'art pour l'art et les amateurs de curiosités. Plus la moindre petite monstruosité à contempler, plus de fétiches bizarres, de superstitions cruelles, de costumes extravagants! Une teinte uniforme s'étend sur l'univers entier. Oui, le pittoresque s'en va, et si sa disparition peut donner lieu à bien des regrets légitimes, elle peut également donner aux âmes morales bien des sujets d'honnête satisfaction. Il ne s'agit que de s'entendre.

Jadis le monde était plein d'originalité, et les brigands eux-mêmes étaient des êtres fort romanesques. Le flibustier d'autrefois, l'homme en quête d'émotions violentes, qui montait un navire et courait les mers plutôt encore pour

chercher des aventures que pour faire fortune, l'homme qui sacrifiait non seulement les préjugés humains, mais même les idées les plus élémentaires de la morale, à l'accomplissement de ses fantaisies, qui se moquait d'être criminel, pourvu qu'il fût héroïque, et qui semblait croire que le courage lave toutes les fautes, ce personnage n'existe plus. C'en est fait de l'écumeur de mer et du pirate, et cette disparition n'est certes pas fort regrettable. Le brigand poétique et chevaleresque, protecteur du pauvre, redresseur de torts — le galant Cartouche, le sentimental Schinderhannes — a également disparu. Le crime a perdu son aristocratie et végète, comme la société elle-même, en pleine démocratie. Les brigands ont de nos jours des allures fort peu poétiques, et n'ont point les goûts des dandies. Ils sont peu aventureux d'ailleurs, aiment le repos, travaillent en ville, et ne courent ni les bois ni les grandes routes. Tout s'en va, hélas! et le chevalier d'industrie lui-même, le coquin, n'est plus ce qu'il était autrefois. Où êtes-vous, escrocs du dernier siècle? ô Casanova! ô Cagliostro! ô Morande! hommes de tant de ressources, vous qui aviez élevé la friponnerie à la hauteur d'un art! Et vos dupes elles-mêmes, où sont-elles? Où sont le sénateur Bragadini, la marquise d'Urfé, le cardinal de Rohan? On aurait

peine à coup sûr à en trouver aujourd'hui de cette ampleur. Allons, tout s'est abaissé; il faut en prendre son parti.

Jadis aussi il existait des nations entières qui étaient fort pittoresques, — la Turquie, l'Inde, la Chine. Le Turc était un être bien bizarre avec son turban, ses pantalons flottants, ses pipes et son harem; mais le sultan Mahmoud est venu, et tout cela a disparu. L'Inde est finie à jamais; les veuves ne se brûlent plus aux funérailles de leurs époux, car il y a déjà près de vingt ans que le dernier bûcher a été allumé. On n'y sacrifie plus même secrètement de victimes humaines aux idoles à deux têtes et à dix bras; le dieu Jaggernaut n'y trouve plus de martyrs; la protestante Angleterre a trouvé bon de mettre fin à ces excès de pittoresque et de couleur locale. Il restait deux pays fermés et inaccessibles — la Chine et le Japon — et la civilisation, sans pitié et sans honte, s'est attribué le droit d'y pénétrer par la force et par la ruse. Il est fini, ce monde oriental, jadis foyer de lumières, depuis des siècles foyer pestilentiel, antique réceptacle des vieilleries sanglantes, des superstitions homicides, de la fainéantise philosophique, de la lâcheté machiavélique. L'empire de l'activité libre étreint et enserre de toutes parts l'empire du fatalisme. Il disparaît d'heure en

heure, ce monde horriblement poétique, dernière ressource des arts qui n'ont plus rien à faire, et pays de prédilection des esprits qui n'ont rien à dire. Puisse-t-il ne jamais plus revivre, et puissent ses populaces, qui se comptent par millions, s'élever à une civilisation qui ne semble point faite pour elles! C'est le seul vœu que nous puissions raisonnablement et charitablement former pour le monde des pagodes et des mosquées, des dragons volants et des peintures sans perspective, dont la perte ne nous causera aucun regret. Le dernier droit que ce vieil Orient ait à faire valoir, c'est le droit à un musée dans lequel on conservera des échantillons de son habileté puérile, de ses splendides enfantillages et de ses luxueuses sénilités. Qu'on le lui accorde, et qu'il ne soit plus question de lui!

Il y a bien encore le monde des sauvages, les Peaux-Rouges d'Amérique, les naturels de l'Australie; mais ces excentriques enfants de la nature sont soumis à la domination de la plus réaliste et de la moins sentimentale des races. Les Anglo-Saxons refoulent de plus en plus dans des déserts, qui bientôt n'existeront même plus, ces débris de races enfantines ou décrépites. Avec le désert, qui se rétrécit de jour en jour et se transforme en terres labourables et en

prairies, s'évanouira son habitant naturel, le sauvage. Ils ne sont plus, les temps où les aventureux colons français chassaient la bête fauve avec l'enfant des bois du Canada ou des savanes de la Louisiane. La race moins sociable d'orgueilleux marchands qui s'est établie sur le continent américain, de la Nouvelle-Écosse aux frontières du Mexique, repousse cette fraternisation indulgente et étourdie avec une race inférieure. Elle n'a pas plus d'égards pour le sauvage que pour le désert. Ses lois et ses mœurs le rejettent, sa religion le condamne, ses aventuriers le traquent et le tuent. Encore un deuil à porter pour les amis du pittoresque, et ce ne sera point le dernier !

Rien de tout cela n'est bien regrettable. Les pleurnicheries artistiques n'ont jamais excité beaucoup nos sympathies. Le monde ne perd rien en perdant tous ces débris monstrueux de civilisations décrépites ou de races condamnées. Il y a plus, ce n'est que de notre temps qu'on s'est avisé de trouver ces excentricités humaines nécessaires aux arts et à la poésie ; ce n'est que de nos jours que les peintres et les poètes se sont tournés vers l'Orient et l'Afrique, et qu'ils se sont mis à regretter la perte de toutes les anomalies malfaisantes de ces vieilles civilisations. Est-ce que les arts ont jamais été autre chose que l'ex-

pression de la vie nationale des divers peuples et des sentiments universels de l'humanité? Les grands poètes d'autrefois ont-ils jamais songé à l'Orient ou à l'Afrique? Ces pays lointains et inconnus étaient-ils pour eux autre chose qu'une terre vague et flottante, pleine de fantômes et de rêves? Qu'exprimèrent les peintres italiens, sinon la vie idéale de l'Italie? Qu'exprimèrent les peintres espagnols, sinon le fanatisme catholique? Qu'exprimèrent ceux de la Hollande, sinon la vie de famille et les sentiments protestants? Ils n'attachaient aucun prix à des mœurs qui n'étaient pas les leurs, et ne cherchaient pas à comprendre des sentiments qui ne faisaient pas battre leurs cœurs. Les horizons de l'Italie, les paysages de l'Angleterre, les ménages de la Hollande leur suffisaient. Ils se croyaient poétiques et pittoresques eux-mêmes, ils n'allaient pas chercher la poésie dans quelque *faquir* stupide, dans quelque *sachem* radoteur, dans quelque négresse difforme, ou dans quelque derviche abruti. Ils n'auraient point donné leurs femmes pour toutes les Circassiennes du sérail, et leurs enfants leur semblaient plus beaux que les petits singes malpropres qui font l'espoir de la race mongolique. Encore une fois, ce n'est que de nos jours que cette préoccupation du pittoresque, cherché en dehors de la vie nationale, a hanté

les cerveaux des artistes et des poètes. On me dit que les arts disparaîtront, si toutes ces anomalies disparaissent. Je n'en sais rien ; mais s'il faut, pour fournir des sujets à des tableaux qui ne me rappellent aucun paysage connu et chéri, ou à des poésies qui ne me disent rien de ma vie et de celle des compatriotes auxquels je serre la main chaque jour, conserver précieusement la phalange de laideurs morales que nous avons passées en revue ; s'il faut encore engendrer des pirates, produire des voleurs de grands chemins et admirer des Peaux-Rouges, nous souhaitons aux arts un bon voyage, et nous les verrons partir sans regret.

L'opinion que nous émettons peut sembler excentrique, et surtout de notre part. Nous nous sommes plaint maintes fois de la teinte d'uniformité qui se répandait sur le monde, et nous nous en plaignons encore. Oui, le monde devient ennuyeux ; mais ce ne sont pas les civilisations monstrueuses et les anomalies sociales qui peuvent le rendre plus gai. Le monde devient ennuyeux, parce que l'âme humaine s'est affaiblie. Le vrai pittoresque, la véritable originalité résident dans l'âme et dans le caractère. Nous pourrions être très poétiques, même avec nos habits noirs, si nous avions plus de ressources morales. Le dernier pays qui ait eu une

civilisation *sui generis*, l'Angleterre, l'a prouvé. Au premier aspect, rien n'est moins original que l'Anglais proprement vêtu, fraîchement rasé, gauche de manières, taciturne et silencieux. Et pourtant ce pays de la respectabilité et du *cant*, de l'habit noir et des mentons dénudés, a produit plus d'individualités hors ligne, que tous les autres pays de l'Europe depuis cent cinquante ans. Pour ma part, je ne vois pas, dans l'histoire de notre siècle et du précédent, d'hommes plus originaux que John Wesley, qu'Edmond Burke, que lord Clive, que Warren Hastings, que Wilberforce, que Cobbett, que lord Byron. Je ne crois pas qu'il y ait eu rien de plus curieux, de plus intéressant, de plus émouvant, que les péripéties des sectes de l'Angleterre, de ses entreprises coloniales, de son commerce et de son industrie. Ses marchands eux-mêmes sont des personnages singuliers. L'Angleterre a prouvé que l'originalité pouvait très bien se rencontrer dans l'honnêteté, la vertu et le dévouement au devoir; que l'esprit d'aventure, avec toute sa dramatique poésie, ne se rencontrait pas seulement chez les pirates et les voleurs de grand chemin, et, comme le reconnaissait lord Byron lui-même (ce père de toutes nos admirations dépravées), qu'une flotte bien commandée, un commerce immense et actif, entre-

tenu par des institutions de crédit, des billets de banque et des valeurs fictives, sont plus poétiques que le canot du sauvage et l'échange en nature des sociétés barbares. C'est un mérite qui est tout à fait propre à l'Angleterre, et qu'on ne saurait assez lui reconnaître, car elle a constaté ainsi que nous ne sommes pas aussi déshérités que nous paraissons l'être, et que, si nous le voulions, nous pourrions, sans tomber dans l'admiration des monstruosités, échapper à ce réseau de vulgarités qui nous enserre de toutes parts, et chaque jour davantage.

Les aventures du capitaine Théodore Canot sont certainement très amusantes, et néanmoins les pensées que nous venons d'exposer n'ont cessé de nous tourmenter pendant toute notre lecture et de nous gâter une partie du plaisir qu'elles nous procuraient. Bon gré, mal gré, la conscience proteste. Le métier de marchand d'esclaves est certes très aventureux, les mœurs de ces populations nègres — Mandingues ou Foullahs — sont fort divertissantes, et paraîtront telles, nous l'espérons. Et cependant tout ce grotesque ne réussit qu'à nous inspirer la plus profonde tristesse. Les trafiquants sont gens fort curieux pour le moraliste ; il est impossible d'arriver à plus de sans-façon dans la cruauté, à plus de sans-gène dans l'immoralité. Il est évident que

jamais les remords ne les tourmenteront et ne les ont tourmentés, et qu'ils accomplissent leurs crimes plaisants avec une parfaite sécurité de conscience. La population dont ils abusent est extrêmement comique. Le vice, le crime, les bas instincts de l'humanité, qui sont partout des choses fort laides à contempler, prennent chez elle les formes les plus bouffonnes : la promiscuité, le vol, le meurtre, gambadent à la manière des singes, font des grimaces et tirent la langue comme des enfants mal élevés. Oppresseurs et opprimés sont également dépourvus de tout sentiment moral. Les oppresseurs n'ont jamais songé à leur infamie ; les opprimés n'ont jamais songé à mettre en question la légitimité des abus dont ils souffrent. On ne rencontre jamais, ni chez les uns, ni chez les autres, une velléité ou un commencement de réflexion. Le monde de l'âme est parfaitement voilé, et ne laisse tomber aucun de ses rayons sur ces horribles populations. N'y a-t-il pas là de quoi motiver bien des tristesses ? Lire trois cents pages très compactes, où n'apparaît aucun des sentiments humains, trois cents pages gonflées de descriptions, de détails, de tableaux qui pourraient facilement trouver leur place dans un livre d'histoire naturelle, — quel supplice et quelle horreur ! Je ne sais qui a dit qu'il donne-

rait un brevet de mauvais cœur à celui qui ne lirait toute sa vie que des parodies, et le mot est profondément juste. Nous aussi, nous donnerions un brevet du même genre à celui qui nous dirait qu'il a pu lire sans tristesse les horreurs bouffonnes et les divertissantes immoralités dont ce livre est rempli.

Ces superstitions, ces fétiches, cette *exploitation*, bien réelle cette fois, de l'homme par l'homme, peuvent être très pittoresques; mais nous sacrifierions de bon cœur tous les tableaux, toutes les poésies, tous les romans que ce pittoresque a enfantés et enfantera pour qu'il n'existât pas. Il n'est pas gai de contempler la scandaleuse et navrante infériorité de tout un tiers de la race humaine, non plus que l'abus de la supériorité chez la race dominatrice et civilisée. Oh! quand donc auront disparu de la surface du globe ces turpitudes si pleines de couleurs et ces contrastes qui prêtent tant à l'image! Ce jour-là, tous les honnêtes esprits pourront entonner le cantique de Siméon.

Les aventures du capitaine Canot sont l'œuvre d'un Américain du sud, M. Brantz Mayer, qui a naguère exercé des fonctions diplomatiques à Mexico. Dans une préface adressée à un littérateur *yankee* célèbre, Nathaniel Parker Willis, l'auteur prétend n'avoir fait que mettre en ordre

les confessions du trafiquant d'esclaves, sans y avoir ajouté ni retranché. La préface est pleine de demi-intentions de philanthropie; mais quelle est l'opinion de l'auteur sur l'esclavage et l'avenir de la race noire? Il est assez difficile de la découvrir. La race noire est-elle, par elle-même, susceptible d'arriver à la civilisation? Le mahométisme, qui presse l'Afrique et au nord et au sud, est-il capable de faire disparaître cette antique servitude, qui date des premiers âges du monde? L'auteur ne répond pas à ces questions, les esquive en citoyen qu'il est des États à esclaves, et insiste particulièrement sur les colonies de noirs libres dont l'établissement de Libéria a donné le modèle. Il faudrait en conclure alors que les nègres n'arriveront à la civilisation que par l'esclavage, qu'en un mot ils ne sont susceptibles du développement moral nécessaire aux sociétés civilisées qu'après avoir passé sous la domination du planteur et le fouet de l'*overseer*.

C'est, en effet, un problème intéressant que celui de rechercher si la race noire est susceptible d'arriver à la civilisation, et quels moyens peuvent l'y conduire. Le mahométisme est certainement un grand progrès sur le fétichisme, mais on peut douter qu'il puisse jamais élever la race nègre au degré de civilisation auquel il a élevé la race sémitique. Le mahométisme est

trop complaisant aux instincts charnels si dominants chez la race noire ; il ne les contredit pas, il ne leur fait pas violence. Les roitelets nègres peuvent sans scrupule continuer à faire des guerres cruelles et à vendre leurs sujets aux Européens et aux Américains sans violer aucun des préceptes du Koran. Les idées du mahométisme sur l'esclavage et sur les femmes peuvent très parfaitement s'accorder avec la traite et la grossière promiscuité africaine. La civilisation mahométane, qui est déjà énervante pour des races sensuelles, mais intelligentes, peut être désastreuse pour une race plus sensuelle encore que les races sémitiques, et qui n'a pas l'intelligence et l'élévation d'âme de ces dernières. Le nègre n'a que des instincts, et ces instincts sont tellement près de l'animalité, qu'ils demandent absolument à être combattus. Il est donc évident que la civilisation africaine, si jamais elle existe, ne pourra être que le produit de la force et de la violence. Cette question se présente avec ces deux alternatives : ou la civilisation africaine sera l'œuvre de la race caucasique, et alors elle sera le lent produit de l'esclavage, — ou elle sortira de l'Afrique elle-même, et alors il faut admettre l'hypothèse d'un Pierre le Grand chamitique qui fera pour sa race ce que l'illustre tsar a fait pour la Russie. Ce ne serait pas trop de

l'énergie indomptable, de la force physique étonnante, de l'esprit de justice, de la barbare grandeur d'âme, du dévouement cruel du géant russe, pour faire quelque chose de ces tribus éparses sur le sol africain. Il est trop probable que ce tsar nègre se fera longtemps attendre; mais ce n'est que par un tel homme et les moyens énergiques dont il se servirait que l'Afrique peut cesser d'être une terre muette et un scandale dans l'univers. Cependant, ainsi qu'on le verra, on ne peut nier, dans une certaine mesure, l'heureuse influence du mahométisme sur ces populations.

Le capitaine Théodore Canot [1] naquit, dans les premières années du siècle, d'un père français employé dans les armées de Napoléon et d'une mère italienne. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait retrouver dans son caractère les qualités et les vices des deux peuples. Il est dégourdi comme un Français et possède ce laisser-aller, cette légèreté dans l'immoralité qui caractérise notre nation. En même temps, et comme contraste, il possède ce fonds inné d'humanité et d'honnêteté qui nous distingue aussi, et qui a fait dire très bien par

1. Pseudonyme transparent sous lequel nombre de nos lecteurs retrouveront aisément le nom véritable de ce spirituel trafiquant en denrées humaines, tant il est peu dissimulé.

Duclos que le Français était le seul homme dont l'esprit pût être corrompu sans que le cœur fût atteint. Il a fait la traite, mais sans essayer de se convaincre qu'il faisait un acte indifférent : il sait parfaitement qu'il se rend coupable, et ne s'excuse pas le moins du monde en bâtissant des théories sur l'infériorité de la race nègre et la supériorité de la race caucasique, comme l'aurait fait un Américain ou un Anglais. Il ne se laisse pas non plus aller aux vices de la profession qu'il a embrassée ; l'habitude et le spectacle fréquent de scènes odieuses et de marchés infâmes n'ont pas endurci son cœur. Il n'est devenu ni rapace, ni avare, ni cruel, comme un Espagnol le serait devenu à sa place. Sauf une certaine dose de sensualité italienne, le Français domine en lui, et nous le félicitons de son humanité et de sa moralité relatives. Elles lui font honneur, et font en même temps honneur à notre nation.

Tout jeune, il fit connaissance avec la mer, visita l'Italie, l'Espagne et les États-Unis, eut par le plus grand des hasards une entrevue avec lord Byron, vécut à Paris de la vie de bohème, et partit de la capitale du plaisir ruiné par la roulette et le Palais-Royal, en laissant à son hôtelier une malle vide en payement. Après quelques voyages insignifiants, il fit voile

pour La Havane, où l'attendait la première des aventures sérieuses de sa vie. Presque en vue de Cuba, le vaisseau qu'il montait fut attaqué par des pirates ; un terrible combat se livra pendant la nuit sur le pont, et notre jeune héros, pour échapper au massacre, se jeta à l'eau et gagna péniblement le rivage. Au point du jour, il monta sur un arbre, et de là put contempler le navire vaincu et mutilé, que les pirates débarrassaient activement de sa cargaison. Cependant, réduit à se cacher, obligé de se couvrir de sable pour échapper aux insectes, il était en danger de mourir de faim, si le hasard, plus prudent que lui, ne l'avait pas remis aux mains des brigands auxquels il essayait de se dérober. Un de ces chiens énormes dont les Espagnols se servaient naguère pour faire la chasse aux Indiens, et dont les planteurs se servent encore pour faire la chasse aux esclaves, vint, en bondissant et grognant, tomber près du jeune aventurier, qui n'eut que le temps de grimper à un arbre pour échapper à ses griffes et à ses dents redoutables. Théodore Canot fit contre fortune bon cœur, se rendit, et suivit les pirates dans leur demeure.

La société des pirates était divisée en deux bandes, sous le commandement de deux chefs distincts, et dans l'un de ces chefs Théodore

Canot trouva un protecteur. Ce bienveillant pirate, que la bande nommait don Rafaël, Français d'origine, qui avait fait la guerre de l'indépendance mexicaine avec un oncle de Canot, et que l'ingratitude du Mexique avait contraint au métier de brigand, sauva le jeune Théodore d'une mort certaine en le réclamant comme son neveu. Il avait cru reconnaître sur le visage du jeune homme les traits de son vieux compagnon en *condottiérisme*, et s'était intéressé à lui. Les pirates consentirent à garder parmi eux le neveu improvisé de don Rafaël Mesclet, et l'élevèrent à la dignité d'aide-marmiton du chef de cuisine Gallegos, bon cuisinier, solide pirate et parfait coquin. Théodore vécut quelque temps avec les bandits, non sans péril, malgré ses pacifiques fonctions de marmiton, car il lui fallait veiller sur Gallegos et tenir toujours la main sur son *cuchillo* (petit poignard). Plusieurs fois il faillit être sa victime; mais enfin Gallegos, dénoncé par lui comme voleur des biens de la communauté, subit un supplice terrible. Il fut condamné à être enchaîné à un arbre et abandonné à l'action des éléments, jusqu'à ce que la mort s'ensuivît. « Je demandai que la sentence fût adoucie, mais on se moqua de ma pitié enfantine, et on m'ordonna de retourner au *rancho*. La sentence fut exécutée, et le malheureux fut

abandonné à sa terrible destinée. Un des pirates, par compassion, déposa à portée de sa main plusieurs bouteilles de *gin*, soit pour égayer ses derniers instants, soit pour le rendre insensible; mais sa fin fut rapide. Le lendemain, l'homme de garde le trouva mort, avec six bouteilles vides à ses côtés. On refusa la sépulture à ses restes, et on laissa pourrir au soleil son corps, rongé par les insectes engendrés par sa propre putréfaction. » Telles étaient les mœurs des pirates entre les mains desquels Théodore Canot était tombé. Du reste, excellente cuisine, vie joyeuse, noces et festins, aventures émouvantes, bonnes prises, rien ne manquait de ce qui peut faire agréablement passer le temps à un désœuvré sans scrupules, rien, si ce n'est la crainte permanente de la justice internationale et de la potence.

Enfin don Rafaël mit un jour dans la main de Théodore cent vingt-cinq dollars. « Prenez cet argent, lui dit-il; il n'a pas été acquis au prix du sang. Allez à Regla; je vous ai recommandé à un ami; faites fortune, et que Dieu vous aide! » Théodore partit avec empressement, et, en sortant de la compagnie des pirates, alla presque immédiatement s'embarquer sur un navire négrier qui faisait voile pour la côte d'Afrique, où il arriva malgré la révolte d'une partie de son équipage. Aussitôt après son dé-

barquement, Canot se rendit à la résidence d'un trafiquant d'esclaves et autres denrées africaines, dont le vrai nom était M. Ormond, mais que les naturels du pays désignaient sous celui de Mongo-John.

M. Ormond ou Mongo-John devait le jour à l'accouplement d'un riche marchand d'esclaves de Liverpool et de la fille d'un chef nègre des bords du Rio-Pongo. Son père, qui adorait ce rejeton de ses amours africaines, l'avait fait élever avec soin en Angleterre. Après la mort de ce père, le jeune Ormond, laissé sans fortune en Europe, était revenu en Afrique revendiquer ses propriétés, dont il prit possession sans difficultés et où il s'établit. Son influence devint bientôt toute-puissante, et il acquit le titre de *mongo* ou chef de la rivière. En peu d'années, Ormond devint non seulement un riche marchand, mais un *mongo* très populaire parmi les tribus foullahs et mandingues. Les petits chefs dont le territoire bordait la mer lui donnaient le titre de roi, et, connaissant ses goûts mormoniques, avaient soin de fournir à son harem leurs plus belles filles, comme le gage le plus précieux de leur amitié et de leur fidélité. A l'époque où Théodore Canot le visita, Ormond était engourdi par la sensualité et la prospérité ; il était devenu si voluptueux, qu'il ne pouvait se résoudre à

faire ses comptes ni souffrir qu'on lui en parlât. Sa riche maison était au pillage, et il se laissait voler avec une parfaite insouciance. Il vivait, au sein de sa luxueuse demeure, plongé dans un assoupissement intellectuel que rien ne venait troubler, tout semblable à une voluptueuse bête fauve blottie dans une tanière choisie, tapissée de mousse fraîche et ornée de fleurs éclatantes. La volupté et la richesse n'avaient point engendré chez lui l'insolence du nabab indien ou la férocité froide et despotique du chef asiatique opulent; elles avaient engendré cette chose qui semble plus particulièrement propre à l'Afrique, la bestialité, et cette espèce d'hébêtement crapuleux qui suit l'abus des plaisirs purement physiques. Tel était Mongo-John, le plus riche marchand de Bangalang, premier échantillon des mœurs africaines offert aux regards de Théodore Canot, qui put l'étudier tout à loisir, car il entra immédiatement dans sa maison en qualité de secrétaire et de commis.

Mongo-John reçut Théodore avec toute la politesse d'une brute, l'invita à dîner, à boire et à visiter son harem; mais les nombreuses bouteilles vidées ne permirent pas au *mongo* de pousser la politesse jusqu'au bout : il s'endormit avant la fin du repas, et Canot profita de ce sommeil pour visiter seul le harem. Il essaya

discrètement de contempler sans être surpris le troupeau bigarré de négresses, de mulâtresses et de quarteronnes qui composaient le sérail d'Ormond. Une jeune mulâtresse coquettement coiffée d'un turban, et qui, ainsi que l'apprit plus tard Canot, occupait le numéro deux dans les affections d'Ormond, aperçut le curieux et le désigna à ses compagnes. Celles-ci aussitôt se levèrent, s'élancèrent vers lui avec l'agilité de jeunes singes et se mirent à parler toutes à la fois comme une bande de perruches. Désireuses sans doute de souhaiter la bienvenue à l'étranger, elles exécutèrent devant lui leurs danses nationales au son du tam-tam. Canot, échauffé par le vin et étourdi peut-être aussi par la bizarrerie de ce spectacle, voulut rendre à ces dames politesse pour politesse. Saisissant la plus jolie de toutes les négresses et semi-négresses qui égayaient ses regards, il l'entraîna dans une valse qui se termina, à sa honte et à celle du sérail tout entier, par l'apparition du *mongo*, que le bruit des rires et de l'éclatante musique du tam-tam avait réveillé. « Par Jupiter! don Théodore, s'écria-t-il, vous flairez les cotillons aussi bien qu'un limier un esclave fugitif! Il n'y a pas de mal à danser, seulement j'espère qu'une autre fois vous vous livrerez à ce plaisir d'une façon moins bruyante. » Tels furent les

joyeux débuts de Canot dans la vie africaine.

Théodore ne tarda pas à voir qu'il devait se débarrasser au plus vite du très petit bagage d'idées européennes qu'il avait apporté avec lui. Certes la vie qu'il avait menée jusqu'alors, son séjour chez les pirates, avaient dû fortement entamer les quelques principes de moralité qu'il pouvait posséder; cependant il lui en restait encore trop. Ainsi il était persuadé qu'il était mal de s'approprier le bien d'autrui, et qu'un commis devait veiller aux intérêts du maître qui le payait : il s'aperçut bientôt que ces étranges notions de morale scrupuleuse ne serviraient qu'à le faire tuer ou chasser, ou l'empêcheraient de profiter des avantages de la société africaine. Quelque temps après son entrée en fonctions, la vieille surintendante du sérail d'Ormond, Unga Golah, vint trouver Canot et lui demanda par signes la clef de l'appartement où étaient entassées les étoffes. Canot la lui remit sans défiance et ne comprit les motifs de sa demande que lorsqu'il vit la vieille femme s'emparer de plusieurs mesures de calicot. La fureur de la négresse ne connut plus de bornes lorsque le secrétaire lui eut fait entendre qu'elle devait aller trouver le *mongo* lui-même. Elle se retira en murmurant des paroles que Canot ne

put comprendre, mais qui contenaient certainement d'épouvantables menaces. Cependant le secrétaire, poussant l'honnêteté jusqu'au bout, alla confier au *mongo* la conduite de la vieille négresse. L'insouciant Ormond se moqua de lui. A dater de ce jour, Canot n'eut garde d'empêcher la vieille de voler tout à son aise, surtout lorsqu'il eut appris de la belle Esther (une quarteronne qui s'était sentie prise pour lui d'une tendre sympathie) que la vieille avait juré de lui faire connaître le goût de la cuisine de Bangalang. Canot, craignant pour sa vie, s'empressa de se faire une amie d'Unga Golah, qui, en retour, lui permit de communiquer tout à son aise avec la belle quarteronne, dont notre héros parle avec tendresse, mais presque en rougissant. On dirait qu'il n'ose avouer l'amour qu'il a porté à cette Africaine, et qu'il hésite cependant à traiter cette aventure comme une affaire de pure sensualité. Excellent capitaine Canot! ce respect humain est un dernier reste de vos scrupules européens, et ce n'est pas le plus honorable. Pourquoi vouloir nous faire croire que, dans les caresses échangées entre vous et la quarteronne, il y avait de votre part plus de reconnaissance que de passion? Capitaine Canot, homme dépourvu de préjugés, à quoi bon cette hypocrisie européenne, et pourquoi rougir d'avoir aimé

une quarteronne comme un dandy parisien soupçonné d'aimer une grisette?

Puisque nous en sommes sur ce chapitre du beau sexe, disons en passant quelques mots sur la manière dont les Africains comprennent la jalousie et les sentiments amoureux. Hélas! le bouffon, l'horrible, l'obscène, dominent dans cette passion comme dans toutes les autres et lui impriment une forme repoussante et bestiale. Le capitaine Canot vit un jour une Éthiopienne jeter au feu son enfant, parce que son maître et seigneur préférait l'enfant d'une autre épouse. Lorsqu'Ormond faisait à son sérail des distributions de colliers, de bracelets et d'autres brimborions aimés des filles de Cham comme des filles de Japhet, le désordre était à son comble : chacune se croyait lésée. « J'étais un jour dans le magasin avec Ormond, dit Canot, lorsqu'une des femmes entra furieuse, s'approcha de son maître et brisa à ses pieds un miroir qui venait de lui être donné. Elle en voulait un plus large, les miroirs qui avaient été donnés à ses compagnes étant d'un demi-pouce plus grands que le sien. Lorsque Ormond était à jeun, il avait assez de force et d'orgueil pour ne pas se laisser molester par ses femmes. Il se tourna donc tranquillement vers la virago et lui ordonna de sortir du magasin; mais la belle dame n'était

pas assez timide pour se laisser apaiser ainsi. « Ah! cria la mégère en arrachant le mouchoir qui lui couvrait le sein et en se dépouillant successivement de tous ses vêtements, ah! mongo, suis-je donc assez laide pour mériter un pareil traitement, et ne suis-je pas digne d'avoir un miroir semblable à ceux des autres? » Comme le *mongo* restait silencieux, elle s'approcha de moi pour savoir mon opinion, que j'évitai de donner en me cachant, rouge de honte, derrière le comptoir. »

Les dames du sérail d'Ormond ne brillaient pas précisément par leur fidélité, et il arrivait parfois que les caprices de deux d'entre elles se contrariaient mutuellement : en ce cas, les deux dames réglaient leurs comptes à coups de griffes; mais rien au monde, pas même le singulier point d'honneur des Japonais, ne vaut un duel entre deux rivaux africains. Les deux antagonistes, accompagnés de leurs témoins, se rendent au lieu désigné pour le combat, armés chacun d'un bon fouet. Une fois arrivés, ils se déshabillent et tirent au sort pour savoir lequel recevra les premiers coups. Celui que le sort a désigné comme victime présente le dos et reçoit sans mot dire un nombre déterminé de coups de fouet. Le flagellant devient à son tour le flagellé, et reçoit avec la même constance le

même nombre de coups, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin un d'entre eux se déclare vaincu, ou que les témoins désignent l'un des champions comme le martyr le plus stoïque.

Lorsque la saison des pluies fut passée, les caravanes parties de l'intérieur de l'Afrique commencèrent à affluer sur la côte, et on annonça bientôt l'arrivée d'Ahmah de Bellah, le fils d'un puissant chef foullah. Ormond avait envoyé ses *aboyeurs* (*barkers*) à sa rencontre pour inviter la caravane à venir traiter avec lui. Canot nous fournit à cette occasion des détails assez curieux sur la manière dont les trafiquants d'esclaves établissent leurs communications avec l'intérieur. Aussitôt qu'ils ont avis de l'approche d'une caravane, ils envoient des mulâtres, connus sous le nom de *barkers*, qui sont chargés d'exalter la puissance, la richesse et le crédit du marchand qui les emploie, et qui s'acquittent généralement de leur mission avec autant d'activité et de véracité que les faiseurs de réclames européens. Quelques jours après le départ des *barkers* d'Ormond, des coups de feu répétés, signal de l'arrivée de la caravane, se firent entendre, et bientôt on vit surgir d'un nuage de fumée le puissant Ahmah de Bellah, précédé de chanteurs qui disaient sur un rythme barbare les mérites du jeune chef, et suivi de son escorte.

Cette escorte était composée d'une manière fort originale. Venaient d'abord les trafiquants avec leurs esclaves chargés de leurs produits africains, peaux, cire, ivoire, riz, poudre d'or, puis marchaient quarante captifs noirs les mains enchaînées par des liens de bambous, et à leur suite une trentaine de bœufs et un troupeau de moutons et de boucs. Une superbe autruche apprivoisée, trottant d'un pas grave et solennel, fermait la marche. Tous défilèrent devant Ormond, déclarèrent la quantité et la valeur des marchandises qu'ils portaient avec eux et les déposèrent dans les magasins du *mongo*. Pendant que les trafiquants vendent à vil prix leurs marchandises au *mongo*, donnent une livre d'ivoire pour un dollar, une livre de riz pour un sou, il faut nous arrêter un instant auprès de l'intéressante figure de cet Ahmah de Bellah, fils du puissant roi Ali-Mami de Footha-Yallon.

Ahmah était musulman, et, dit plaisamment notre auteur, pouvait être regardé comme un assez remarquable échantillon du parti de *la jeune Afrique*. Toute sa personne indiquait un Africain de race supérieure, dégrossi par une éducation princière (ce fait a son importance, même en Afrique), par l'habitude du commandement et par la lecture du Koran. Ses lèvres

n'avaient rien de cette grossière sensualité caractéristique de la race nègre. C'était la première fois qu'il commandait une caravane, et on ne sera peut-être pas fâché de savoir comment se forme une caravane dans l'intérieur de l'Afrique. Le chef qui obtient du roi cette permission, part au commencement de la belle saison, avec une faible escorte sur laquelle il a droit de vie et de mort. Chemin faisant, il envoie de petits détachements occuper les défilés des forêts et des déserts, pour traquer les trafiquants et les marchands qui se rendent sur la côte avec leurs esclaves et leurs produits, et qui sont ainsi obligés d'aller, bon gré, mal gré, grossir la caravane du chef. Il est inutile de dire que les petits trafiquants font tous leurs efforts pour se soustraire à ces moyens despotiques qui établissent en Afrique une assez curieuse hiérarchie d'esclavage. Personne n'y échappe, comme on le voit, pas même le propriétaire de l'esclave. Le mahométisme lui-même ne sert qu'à resserrer les chaînes dans lesquelles l'Afrique s'occupe depuis des siècles à se garrotter. Malheur au délinquant, sujet d'un souverain musulman qui conserve la religion de ses fétiches, et joint à ses délits celui d'adorer avec trop de ferveur son *Mumbo-Jumbo !* Il est vendu sans pitié comme esclave, tandis

que le délinquant mahométan en est quitte pour une bastonnade. L'esclavage est l'unique peine pour tous les crimes; il est à lui seul la base de toutes les institutions de l'Afrique, la loi de la guerre, le soutien de la hiérarchie, le fondement du commerce, le régulateur des poids et des mesures. Il sert à tous les usages de la vie, il est le rémunérateur de toutes les passions et de toutes les cupidités de l'âme humaine. La seule monnaie africaine, c'est l'homme. L'homme vaut tant de livres de poudre, la femme tant d'aunes d'étoffe de Manchester, l'enfant tant de bouteilles d'eau-de-vie. Qui n'est pas bon à être vendu, n'est bon qu'à être tué. Quant aux prisonniers de guerre que le chef vainqueur ne parvient pas à vendre et qui lui restent pour compte, comme on dit en style de marchands, leurs têtes roulent, et leur sang rougit le sable de cette terre, mère des monstres et des crimes. — Mais cet état, dira-t-on, existe depuis des siècles? Sans doute, et le seul point que nous voulions faire ressortir, c'est l'impuissance du mahométisme à modifier cet état de choses. Au contraire, cette religion donne une sanction à toutes ces horreurs. La seule modification que le mahométisme ait apportée dans l'esclavage, c'est de le faire servir comme de punition légale. En réalité, il en a élargi encore la sphère, car

il est évidemment bien loin de vouloir condamner l'esclavage des femmes et l'esclavage des païens qui refusent de reconnaître la puissance d'Allah et la gloire de son prophète. Nous devons dire pourtant, à l'honneur du mahométisme, que les nègres musulmans qui exercent les fonctions de magistrats ou de chefs ne laissent échapper aucune occasion d'arracher à l'esclavage leurs coreligionnaires ; mais qui ne voit que cette exception cesserait bientôt, si toute l'Afrique était musulmane? Rien, nous le répétons, ne peut modifier profondément l'Afrique, rien si ce n'est une religion ou une politique qui ferait violence à ses instincts.

Ahmah de Bellah était bon musulman, Théodore Canot était assez mauvais chrétien ; par conséquent ils ne tardèrent pas à s'entendre. Ils se virent souvent, et conversèrent ensemble par l'intermédiaire d'un interprète qui n'était ni juif, ni chrétien, ni musulman. Ahmah se prit d'une si belle amitié pour Canot, qu'il résolut de le convertir, et Canot essaya, de son côté, de le convaincre de la rotondité de la terre. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. Ahmah en fut pour ses frais de prédication et d'exhortation religieuse. Ces conférences pieuses étaient souvent entremêlées d'incidents d'un genre moins édifiant. Ainsi, sur les quarante esclaves qu'avait

amenés la caravane, le *mongo* en refusa huit; Ahmah consentit à en reprendre sept, mais insista pour que le huitième fût embarqué, parce que, dit-il, on ne pouvait ni le tuer, ni le ramener dans son royaume de Footha-Yallon. Canot s'étant montré curieux de savoir quel crime avait commis ce malheureux, Ahmah lui répondit qu'il avait tué son fils, et que, le Koran ne contenant aucune pénalité applicable à un tel crime, les juges l'avaient condamné à être vendu comme esclave aux chrétiens. Une autre fois Canot aperçut deux femmes dont le cou était entouré de chaînes : c'étaient des sorcières condamnées par la loi à être brûlées; mais le père d'Ahmah avait à ce moment un tel besoin de poudre, qu'il avait préféré les vendre que d'exécuter la lettre stricte du jugement, afin de tirer quelque profit de ces misérables. Ce manque de poudre avait fait bien du tort au puissant Ali-Mami de Footha-Yallon, car les esclaves ne composaient que la plus petite partie des marchandises de la caravane. Heureusement Ahmah allait en rapporter de quoi remplir l'arsenal de son auguste père, qui comptait alors engager une grande guerre contre les petites tribus avoisinantes et se munir ainsi d'esclaves pour une future caravane. On voit combien les intérêts, les passions et les habitudes de la race noire

neutralisent les minces bienfaits de la religion musulmane. Un crime n'a-t-il pas été prévu par le Koran, l'esclavage se présente naturellement à l'esprit comme la punition légitime. Un crime est-il puni d'un autre châtiment, le chef élude la loi, s'il y a profit pour lui à vendre le condamné comme esclave.

Les scènes du marché aux esclaves sont de vraies scènes de champ de foire. L'homme est absolument assimilé à l'animal ; les marchands ont, pour faire passer leurs denrées avariées, les mêmes ruses que les maquignons de tout pays. Ainsi Canot vit une fois, à son grand étonnement, le *mongo* refuser un esclave d'une stature superbe et d'une apparence athlétique. L'œil expérimenté d'Ormond avait découvert aisément que cette apparence de santé était due à certaines drogues, et cette peau brillante à un mélange de poudre et de jus de citron. Lorsqu'un esclave devient vieux, infirme ou malade, et qu'il ne peut plus rendre aucun service à son maître, on l'engraisse pour le marché comme un vieux bœuf, et il faut alors savoir reconnaître, à la couleur de l'œil ou à la chaleur de la peau, la maladie interne. Ormond était passé maître dans cet art et se connaissait en hommes comme un maquignon en chevaux. Il inspectait soigneusement toutes les parties du corps, tâtait

chaque muscle, sondait la poitrine et prenait des précautions si minutieuses, que lorsqu'un esclave sortait de ses mains, on aurait pu lui donner sans crainte un brevet de longue vie.

Ahmah de Bellah et Canot se séparèrent bons amis et échangèrent leurs présents. Canot reçut un Koran à demi usé, et Ahmah un superbe fusil. L'aventurier européen accompagna pendant une partie de son voyage ce représentant de *la jeune Afrique*, à qui le Koran avait donné, non pas des idées d'humanité, de civilisation et de charité plus hautes que celles de sa race, mais une supériorité individuelle marquée, une remarquable dignité de caractère, et cette demi-vertu qui contraste si profondément avec la servilité africaine, l'orgueil. En quittant Canot, Ahmah lui fit promettre d'aller visiter les États de son père à la prochaine belle saison, promesse que Canot faillit ne pouvoir tenir, car, à son retour, il tomba dangereusement malade, et fut guéri par la médecine nègre.

Quelque temps après, Canot, s'étant brouillé avec Ormond, s'associa avec un ancien ami du *mongo*, Anglais d'origine, nommé Edward Joseph, et fit sa première grande affaire, c'est-à-dire expédia sa première cargaison. Notre aventurier déclare solennellement avoir pris toutes les mesures d'humanité nécessaires pour ga-

rantir la santé de ses esclaves. Nous le croyons sans peine, et nous admettrons volontiers avec lui qu'à de très rares exceptions près, toutes les cruautés qu'on raconte des négriers doivent être de pures fables. Personne ne consent de gaieté de cœur à sa ruine. Voici quelques détails sur les opérations de l'embarquement et le régime auquel on soumet les esclaves à bord d'un vaisseau négrier. Il faudrait avoir l'âme bien sensible ou l'esprit bien mal fait pour protester contre un commerce conduit d'une manière aussi humaine. Nous confessons néanmoins que nous sommes une de ces âmes sensibles et un de ces esprits mal faits, et que pour nous l'immoralité de la traite et de l'esclavage consiste moins dans certaines cruautés exceptionnelles que dans le fait même de ce commerce et, pour dire toute notre pensée, dans l'avilissement où il entraîne la race blanche.

Deux jours avant l'embarquement, les chevelures de tous les esclaves mâles et femelles sont soigneusement coupées et rasées; puis on marque les nègres de l'initiale de leur propriétaire. Cette opération s'accomplit au moyen d'un petit instrument en argent ou d'un petit fer chauffé à point, de manière à marquer sans brûler la peau. Le jour de l'embarquement arrivé, les esclaves sont complètement dépouillés — précaution in-

dispensable pour la santé et la propreté — et conduits dans cet état de parfaite nudité, les hommes dans la cale, les femmes dans la cabine, les enfants sur le pont. A l'heure des repas, on les distribue par groupes de dix. Naguère, alors que le commerce des esclaves était autorisé par l'Espagne, les capitaines négriers, en bons catholiques qu'ils étaient, faisaient dire le *benedicite* aux nègres avant le repas et les *grâces* après. Aujourd'hui on se contente de leur faire pousser le cri de *viva la Habana!* Hélas! tout dégénère, même l'hypocrisie. Ce cri patriotique une fois poussé, on place devant chaque groupe un plat de riz ou de fèves, et afin d'éviter les inconvénients qui résulteraient du trop grand appétit ou de la gourmandise de certains esclaves, un employé se tient près de chaque groupe, marquant par signes la minute où tous les nègres doivent à la fois prendre une portion égale du plat. Les bouchées sont ainsi comptées à chacun, et tous les appétits soumis au même niveau. Quelquefois un nègre refuse de manger; alors on stimule son appétit au moyen du fouet. Par manière de distraction, on leur permet de fumer; mais comme on ne peut fournir une pipe à chaque esclave, des mousses parcourent les rangs avec des pipes allumées, permettent à chaque esclave

de tirer un nombre fixe de bouffées, et passent à un autre. La régularité la plus mécanique règne à bord du navire négrier. Trois fois par semaine on fait rincer la bouche aux noirs avec du vinaigre, afin d'éviter le scorbut. Une fois par semaine, on les rase et on leur coupe les ongles. Cette dernière précaution n'est pas seulement une mesure de propreté, elle a aussi pour but d'empêcher que les nègres endommagent leur peau d'ébène dans ces batailles nocturnes si fréquentes, où les malheureux se disputent un pouce de la planche étroite sur laquelle ils sont couchés. De temps à autre, dans les beaux jours, on leur permet de se réunir sur le pont et de divertir l'équipage par le spectacle de leurs danses nationales. On met rarement les fers aux esclaves, au moins lorsqu'ils sont de Benin ou d'Angola, douces populations peu portées à la révolte, et qui n'ont pas la férocité et les passions belliqueuses des populations du Cap ou de certaines parties de la côte d'Or! Certes ce régime n'a rien d'inhumain, et il serait parfait s'il s'agissait de bœufs ou de moutons!

Canot se défit très avantageusement de sa cargaison à Cuba, où, comme on sait, l'Angleterre surveille activement le commerce de la traite. Cependant, malgré toute sa surveillance et malgré les conventions, Cuba est encore un des

pays où la traite se fait avec le moins de scrupules. Il ne se passe guère d'années où les représentants de l'Angleterre n'aient quelques démêlés avec les autorités espagnoles; souvent même le capitaine-général a été soupçonné d'avoir laissé s'opérer le débarquement moyennant quelques rouleaux de louis et quelques menus cadeaux pour son secrétaire. Mais revenons à l'Afrique et à l'heureux capitaine Théodore Canot, qui est en train de devenir un puissant *mongo*, et dont les chefs nègres commencent à rechercher l'alliance.

Le prince Yungee particulièrement lui proposa sa propre fille en mariage. Canot recula. La vie africaine ne l'avait pas encore assez bestialisé, et il restait accessible à ce sentiment tout européen, la crainte du ridicule. Son associé, Edward Joseph, moins scrupuleux, prit sa place, et le mariage fut célébré selon les rites africains. Le nouveau marié semble avoir eu une de ces âmes sangrenues qui voient toutes choses sous un jour faux, et qui ont un goût prononcé pour l'absurde. Il admirait l'Afrique avec candeur et sincérité. Le peuple nègre était son peuple idéal, comme pour d'autres le peuple grec ou le peuple italien. Les femmes lui semblaient belles, la cuisine délicieuse, la musique le jetait dans l'extase. Edward Joseph était tellement amoureux,

qu'il en perdait le sommeil, et tel était sa sympathie pour la civilisation nègre, qu'il exigea que son union avec la princesse fût célébrée avec toute la splendeur de la vie élégante et princière propre à l'Afrique. Il envoya donc, selon l'habitude, une ambassadrice suivie d'une escorte féminine pour demander en mariage la belle Coomba. Les présents se composaient de deux cruches de rhum pour le peuple du prince Yungee, d'une pièce d'étoffe de coton bleu, d'un baril de poudre et d'une cruche de rhum pour le prince; enfin de dons symboliques, tels qu'une mesure de riz blanc, un mouton blanc, un voile blanc, et d'articles de toilette pour la fiancée. L'ambassadrice revint et annonça à Joseph que sa demande était acceptée, que le fétiche avait été consulté et qu'il avait permis que la fiancée fût remise à son seigneur le dixième jour de la nouvelle lune.

Au jour prescrit, Joseph, Canot et leur suite, protégés par de larges *sombreros* et de larges parasols, se rendirent au bord de la rivière pour attendre la fiancée. Les bateaux qui la portaient ne tardèrent pas à paraître; mais, dès que l'escorte fut débarquée, un murmure bizarre, semblable au babillage d'une troupe de singes, se fit entendre. La raison de ce murmure fut bientôt découverte; le fiancé avait oublié de faire étendre des tapis tout le long du chemin qui conduisait

du rivage à la maison nuptiale, afin que le pied virginal de la mariée ne foulât point la terre nue. Joseph s'excusa de son mieux, allégua son ignorance des usages du pays : rien n'y fit, l'escorte s'obstina à exiger les tapis. Joseph trancha habilement la question en disant que, puisque l'ambassadrice avait négligé de l'informer de cet usage, elle devait réparer la faute en transportant la princesse sur son dos. A ces mots, les applaudissements éclatèrent, et la procession se mit en marche au son ou plutôt au bruit du tamtam et des cornes. La princesse Coomba fut déposée dans la demeure de son époux, dépouillée de son vêtement blanc et livrée à l'admiration des spectateurs; puis, lorsque toutes ces cérémonies plus ou moins indécentes furent achevées, le public se retira, les portes furent closes, une longue perche fut plantée devant la demeure des époux, et sur cette perche le vêtement blanc de la mariée, flottant comme un drapeau, indiqua à la population avoisinante que les hôtes de la maison exigeaient du silence, de la solitude et de la discrétion.

Pendant que tous ces incidents se passaient, la belle saison était venue, et Canot vit arriver un ambassadeur d'Ahmah de Bellah, qui venait lui rappeler sa promesse de visiter les États de son père. Canot partit sans délai pour ce voyage

dans l'intérieur de la Sénégambie. Un beau voyage, certes, mais plein de périls! Des pionniers, la hache et le fusil en main, marchaient devant les voyageurs pour leur ouvrir le chemin à travers les monstrueuses ronces et les énormes bruyères de cette terre trop féconde, et les avertir du voisinage des nids de reptiles ou des gigantesques fourmilières. Notre héros cependant ne tarda pas à être familiarisé avec tous ces périls, et ce fut en chantant et en plaisantant avec son compagnon de route qu'il entra dans Kya, la capitale du chef mandingue, Ibrahim-Ali, mahométan rigide, qui était occupé à faire ses dévotions lors de l'arrivée des voyageurs. Ibrahim reçut avec courtoisie Canot, qui déclare avoir mangé chez lui un des meilleurs dîners qu'il ait jamais faits en Afrique, où il en fit souvent de fort étranges, composés de côtelettes d'alligator ou de singe rôti. A la fin du dîner, d'où le vin, selon les recommandations du Koran, avait été sévèrement exclu, Canot voulut se donner le plaisir d'enivrer ses hôtes, et exhiba une bouteille d'eau-de-vie, qui fut suivie de plusieurs autres. Toute la société fut bientôt sous l'influence de la liqueur chérie des Africains, et se réveilla le lendemain en proie aux remords, aux coliques et aux maux de tête, Canot aussi bien que ses hôtes, qui lui prescrivirent pour remède d'avaler

un vase d'eau dans lequel on avait mis infuser un verset du Koran.

La caravane reprit sa route à travers les déserts et les forêts. Chemin faisant, les voyageurs s'emparèrent de quelques esclaves fugitifs, qui les supplièrent de ne pas les rendre à leur maître et de leur sauver la vie. Ils y consentirent, en firent leur propriété, et trouvèrent ainsi le moyen de concilier l'humanité avec leur propre intérêt. Ils eurent aussi à combattre contre le chef d'un village mandingue, insolent parvenu qui, s'étant permis d'insulter le chef foullah donné comme guide à Canot, et de refuser obéissance à son supérieur mandingue, lequel faisait également partie de l'escorte, fut condamné séance tenante à recevoir cinquante coups de fouet et à voir ses établissements démolis, avec défense de les rebâtir. Après quelques aventures du même ordre, ils arrivèrent à Tamisso, la capitale du roi Mahomedoo. Les voyageurs firent prévenir le souverain, qui s'empressa d'envoyer à leur rencontre son propre fils avec une douzaine de femmes chargées de friandises nègres. Ils entrèrent dans la ville en triomphe, au son de la musique et au bruit des armes à feu. Des chanteurs, entourant Canot, beuglaient de leur mieux les louanges du puissant *mongo* blanc, dont un bouffon du roi s'obstinait à conduire le cheval.

Canot fut pendant son séjour à Tamisso le lion du moment. Le roi Mahomedoo, vieux nègre à tête rasée et à barbe blanche, le reçut étendu sur une couche faite de peaux de léopard. Le puissant roi fit pourtant la grimace, lorsqu'on lui apprit que Canot, étant l'hôte du chef foullah Ali-Mami, il avait droit de voyager sans payer aucun des impôts de passage établis par les chefs nègres. Cependant la nouvelle que Canot voyageait dans l'intention d'acheter des esclaves et les présents qui lui furent remis dissipèrent bientôt sa mauvaise humeur, et il ordonna que les meilleurs appartements de son palais fussent mis à la disposition du *mongo*. Canot eut à subir la curiosité des dames du harem, qui persistèrent, malgré ses instances, à vouloir contempler l'homme blanc faisant ses ablutions, et qui reculèrent d'horreur lorsqu'il découvrit à leurs regards la couleur de sa peau : la plus vieille, plus hardie que ses compagnes, s'approcha néanmoins, tâta la poitrine du voyageur, puis, regardant ses doigts avec une expression de dégoût, s'empressa de les essuyer contre la muraille. Les ablutions faites, notre aventurier alla s'asseoir à la table de Mahomedoo, où il eut le plaisir de dîner avec une cuiller d'argent qui provenait d'un voyageur européen mort quelques années auparavant.

Dans toute sa vie, le roi n'avait vu que quatre hommes blancs.

Les voyageurs européens qui s'aventurent dans ces régions sont si rares que Canot faisait événement partout où il passait. A Jallica, ville placée sous le commandement du chef Suphiana, les gardes refusèrent de le laisser entrer, et lui fermèrent les portes au nez en déchirant l'air du cri de *furtoo! furtoo!* (l'homme blanc!) Il n'était pas seulement un objet d'étonnement, il était comme nous venons de le voir, un objet d'horreur et de dégoût. A Jallica, tout le monde s'éloignait de lui, malgré la réception amicale que lui avait faite Suphiana, et la seule distraction nouvelle qu'il eut dans cette ville inhospitalière fut la musique nègre, exécutée sur des instruments baroques, et les danses d'une Taglioni africaine couverte de la tête aux pieds de petites clochettes d'argent.

Enfin la caravane arriva près des frontières du royaume d'Ali-Mami; là, elle rencontra Ahmah de Bellah et son escorte. Le prince musulman fit mettre genou en terre à ses gens; tous les yeux se tournèrent vers l'orient, et Ahmah, élevant les bras au ciel, entonna un cantique d'actions de grâces à Allah, qui avait conservé les jours de son frère. A Timbo, capitale d'Ali-Mami et ville africaine considérable, il fut fait à

Canot une réception splendide. Jamais roi européen visitant un de ses frères n'a été reçu avec plus d'empressement et de politesse. On le logea dans une maison spécialement bâtie pour lui, meublée à l'européenne, et où il trouva tous les objets nécessaires à un homme civilisé. « Ces marques d'attention étaient d'autant plus délicates, ajoute Canot, que beaucoup des meubles et des objets qui avaient été placés dans ma demeure ne sont pas employés par les musulmans. « J'espère, lui dit Ahmah de Bellah avec une politesse digne d'un vrai musulman du bon temps de l'islamisme, que vous pourrez comparativement vivre à l'aise tant qu'il vous plaira d'habiter avec votre frère à Timbo. Vous n'avez point à me remercier de ne pas vous avoir traité comme un musulman, car, lorsque j'étais votre hôte, vous avez été indulgent pour toutes mes petites habitudes nationales. Qu'Allah soit loué pour vous avoir conservé la vie! Ainsi, frère, reposez-vous en toute sécurité dans le royaume d'Ali-Mami votre père. » Néanmoins cette civilisation musulmane n'était pour ainsi dire chez Ahmah de Bellah qu'à fleur de peau; la nature africaine reprenait le dessus à la première occasion. Ainsi, Canot lui ayant offert une belle robe de chambre pour laquelle il avait manifesté de l'admiration, il faillit devenir fou

de joie. « Il me serra dans ses bras, dit Canot, une douzaine de fois avec l'étreinte d'un tigre, et m'aurait couvert de baisers avec tout autant de férocité, si je ne l'avais supplié de mettre un terme à ces ébullitions d'une reconnaissance par trop sensible. »

Ali-Mami, le père d'Ahmah, avait environ soixante ans; il se faisait remarquer, comme son fils, par la beauté relative de sa physionomie et la noblesse de ses manières. Il était bon musulman, mais sa dévotion avait une tournure pacifique plutôt que belliqueuse. Il était scrupuleux observateur des préceptes du Koran et savait s'arracher à la conversation la plus amusante ou à l'affaire la plus importante, si l'heure de la prière ou de l'ablution le surprenait dans ces occupations. Son intelligence, pas plus que celle de son fils, Ahmah, n'était très forte; il ne parvint jamais à comprendre qu'un vaisseau pût contenir des provisions pour six mois, et prononça, en présence de Canot, cette mémorable parole : « La mer est un mystère que Dieu et un homme blanc peuvent seuls résoudre! » Toute cette famille semblait possédée, d'ailleurs, d'une sorte de monomanie religieuse. Un autre des fils d'Ali-Mami, Abdul-Momen-Ali, fut présenté aux voyageurs comme un très profond théologien, et pendant son

séjour le pauvre Canot eut à subir constamment les sermons des deux frères, qui luttaient de zèle pour le convertir à leur foi.

Ce beau zèle religieux n'empêchant point les princes musulmans de vendre leurs sujets comme esclaves, et le principal objet du voyage de Canot étant la traite et non le Koran, on pensa à des affaires plus importantes. Dès que le bruit se répandit parmi les tribus foullahs que Canot était venu pour acheter des esclaves, une terreur panique s'empara d'elles, et partout elles s'enfuyaient sur le passage de l'aventurier et de ses illustres hôtes, laissant derrière elles leurs repas à demi préparés dans leurs cabanes. Il fallut faire la chasse aux nègres. Des détachements armés, commandés par Suli-Mani-Ali, un des fils du roi, allèrent traquer dans les bois et les sentiers les fugitifs de deux ou trois villages voisins, et revinrent quelques heures après avec une riche capture. Alors la frayeur que Canot avait d'abord excitée se changea en haine. Les pauvres gens le regardaient comme le diable incarné. Plusieurs fois il vit les femmes lancer contre lui de la poussière et des cendres en murmurant une prière du Koran, et il partit de Timbo parfaitement exécré et *impopulaire*.

La peinture que trace l'auteur des mœurs de la cour de Timbo et des tribus foullahs peut nous

renseigner parfaitement sur l'influence civilisatrice du mahométisme. Il est incontestable que le Koran a donné à ces populations des mœurs plus douces, plus régulières et plus industrieuses. Canot raconte qu'il n'a jamais vu à Timbo un homme ou une femme étendu au soleil, selon l'habitude africaine, et prenant plaisir à ne rien faire. Timbo compte environ dix mille habitants, qui se livrent aux industries civilisées, qui tissent le coton, forgent le fer, travaillent le cuir, labourent les champs. Les riches ou les gens aisés du pays passent leur temps à lire et à écrire; les femmes travaillent constamment, sont généralement plus chastes que celles des autres tribus, s'habillent avec plus de goût. Telles sont quelques-unes des vertus que ces populations doivent au mahométisme. Voici le revers de la médaille. Les sujets païens d'Ali-Mami sont, non pas convertis, mais vendus comme esclaves, et l'esclavage ne menace pas seulement les païens; il peut atteindre aussi les musulmans, selon le caprice du prince. Aussitôt après son retour sur les bords du Rio-Pongo, Canot reçut un message d'Ahmah de Bellah, qui l'informait que sa sœur, la princesse Beljie, allait être conduite dans son établissement et remise entre ses mains pour être vendue comme esclave. Canot vit en effet arriver, quelque temps après,

la princesse chargée de chaînes. La jeune fille avait été mariée contre son gré à un vieux chef nègre qui était non seulement accusé de cruauté envers ses femmes, mais, crime plus impardonnable, convaincu d'avoir un goût prononcé pour les viandes impures proscrites par le Koran. Elle s'était vengée à sa manière, en excitant la révolte dans le sérail de son époux et en se livrant à des violences qui lassèrent la patience du chef. Il la renvoya à ses parents avec un message injurieux. Ali-Mami, pour la punir de sa rébellion, ne trouva rien de mieux que de la vendre comme esclave aux chrétiens. La sœur d'Ahmah de Bellah fut sauvée par Canot, non sans difficulté, et vécut ignorée dans un petit village mandingue de la côte, d'où, quelques années plus tard, elle rejoignit secrètement son frère, lorsque ce dernier fut devenu roi de Timbo.

Ces tribus foullahs sont cependant les plus civilisées de toutes celles dont nous entretient le capitaine négrier. Elles sont plus honnêtes que les Mandingues et sont exemptes, au moins en partie, de superstitions ridicules et barbares. Elles ont des mœurs moins douces que les Bagers, mais elles ont une religion qui manque à ces socialistes pacifiques de l'Afrique. Cette dernière peuplade, qui vit à part de ses voisins,

possède en effet un gouvernement fondé sur les principes de la république d'Andorre et une philosophie qu'on dirait volée à nos modernes communistes. La tribu est gouvernée par le vieillard le plus avancé en âge. Les Bagers vivent frugalement des produits de l'agriculture, et n'entretiennent aucun commerce avec leurs voisins. Ils sont hopitaliers pour les blancs et détestent mortellement les mœurs ordinaires de leur race. Le vol est inconnu chez eux. Les produits du travail y sont également divisés entre tous les membres de la communauté. La polygamie y est autorisée, mais n'exclut pas des mœurs pures. Ils n'adorent pas de fétiches, mais ils n'ont, en revanche, aucune espèce de religion, ne croient pas en une cause première divine et considèrent la mort comme une annihilation complète de l'individu. Telle est cette tribu, qui serait mieux nommée une secte, et qu'on dirait avoir été établie par quelque sage de couleur noire, grand partisan de la morale naturelle et inventeur, à son insu, des doctrines de Lycurgue, de Diderot et de Mably.

Ces vénérables communistes forment, avec les Foullahs, une véritable exception parmi les tribus nègres. Toutes les autres, Mandingues, Soosoos, font pitié ou horreur. Mais si vous voulez connaître la barbarie africaine dans toute sa per-

fection, descendez vers le sud, dans le royaume de Dahomey, par exemple, que visita le capitaine Canot plusieurs années après son voyage dans l'intérieur de la Sénégambie. Là, les absurdes ou cruelles superstitions des antiques Égyptiens et des tribus idolâtres de l'ancien monde subsistent encore, aggravées de tout ce que la puérilité nègre peut engendrer d'étrange et de sanglant. Les bons et les mauvais esprits habitent, selon les croyances du Dahomey, dans les corps des iguanes, reptiles adorés à l'égal des crocodiles et des ichneumons du Nil. Les sacrifices humains y sont fréquents, et quels sacrifices! Jamais les superstitions de l'Inde, du Mexique, de Carthage, des Celtes druidiques et des enfants d'Odin n'ont produit rien de plus horrible. Ces sacrifices ne sont pas seulement des cérémonies religieuses et des conséquences de la guerre, ils sont des divertissements nationaux. Ils n'ont pas seulement pour but d'apaiser la colère des dieux, mais encore d'apaiser la soif de sang des rois morts. Canot et ses compagnons furent invités par le roi de Dahomey à assister à une cérémonie de ce genre qui eut lieu à Abomey, capitale de son empire. On donna aux étrangers les meilleures places, afin qu'ils pussent tout à leur aise contempler cette affreuse cérémonie. Le 6 mai 1830 (un tel spectacle est, en effet, une

date pour l'homme qui en a été témoin) commença ce grand divertissement, qui devait durer cinq jours, et qui avait été retardé faute de victimes. Dès le matin, deux cents amazones de la garde royale (l'aimable souverain possède une garde composée de femmes qui ne le cèdent pas en cruauté au Cafre le plus féroce), nues jusqu'à la ceinture, ornées de bijoux et de colliers, armées de coutelas énormes, apparurent sur la place où devait s'accomplir le sacrifice. Cet espace était entouré de pieux de neuf pieds de haut environ et reliés par des ronces gigantesques. A l'intérieur, cinquante captifs liés à des poteaux attendaient la mort. A un signal du roi, cent de ces amazones s'élancèrent en poussant leur cri de guerre et en brandissant leurs coutelas par-dessus la palissade, et revinrent déposer leurs cinquante victimes hurlantes aux pieds du roi. Leurs visages et leurs membres, déchirés par les ronces et les pieux, ruisselaient de sang. Le roi appela l'amazone qui avait franchi la première la palissade, saisit un sabre qui brillait à ses côtés, et trancha la tête de l'une des victimes. L'amazone, se tournant alors vers les blancs, spectateurs de cette scène, leur offrit le sabre sanglant en les engageant à se procurer le plaisir que le roi venait de goûter; mais aucun des spectateurs n'acceptant cette

politesse, les amazones se mirent à l'œuvre, et l'une après l'autre les cinquante têtes tombèrent, jusqu'à ce qu'enfin, vers midi, les viragos, lasses de carnage et soûles de sang et de rhum, se retirèrent sous leurs tentes. Pendant cinq jours consécutifs, les rues d'Abomey retentirent des cris de ces furies et des hurlements des victimes. Le sixième, la ville reprit sa physionomie habituelle, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé les jours précédents.

Ailleurs heureusement on ne rencontre pas le même amour effréné du meurtre, mais en revanche les prêtres ont pour le sang des vierges une affection toute particulière, et à Lagos, Canot fut témoin d'une scène qui ressemblait à un sabbat de nécromanciens. Au mois de novembre, le roi annonce par proclamation à ses sujets que son *juju* ou grand-prêtre commencera les jours suivants sa ronde annuelle autour de la ville, et que défense est faite au peuple de rester dehors après le coucher du soleil. A minuit, le *juju* sort, vêtu d'un costume qui le fait ressembler moitié à un spectre et moitié à un sorcier, et, sous cet accoutrement calculé pour augmenter l'effroi et le respect de ses imbéciles coreligionnaires, parcourt les rues de la ville. La victime, le plus souvent choisie d'avance, est toujours la plus

belle fille du pays; mais, afin d'inspirer une terreur plus grande encore, le *juju* fait semblant de la chercher longtemps, entre dans une maison, puis dans une autre, commet quelquefois un meurtre de propos délibéré, et répand ainsi une panique universelle. Enfin la victime est saisie, enlevée et cachée. Il est interdit aux parents de pousser un soupir, de verser une larme et de ne pas être satisfaits du sort réservé à leur fille. Deux jours se passent; le troisième, la victime, qui n'est plus vierge, est conduite sur les bords d'un fleuve, dans un état de parfaite nudité, par le grand-prêtre, qui doit la décoller en présence du roi. On l'enveloppe alors d'un long voile, on lui attache les pieds et les mains; le grand-prêtre lève les bras au ciel comme pour appeler sur le peuple la bénédiction de je ne sais quelle sotte divinité, et la tête de la jeune fille roule dans le fleuve. Voilà quelques traits des mœurs africaines. Franchement nous comprenons les anathèmes que l'honnête Defoë poussait si fréquemment contre l'anthropophagie et la superstition; nous ne sommes point du tout porté à trouver ridicules les lamentations des missionnaires qui s'indignent contre de telles horreurs, et nous avouons que, s'il nous était absolument prouvé que l'esclavage est nécessaire pour y mettre un

terme, nous trouverions parfaitement légitimes tous les coups de fouet qui ont été distribués et seront distribués encore du Maryland à Rio-Janeiro.

Revenons en Sénégambie, où Canot, de retour de son voyage dans l'intérieur, est prêt à lancer sur mer une superbe cargaison. Une occasion magnifique venait de se présenter. Un navire négrier français, commandé par un capitaine Brulot, se chargeait des sujets d'Ali-Mami. Ormond et Canot ouvrirent des négociations avec le capitaine, un bon vivant très gai, très français, ainsi qu'on va le voir, qui invita poliment les deux marchands d'esclaves à venir déjeuner à bord. Les mets étaient excellents, les vins meilleurs encore, et les convives se montraient enchantés de cette aimable réception, lorsque tout à coup quatre hommes, se dressant comme par magie derrière Ormond et Canot, leur mirent en un clin d'œil les fers aux pieds et aux mains, Alors le capitaine, s'approchant du *mongo*, lui demanda s'il se rappelait une certaine fourberie commise au détriment de son frère, qui, quelques années auparavant, avait laissé à sa garde deux cents esclaves, qu'il avait par deux fois refusé de rendre. En vérité, la conduite de ce négrier français ne nous déplaît point; elle met bien en lumière une des manières de résistance du

caractère national. A coquin coquin et demi, c'est une des devises favorites du Français. Si le *mongo* avait cru pouvoir venir à bout d'un Marseillais ou d'un Normand par une fourberie, il s'était trompé, ainsi que le lui prouva le capitaine Brulot. Sa dupe était prête à rendre quatre fourberies pour une, afin de remettre la main sur sa propriété. Du reste, le capitaine se montra d'une politesse toute française, et veilla à ce que les prisonniers ne manquassent de rien. « Monsieur le *mongo* doit savoir, dit-il à Ormond, que la loi n'a guère de force sur la côte d'Afrique ; par conséquent monsieur le *mongo* ayant déjà manqué à sa promesse, ne sera pas étonné s'il reste prisonnier tant qu'il n'aura pas rempli ses engagements. » Il fallut céder. Ormond descendit à terre en laissant Canot comme otage, et il avait déjà envoyé une partie des deux cents esclaves réclamés, lorsque tout à coup un négrier espagnol apparut. L'alarme fut donnée, Canot délivré de force et le navire de Brulot pillé. « Adieu, mon cher, lui dit Canot en emportant la caisse du navire : c'est la fortune de la guerre. » Telles sont les notions morales des trafiquants d'esclaves ; le plus honnête et le plus spirituel de tous ceux qui figurent dans ce récit, l'ingénieux capitaine français, fut complètement ruiné par trop de probité et de

politesse. Il n'est pas bon d'avoir de la morale, même à dose très minime, dans un commerce où il faut à chaque instant tuer pour sauver sa vie, mentir pour cacher sa marchandise, et voler pour éviter d'être volé.

Quelque temps après cette aventure, Canot fit voile pour Cuba avec une cargaison, et fut surpris en mer par un croiseur anglais. Les Anglais firent feu, l'équipage de Canot répondit, et un combat sanglant s'engagea; mais les hommes du vaisseau négrier lâchèrent bientôt pied et refusèrent d'aller à une mort inévitable. Canot fit des prières désespérées, promit à chacun deux onces d'or et la valeur d'un esclave à la fin du voyage. L'avarice rendit du cœur à l'équipage, qui se fit vaillamment massacrer. Cependant le bruit du canon avait donné l'alarme; un nouveau navire anglais accourut au secours du croiseur qui avait engagé l'action, et Canot, voyant qu'il allait inutilement sacrifier son équipage, consentit à se rendre prisonnier au capitaine anglais, qui, en admiration de son courage, ordonna de le déposer avec quelques-uns de ses hommes sur une île voisine, en lui souhaitant meilleure chance pour l'avenir.

« Quelle anxiété que celle qui dévore le commandant d'un navire négrier pendant la tra-

versée! s'écrie Canot. Des esclaves au-dessous de vous, un soleil brûlant au-dessus, la mer bouillonnante tout autour, une atmosphère desséchante, des matériaux de mort entassés à vos côtés, un fantôme de croiseur toujours à votre poursuite derrière vous, l'évasion impossible, l'incertitude partout, voilà dans quel milieu doit agir un esprit fiévreux, tourmenté de doutes et de responsabilités, prêt cependant à tous les actes de désespoir que l'occasion rendra nécessaires. C'est un cauchemar en pleine veille dont l'âme aspire violemment à être affranchie. » Ajoutez à cela les incidents inattendus, les révoltes possibles des esclaves ou de l'équipage, l'espionnage des représentants diplomatiques de l'Europe, les dénonciations malicieuses des ennemis. Le capitaine Canot a connu tout cela, et il se relève néanmoins toujours, grâce à sa nature énergique et élastique : il rebondit comme une balle après chaque malheur et chaque perte, et continue infatigablement à remplir ce tonneau des Danaïdes qui s'appelle la fortune d'un aventurier. Ses pertes n'étaient point en effet de celles que l'on peut aisément réparer. Lorsque sa cargaison était perdue ou saisie, ce n'était point ce qu'on appelle dans le langage des affaires un accident à inscrire au chapitre des profits et pertes, ou une spécula-

tion malheureuse; c'était l'effondrement d'une véritable fortune. Sa première cargaison, la seule sur laquelle il nous donne des chiffres certains, avait une valeur de 81,000 dollars, somme dans laquelle les profits entraient pour 41,000. Le malheur semblait poursuivre Théodore Canot. Un jour, sa poudrière saute, renverse ses établissements, et le ruine de fond en comble. Le lendemain, il reprend la mer. Son équipage est sur le point de se révolter; la trahison est découverte, les six coupables principaux sont punis par le fouet, le meneur en chef déposé sur une île déserte avec des provisions pour trois jours. Une fois vainqueur de ces obstacles Canot refait une fortune, et engage 12,000 dollars sur un navire négrier prêt à partir de la Havane; mais au moment de monter à bord, il apprend que le navire est arrêté, et qu'il doit s'enfuir au plus vite, s'il ne veut pas être fait prisonnier. Une autre fois, le consul de France à Cuba, sur la dénonciation d'un matelot, demande l'arrestation de Théodore Canot, *citoyen français*. Une autre fois ce n'est plus son équipage, mais sa cargaison qui se révolte et, pour la réduire à l'obéissance, il faut tuer et laisser avarier une partie de cette marchandise humaine. Il passe à travers tous ces dangers, comme les paladins des romans de

chevalerie au milieu des armées ennemies, et n'en est que plus gai ou plus actif, lorsqu'il a perdu sa fortune ou joué sa vie.

Pendant ce temps-là, il se passait de singulières choses à Bangalang, dans l'établissement d'Ormond. Ses sujets s'étaient révoltés à l'instigation des femmes de son harem, qui le traitaient comme un Cassandre imbécile, affaibli par la vieillesse et abruti par le vice et l'ivrognerie. Ormond voulut se venger et, s'armant d'un pistolet, entra dans son harem pour tuer les deux femmes qui avaient donné le signal de la révolte. Ne les trouvant point et éprouvant le besoin de se venger sur quelqu'un, il se choisit pour victime et expia convenablement, par un suicide absurde, une vie misérable et déshonorée. Sa mort fut le prétexte de réjouissances et de divertissements. On enterra le corps à l'ombre d'un bosquet africain, et comme aucun livre de prières anglicanes ne se trouvait sous sa main, le catholique Canot se souvint fort à propos de son *Pater* et de son *Ave Maria*, et dépêcha avec ces prières élémentaires l'âme d'Ormond vers les royaumes du diable. Aussitôt que Canot eut achevé d'officier, une fête gigantesque commença. Un dîner monstre fut préparé et dévoré par le peuple du *mongo*, dans la demeure où celui-ci avait régné si longtemps, et cette

maison, théâtre de ses orgies solitaires, retentit des cris et des chants de la colonie tout entière. A ces funérailles comparables aux noces de Gamache, succéda une petite guerre, conduite selon les règles de la tactique nègre; puis vinrent les danses, et l'orgie continua ainsi jusqu'à ce que le rhum fut épuisé et que les forces des joyeux convives les eurent complètement abandonnés.

Cependant ce pauvre Ormond, coupable seulement d'imbécilité et de bestialité, ne pouvait être comparé avec certains trafiquants que notre aventurier eut l'occasion de fréquenter dans ses voyages. Le *senor* da Souza, mulâtre natif de Rio-Janeiro, célèbre parmi les populations du Dahomey sous le nom de Cha-Cha, le dépassait de beaucoup. Tout jeune, il avait déserté le service militaire de son pays; mais dès qu'il avait eu touché le sol de l'Afrique, il avait vu une carrière inattendue s'ouvrir devant lui. Souza avait abordé à sa terre promise. C'était un de ces êtres pour qui la civilisation est un insupportable fardeau, qui ne sont à l'aise qu'au sein de mœurs barbares ou leurs instincts féroces trouvent des facilités pour se satisfaire, et de superstitions ou leurs passions cruelles trouvent absolution et complicité. La sauvagerie semblait son élément naturel. Sa demeure était encombrée d'un luxe révoltant. Des vins exquis rem-

plissaient ses caves, des mets délicats et étrangers à l'Afrique lui étaient envoyés de Paris et de Londres; les plus belles femmes du pays étaient autant de proies pour son harem. Lorsqu'il sortait, il était escorté à la manière d'un roi du moyen âge et d'un triomphateur romain. Un fou se tenait à ses côtés, et derrière lui des chanteurs faisaient retentir l'air de ses louanges. Sa demeure était à la fois un bazar d'esclaves, un lieu de prostitution et une maison de jeu. Tant pis pour les riches marchands qui se laissaient prendre à ses grossières amorces! Ils s'en retournaient plumés, ivres et contents. Cette remarquable incarnation de la bestialité humaine est morte en l'année 1849. Des funérailles somptueuses, à la façon du Dahomey, furent célébrées en l'honneur de cet infâme cadavre. Un jeune garçon et une jeune fille furent décapités sur son tombeau. Trois hommes furent en outre offerts en sacrifice pour apaiser ses mânes avides de sang. Ses funérailles, commencées en mai, dit un témoin oculaire, n'étaient pas encore terminées en octobre. Ce misérable, rebut de la nature humaine, mériterait de vivre dans l'histoire comme un des plus grands criminels qui aient déshonoré la terre. Heureusement ayant pris pour théâtre de ses exploits le royaume du Dahomey, il choisis-

sait ses victimes dans la race la plus abjecte du monde et ses dupes dans l'écume de la société civilisée.

Bien différent par sa naissance et son caractère était le tout-puissant trafiquant de Gallinas, don Pedro Blanco, auprès duquel la fortune et le hasard conduisirent un moment Théodore Canot. Celui-ci était une véritable putréfaction d'une race patricienne. L'orgueil caractéristique de sa nation était toujours le mobile de ses cruautés. Une fois il avait tué un matelot qui avait osé lui demander du feu de son cigare. Une autre fois il avait ajusté un nègre coupable de lui avoir refusé la complaisance pour laquelle il avait mis à mort le matelot. Il faisait fouetter de verges tous les domestiques qui osaient s'aventurer sur le seuil de son harem. Cependant sa générosité était proverbiale, et il rendait aux nègres eux-mêmes une justice impitoyable, mais après tout équitable. Du reste, toujours Castillan et catholique malgré sa vie abandonnée au vice et au crime, don Pedro était capable de réciter ses prières en latin sans trébucher sur un seul mot. Tel était ce roi de la traite, dont la destinée ultérieure nous est inconnue, et qui peut-être vit encore en ce moment dans quelque villa somptueuse de la Suisse ou de l'Allemagne. Homme bien fait, par le mé-

lange de vices et de qualités qui le caractérisait, pour être autre chose qu'un simple marchand d'esclaves! C'est un aventurier taillé de la sorte qu'il faudrait pour forcer à la civilisation les tribus africaines. Un aventurier capable d'être en Europe un bon colonel de zouaves ou de corps francs ferait certainement un excellent empereur du Dahomey ou du Soudan, et don Pedro Blanco était un tel homme.

L'âge mûr de Théodore Canot ne fut pas aussi heureux que sa jeunesse. Les années de la Restauration avaient été pour lui des années de bonheur et de prospérité : deux ou trois fois il avait fait fortune ; mais à partir de cette époque il ne lui fut plus possible, malgré tous ses efforts, de se relever. Pris par un navire français, condamné à la prison par les autorités du Sénégal, envoyé en France, à Brest, où il fit connaissance avec des voleurs philosophes qui avaient trop lu M. de Balzac, il revint en Afrique, et, sous les auspices de don Pedro Blanco, essaya de fonder divers établissements. Prisonnier des Russes, prisonnier des Anglais, dupe des naturels du pays, il perdit dans des entreprises déshonorantes des efforts dignes d'une meilleure cause et d'un meilleur mobile. Le sentiment de justice et d'humanité qui fait la plus vraie gloire de notre siècle s'était éveillé par-

tout; tous les gouvernements prenaient l'un après l'autre des engagements solennels contre le trafic barbare si longtemps toléré. Une fortune devenait difficile à faire dans de telles conditions, et une fortune faite, plus difficile encore à accroître et à conserver. Cependant la ruine de Canot, commencée dès 1831 par le gouvernement français, ne fut achevée qu'en 1847 par le gouvernement anglais, qui détruisit ses établissements, et l'obligea, au milieu de sa carrière, à chercher un moyen de fortune moins lucratif peut-être, mais à coup sûr plus honnête, quel que soit celui qu'ait choisi depuis cette époque le brave capitaine. Une telle existence emporte après elle sa leçon morale, leçon directe et brutale comme celle qui ressort de l'existence d'un voleur ou d'un assassin. Vaut-il la peine, lorsqu'on n'est pas une brute sensuelle comme Ormond, ou un scélérat par nature comme da Souza, de se couvrir de crimes pour n'aboutir qu'à la ruine et au déshonneur? Cette vie d'aventures étranges pouvait-elle au moins compenser, sous le rapport de l'expérience, ce qu'elle avait dû nécessairement faire perdre en moralité à celui qui l'avait menée? Hélas! non. Qu'avait-il vu et contemplé dans la vie? Des horreurs monotones, des cruautés puériles, des scènes qui soulèvent le cœur plus qu'elles n'inspirent l'effroi,

des drames devant lesquels pâlissent les attentats les plus mémorables des sociétés civilisées. Quelle existence pour un Européen et un chrétien élevé dans des principes d'humanité! Le plus misérable des vagabonds ne voudrait pas de la fortune à ce prix, et cependant c'est la vie que le négrier Canot avait menée pour ne trouver, après bien des fautes, des péchés et des actions qui frisent le crime, qu'une vieillesse inquiète et malheureuse. La vie de cet homme, qui aurait pu faire un admirable officier ou un solide chef d'industrie, prouve une fois de plus cette vérité, qu'il est toujours bon de rappeler : c'est que la vertu est, même à prendre les choses au simple point de vue mondain, infiniment plus spirituelle que le vice, et que si nos passions nous donnaient le temps de réfléchir, le vice serait l'unique partage des sots.

Le capitaine Canot a donc renoncé à cette existence périlleuse et immorale, et depuis sa ruine il a abandonné l'Afrique pour l'Amérique du Sud. A quel genre d'industrie se livre-t-il aujourd'hui! L'éditeur du livre ne nous l'apprend point. M. Brantz Mayer, à qui il fut présenté par le docteur Hall, fondateur et premier gouverneur de la colonie du cap des Palmes, nous le dépeint comme un homme parfaitement honorable et d'une incontestable intégrité, doué

d'une intelligence saine, que le commerce odieux auquel il s'est livré n'a point entamée. C'est de la bouche même de Canot que M. Brantz Mayer a recueilli le récit des aventures à travers lesquelles nous venons de suivre le négrier. L'intérêt que le capitaine Canot inspira à M. Brantz Mayer n'est pas difficile à expliquer. Tous les faits qui peuvent jeter quelque lumière sur la question de l'esclavage ont pour l'Américain un bien plus grand attrait que pour l'Européen. La nature, la destinée future de la race nègre ne sont pas pour l'Américain des questions purement morales. Elles touchent à des intérêts plus immédiats et plus positifs, et selon qu'elles seront résolues dans tel ou tel sens, elles maintiendront ou modifieront les fondements de la société américaine. Aussi nulle part ne recueille-t-on avec plus d'avidité tous les renseignements qui touchent à l'Afrique, et nulle part n'a-t-on fait plus de spéculations métaphysiques soit pour, soit contre la race de Cham. Nous ne savons à quel parti appartient M. Brantz Mayer, et s'il a voulu donner à son livre un but politique ; mais à coup sûr la lecture de ces récits a dû mettre à l'aise la conscience de plus d'un planteur du Sud et de plus d'un éleveur de la Virginie. — Après tout, ont-ils pu se dire, nous traitons mieux les noirs qu'ils ne se traitent

entre eux, et nous sommes à notre insu les pionniers de la civilisation africaine. C'est nous qui formons sous nos fouets ces affranchis qui vont peupler Libéria, c'est nous qui introduisons dans le sein du christianisme cette race qui sur son continent résiste même au mahométisme. Allons donc, sans l'esclavage, l'Afrique continuerait jusqu'à la fin du monde à sacrifier des victimes humaines et à adorer des fétiches [1] !

Revenons un instant à ces populations parmi lesquelles Canot a passé la meilleure partie de sa vie pour ajouter encore quelques traits au tableau que nous avons présenté, afin de guérir nos lecteurs de l'exagération des manies philanthropiques, si communes de notre temps, et que plus d'un partage peut-être. L'esclavage est certainement une institution détestable, mais il faut le condamner au nom des principes de justice abstraite plutôt que par amour pour la race sur laquelle il pèse, race légitimement condamnée s'il en fut jamais. La barbarie dans laquelle les nègres sont plongés n'est même pas une excuse, car chez quels barbares des temps anciens et

1. Ces pages étaient écrites avant la guerre de Sécession, mais nous ne sommes pas sûrs que les ex-planteurs du Sud, ruinés par les défaites et mis à leur tour en esclavage par les *Carpet Baggers*, aient été tellement éclairés par les événements qu'il soit nécessaire de modifier les opinions que nous leur prêtions ici sur la race noire.

modernes, chez quels Tartares asiatiques et chez quelle tribu américaine trouvera-t-on jamais des faits comparables à ceux que nous allons raconter?

Deux tribus étaient engagées dans la querelle de deux chefs puissants de la côte d'Afrique, la tribu d'Amarar et la tribu de Shiakar. La lutte durait depuis un temps infini, soigneusement entretenue par les blancs, qui la chauffaient à point et la modéraient à propos, sans prendre ouvertement parti pour aucun des deux combattants, mais qui en revanche achetaient, avec un esprit de louable impartialité, les prisonniers de l'un et de l'autre camp. Cependant la fortune sembla vouloir abandonner Amarar. Depuis plusieurs mois, il était bloqué derrière ses grossières fortifications par son ennemi. Une sortie était nécessaire pour renouveler les approvisionnements épuisés. Amarar appela son devin, et lui demanda quel serait le moment convenable pour opérer cette tentative. Après un nombre indéfini d'incantations et de momeries, le devin répondit que la tentative serait couronnée de succès dès qu'Amarar aurait baigné ses mains dans le sang de son propre fils. Le sauvage saisit un de ses enfants âgé de deux ans à peine, et lui écrasa la tête. La sortie fut heureuse, et le sorcier reçut un esclave pour

récompense de sa prédiction. Quelque temps après, Amarar assiégeait à son tour une des forteresses de son ennemi, et il était inquiet sur le résultat de l'attaque. Il consulta de nouveau le sorcier, qui répondit que la ville ne serait prise que lorsque Amarar serait retourné dans le ventre de sa mère. La nuit suivante, Amarar visita sa mère, et, pour accomplir cette obscure prophétie, commit le plus criminel des incestes. Il fut vaincu par son ennemi, décapité, et sa tête encore saignante fut jetée dans les entrailles palpitantes de sa mère, éventrée par son sauvage vainqueur.

Une querelle à peu près semblable à celle d'Amarar et de Shiakar avait éclaté à Digby entre deux cousins qui se partageaient la ville, et qui avaient longtemps vécu en bonne harmonie. Un des adversaires, ennuyé de voir la guerre traîner en longueur, appela à son aide un célèbre bandit des environs nommé Jen-Ken, renommé par sa férocité. Jen-Ken et ses compagnons étaient cannibales et ne manquaient jamais, toutes les fois qu'ils allaient à une expédition, de se faire accorder le droit de revenir du carnage chargés de provisions destinées à leur garde-manger. Une nuit, l'alarme est donnée vers trois heures du matin, et bientôt les cris des femmes et des enfants se mêlent au bruit des

coups de feu qui retentissent de toutes parts. Jen-Keu et sa bande avaient envahi la ville. Lorsque l'aurore se leva, elle éclaira un des plus abominables spectacles que la terre ait jamais vus. Chacun des compagnons de Jen-Ken tenait à ses côtés le corps mutilé et saignant d'une victime. Les captifs blessés et vivants encore étaient entassés pèle-mêle au milieu de ces sauvages ivres de leur triomphe. Tout à coup une musique barbare retentit, et une longue procession de femmes nues, compagnes des bandits, vint se joindre à leur cercle sinistre. Chacune d'elles était armée d'un couteau et portait dans sa main un trophée de chair humaine. La femme de Jen-Ken arriva, traînant après elle le corps d'un enfant. Les affreux époux poussèrent en se regardant un cri de joie; l'enfant fut lancé en l'air et reçu sur la pointe d'une pique. Une horrible boisson, composée de rhum, de poudre et de sang, servait de rafraîchissement à cette bande de démons, qui se livra sur les cadavres amoncelés aux mutilations les plus épouvantables. Canot, qui fut témoin de cette scène, n'eut pas le courage de la contempler jusqu'à la fin. Il fut contraint de se retirer, en proie à une horreur très explicable, après avoir vu la femme du chef vaincu empalée vivante et les cannibales envelopper précieusement dans des feuilles de bana-

nier les restes de leur orgie, pour les envoyer en présents à leurs parents et amis du désert et de la forêt.

Certes, voilà du pittoresque, de l'énergique, de l'émouvant! Voilà des réalités qui laissent bien loin derrière elles les imaginations les plus dépravées des romanciers et des poètes! Quelles scènes pour un écrivain coloriste à outrance! Quelle superbe occasion de décrire les paysages plantureux au milieu desquels s'accomplissent ces crimes, les rivières regorgeant de monstres, les forêts fourmillantes de reptiles, les déserts asiles de bêtes féroces moins sanguinaires que l'homme! Quel pays que celui où tous les rêves criminels ne sont que de plates, vulgaires et habituelles réalités, où le meurtre est un divertissement, un jeu, une action naturelle, sanctionnée par le temps et la tradition! Mais, encore une fois, quand donc plaira-t-il à Dieu de délivrer le monde de ces mœurs par trop pittoresques?

Depuis six mille ans le monde existe, et depuis six mille ans les mêmes scènes se répètent dans cette Afrique, qui n'a pour toute histoire que des crimes monotones toujours semblables. Les mêmes atrocités que Canot a contemplées se passaient à l'époque où les patriarches faisaient paître leurs troupeaux dans les plaines de

l'Arabie et de la Judée. Les peuples les plus immobiles ont subi des révolutions innombrables, le monde fataliste de l'Asie a été remué jusque dans ses fondements; l'Afrique n'a ressenti aucune secousse. Protégé dans ses instincts féroces par un climat aussi meurtrier que son bestial génie, par des déserts inaccessibles, par des fleuves pestilentiels, l'Africain s'est livré sans contrainte à ses goûts dépravés et à sa brutalité sanguinaire. Ce n'est que dans la plus récente période que ce monde a commencé d'être sérieusement entamé. L'islamisme, menacé partout ailleurs, vient seulement d'y apparaître en vainqueur. De temps à autre, quelques volées de coups de feu d'un navire européen ou américain apprennent aux habitants de la côte que l'heure suprême de cette tranquillité séculaire sonnera bientôt. Combien de siècles cependant s'écouleront encore avant que l'Afrique soit devenue une terre, non pas civilisée, mais seulement habitable? Beaucoup, sans doute; mais le XIX[e] siècle aura toujours l'honneur d'avoir, par les armes de l'Angleterre, par la condamnation de la traite, par l'établissement de Libéria, surveillé et ouvert pour la première fois ce monde plus fermé que ne l'a jamais été la Chine par sa muraille et ses routines traditionnelles. Le monde chrétien se doit à lui-même de ne pas laisser subsister plus

longtemps toutes ces abominables monstruosités, et, en vérité, il s'acquitte fort bien de cette tâche à son insu. Toutes ses entreprises, si pacifiques qu'elles soient, sont tellement contraires aux instincts de ces vieilles barbaries, qu'elles ne manquent jamais de faire tomber quelqu'une des barrières qui s'opposent à la civilisation. Cette œuvre de démolition, commencée par notre siècle, n'est pas encore fort avancée, mais elle s'accomplira fatalement, et un jour viendra où l'on n'entendra pas plus parler, nous l'espérons, des tribus mandingues et foullahs, du roi de Dahomey et des sacrifices humains, que nous n'entendons parler aujourd'hui des pirates d'Alger [1].

Février 1855.

1. Combien d'autres événements depuis que ces pages furent écrites ont continué l'œuvre commencée ; la guerre des Ashantees, les quatre ou cinq guerres de l'Afrique australe, l'expédition de Brazza, etc.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typ. P. BRODARD ET GALLOIS.

Coulommiers — Imp. P. Brodard et Gallois

